



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

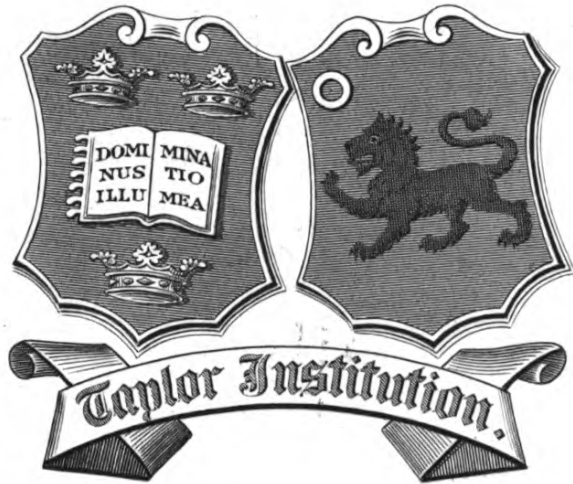


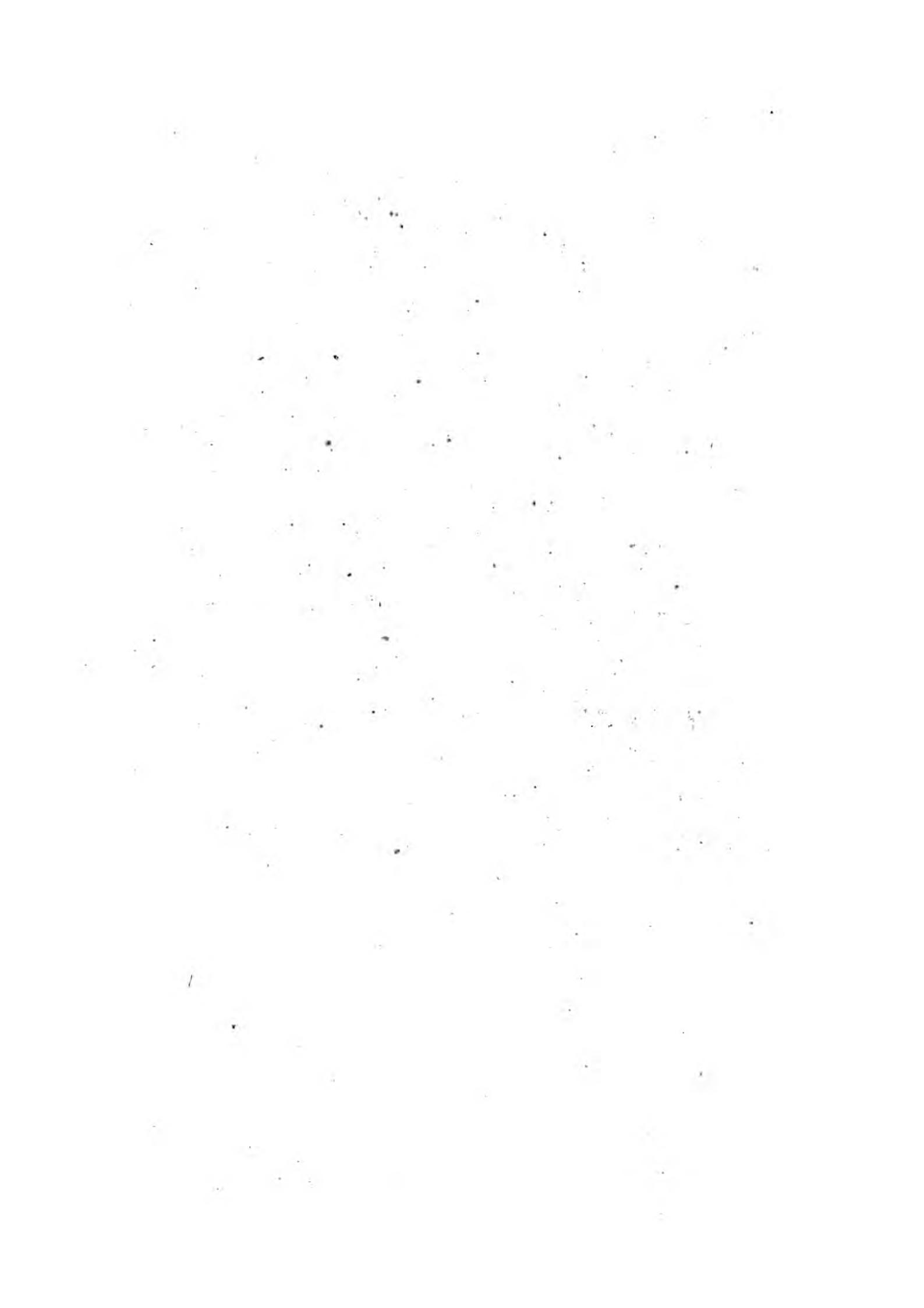
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

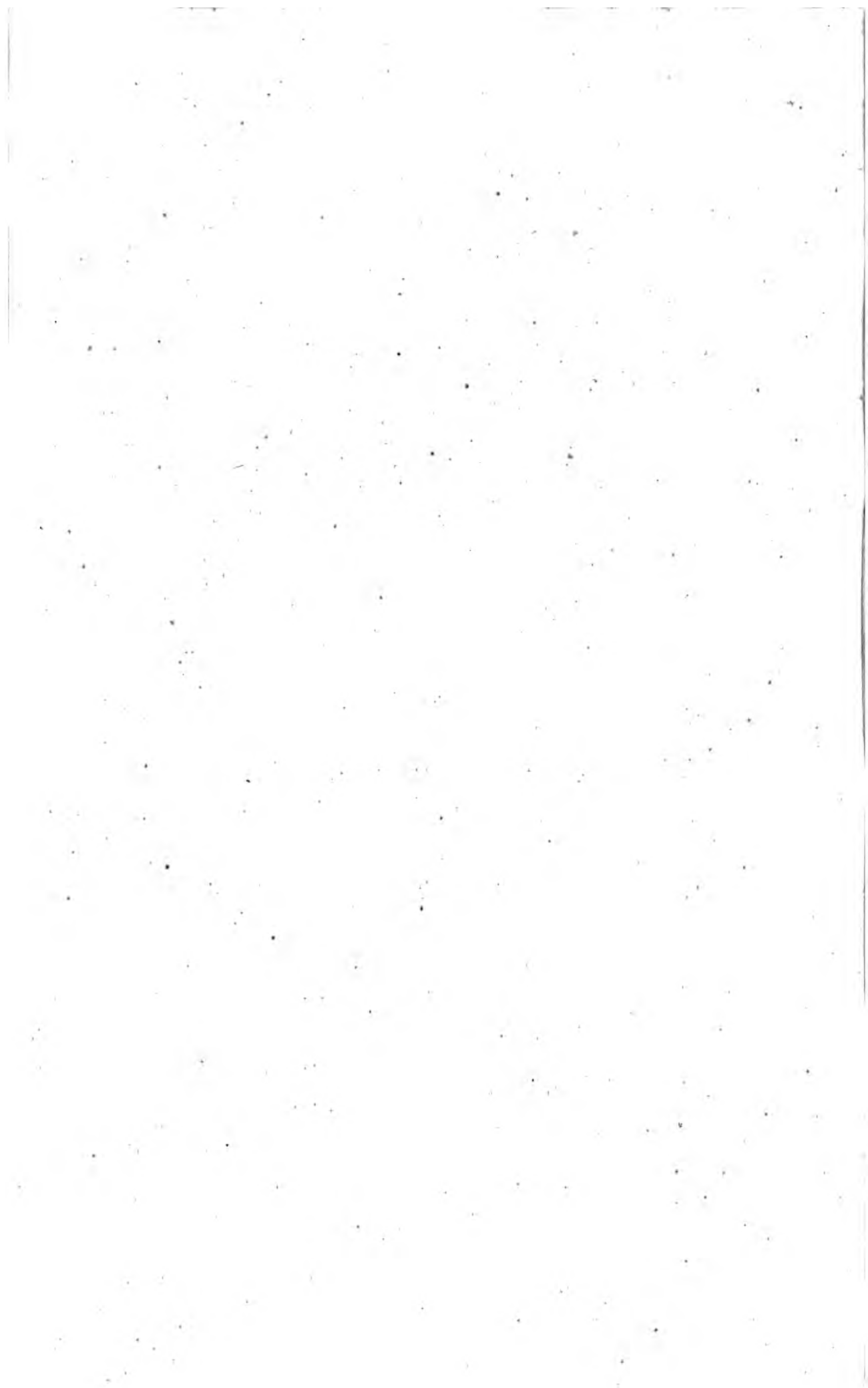


J. 57.

(French Adols.)

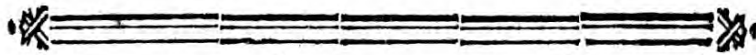




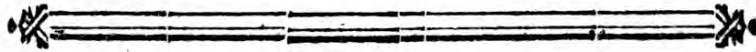


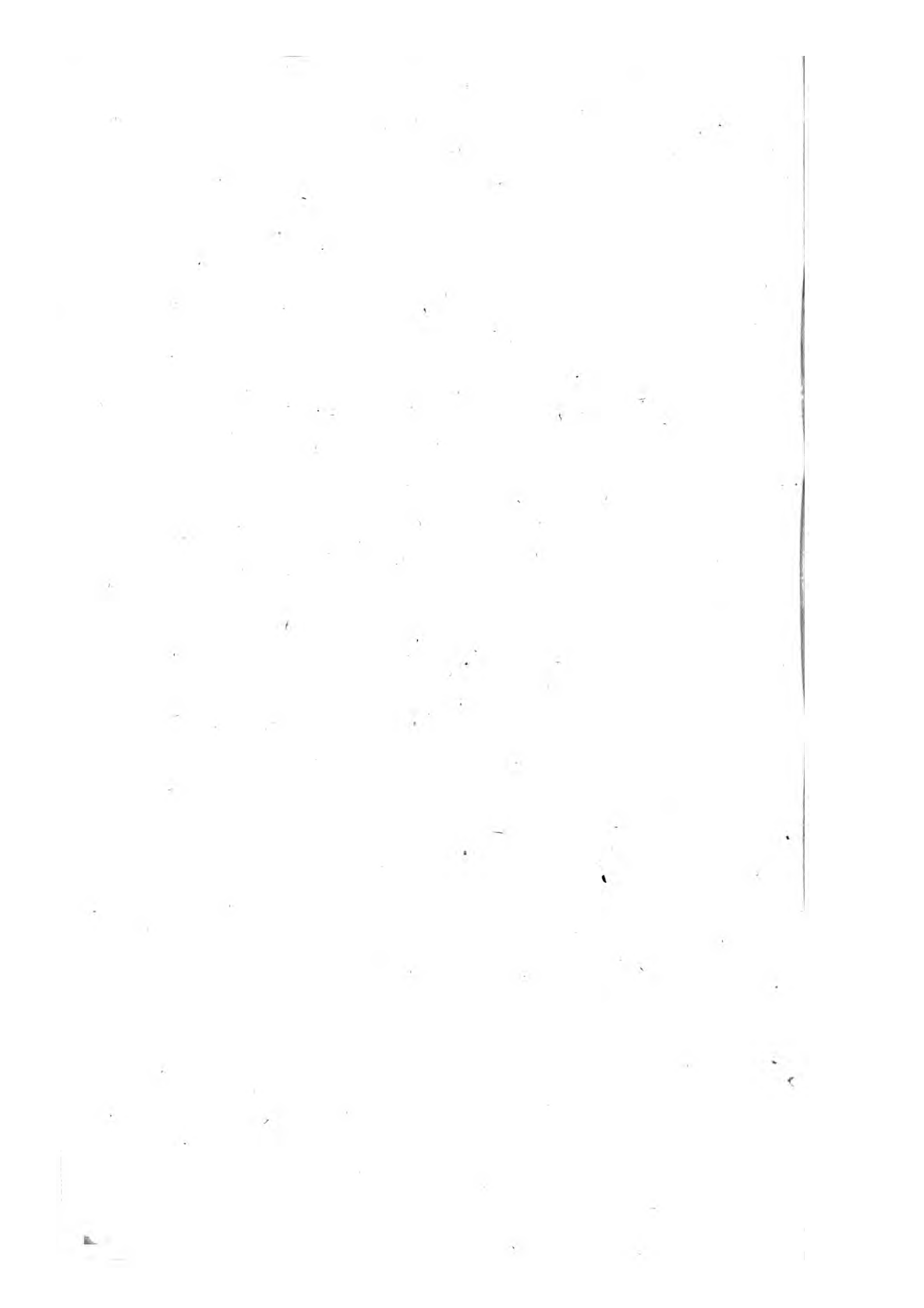
PROVERBES

DRAMATIQUES.



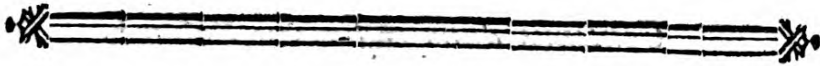
TOME SIXIEME.



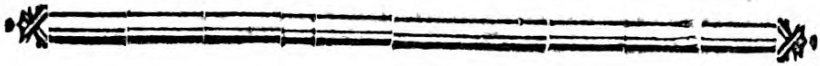


PROVERBES

D R A M A T I Q U E S .



TOME SIXIEME.



A P A R I S ,

Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Grand Corneille.

M. D C C. L X X I I I .

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



T A B L E
D E S P R O V E R B E S

Contenus dans ce sixieme Volume.

LXXI. <i>LE Médecin Gourmand.</i>	3
LXXII. <i>Le Seigneur du Village Amoureux.</i>	37
LXXIII. <i>La Marchande de Cerises.</i>	71
LXXIV. <i>La Dent.</i>	103
LXXV. <i>L'Ane dans le Potager.</i>	129
LXXVI. <i>Le Marchand de Bijoux.</i>	151
LXXVII. <i>Le Mari.</i>	177
LXXVIII. <i>La Perruque.</i>	177
LXXIX. <i>L'habit Neuf.</i>	237
LXXX. <i>Le Sot Ami.</i>	273
LXXXI. <i>L'Amant Malgré lui.</i>	322
LXXXII. <i>Le Comédien Bourgeois.</i>	329

LE
MÉDECIN
GOURMAND.

SOIXANTE-ONZIÈME PROVERBE.

Tom. VI.

A



P E R S O N N A G E S .

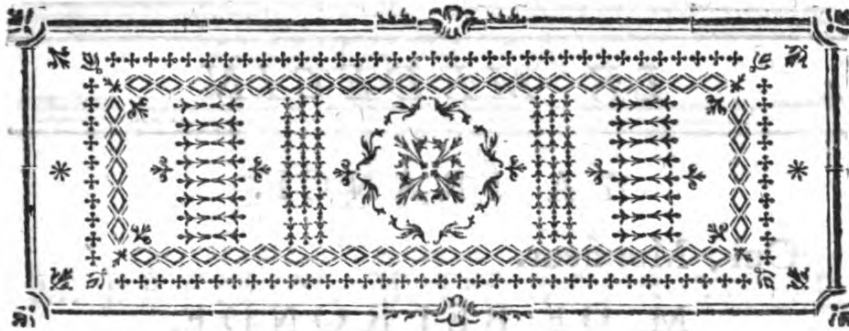
M. DE BELRONDE, *en habit du matin ,
avec une canne , & sans épée.*

M. BREMIN, *Médecin. En habit noir &
grande perruque.*

M. DU MORBOIS, *ami de M. De Bel-
ronde. En habit rouge galonné.*

LA FRANCE. } *Laquais de M. De Bel-
SAINT-JEAN. } ronde , en livrée.*

La Scène est chez M. De Belronde.



. L E

MÉDECIN
GOURMAND.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE BELRONDE, LA FRANCE.

M. DE BELRONDE, *donnant son chapeau
& sa canne à La France.*

LA France ?

LA FRANCE.

Monseigneur ?

M. DE BELRONDE.

A-t'on apprêté ce guignard ?

A ij

LA FRANCE.

Oui, Monsieur.

M. DE BELRONDE.

Et la poule de mer ?

LA FRANCE.

Aussi ; quand Monsieur voudra, . . .

M. DE BELRONDE.

Mais tout à l'heure, car j'ai bien faim.

LA FRANCE.

Je m'en vais le dire.

M. DE BELRONDE.

Qu'on mette le guignard à la broche d'abord.

LA FRANCE.

Oui, Monsieur (*Il s'en va & revient*). Monsieur Bremin.

M. DE BELRONDE.

Le Docteur ? Ah, j'en suis bien aise.



SCÈNE II.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE.

M. DE BELRONDE.

EH, bon jour Docteur ! Il y a bien long-tems que l'on ne vous a vu.

M. BREMIN.

Cela est vrai ; j'ai eu beaucoup d'affaires tous ces tems-ci ; & puis , on ne vous voit plus chez la Présidente.

M. DE BELRONDE.

Ma foi non , nous avons eu une tracasserie. . .

M. BREMIN.

Ah, cela ne peut pas toujours durer.

M. DE BELRONDE.

Vous avez peut-être crû comme tout le monde . . .

M. BREMIN.

J'ai crû ce qu'il m'a paru qui étoit.

M. DE BELRONDE.

Vous vous trompez , d'honneur. Seriez-vous homme à dîner avec moi , Docteur ?

M. BREMIN.

C'est selon.

M. DE BELRONDE.

J'entends bien , selon la chere que je vous ferai.

M. BREMIN.

Non, mais c'est que j'ai promis

M. DE BELRONDE.

Vous n'avez pas promis de manger un guignard ?

M. BREMIN.

Un guignard ?

M. DE BELRONDE.

Oui , un guignard , & une poule de mer.

M. BREMIN.

Diab! une poule de mer ?

M. DE BELRONDE.

Oui , qui est arrivée ce matin , & qui est bien fraîche.

M. BREMIN.

Mais vous me dites cela froidement ; voilà deux choses excellentes en même tems !

M. DE BELRONDE.

Je suis fâché que vous ayez promis.

M. BREMIN.

Promis comme cela.

M. DE BELRONDE.

Je vous ferai avertir quand il m'en reviendra.

M. BREMIN.

Mais , je songe que je pourrois bien manquer à ma promesse.

M. DE BELRONDE.

Il ne faut pas vous gêner ; & puis nous aurions été seuls , & je n'ai que cela , parce que je ne comptois sur personne.

M. BREMIN.

Mais il ne faut pas autre chose.

M. DE BELRONDE.

Pardonnez-moi , je ne veux pas vous faire mourir de faim.

M. BREMIN.

Vous vous moquez de moi , j'en trouve bien assez.

M. DE BELRONDE.

Eh bien, la première fois que j'en aurai...

M. BREMIN.

Non, je reste ici.

M. DE BELRONDE.

Vrai ?

M. BREMIN.

Mais sûrement.

M. DE BELRONDE.

Allons, tant mieux !

M. BREMIN.

Cela fera-t'il bientôt prêt ?

M. DE BELRONDE.

Oui, le guignard est à la broche.

M. BREMIN.

A la broche ; pardi cela me donne appétit, rien qu'à en entendre parler.

M. DE BELRONDE.

Et à moi aussi, mais très-fort.

M. BREMIN, *à part rêvant.*

Diable ! (*haut, regardant M. de Belronde.*)
Qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes jaune aujourd'hui.

M. DE BELRONDE.

Jaune ?

M. BREMIN.

Oui , je parie que vous n'avez pas pris la dernière médecine que je vous ai ordonné ?

M. DE BELRONDE.

La dernière , non ; mais j'en avois pris trois.

M. BREMIN.

Ce n'étoit pas assez. Voilà comme on se met dans le cas de retomber. Avez-vous dormi cette nuit ?

M. DE BELRONDE.

Oui , j'ai dormi huit heures tout de suite.

M. BREMIN.

Voilà justement ce que je disois.

M. DE BELRONDE.

Comment ?

M. BREMIN.

Les liqueurs s'épaississent , voilà comme une grande maladie commence. Vous êtes bien déraisonnable.

M. DE BELRONDE.

Mais je vous assure que je me porte fort bien.

M. BREMIN.

Fort bien , fort bien ! Je parie que vous avez de la lassitude ?

M. DE BELRONDE.

De la lassitude ?

M. BREMIN.

Oui de la lassitude.

M. DE BELRONDE.

Il est vrai ; mais c'est que j'ai couru toute la matinée à pied.

M. BREMIN.

Vous croyez que c'en est la cause ?

M. DE BELRONDE.

Sûrement ; pourquoi pas ?

M. BREMIN.

Eh , point du tout ! Donnez-moi votre main.
Il lui tâte le pouls.

M. DE BELRONDE.

Eh bien ?

M. BREMIN.

Vous n'avez pas voulu faire ce que je vous ai dit.

M. DE BELRONDE.

Comment.

M. BREMIN.

Je ne suis point du tout content de ce poul-là. Il ne faut pas que cela vous inquiète.

M. DE BELRONDE.

Mais qu'est-ce que vous trouvez ?

M. BREMIN.

Une plénitude.

M. DE BELRONDE.

Mais je n'ai pas soupé hier.

M. BREMIN.

Aussi cela vient-il d'un amas d'humeurs, qui est prêt à faire un ravage horrible. Il faut l'empêcher.

M. DE BELRONDE.

Quoi, Docteur, vous croyez...

M. BREMIN.

Tenez, ne badinons pas avec cela.

M. DE BELRONDE.

Vous m'allarmez.

M. B R E M I N.

Ecoutez-moi : vous êtes bien heureux que je sois venu ici ; il faut couper court au mal.

M. DE BELRONDE.

Que faut-il faire ?

M. B R E M I N.

Je ne vous dirai pas de vous coucher , mais de vous tranquilliser , & de boire de l'eau de poulet toute la journée : nous verrons ce soir s'il faudra vous saigner.

M. DE BELRONDE.

Je croyois me porter le mieux du monde.

M. B R E M I N.

Voilà comme souvent on se trompe , & que l'on ne prévoit rien. Sans moi , je ne fai pas ce qui en seroit arrivé.

M. DE BELRONDE.

Je vous remercie bien , Docteur. Je ne pourrai donc pas dîner ?

M. B R E M I N.

Dîner ? Non vraiment. Je m'en vais sonner , pour qu'on vous fasse de l'eau de poulet. *Il sonne.*

SCENE III.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE,
LA FRANCE.

M. BREMIN.

LA France, faites écorcher un poulet tout-à-l'heure.

LA FRANCE.

Un poulet, Monsieur ?

M. BREMIN.

Oui, & qu'on le fasse bouillir dans deux pintes d'eau, & vous en ferez boire très-souvent à votre maître, jusqu'à ce soir.

LA FRANCE.

Je ne comprends pas....

M. DE BELRONDE.

Allons, faites ce qu'on vous dit.

LA FRANCE.

Et le guignard, la poule de mer ?

M. DE BELRONDE.

Le Docteur les mangera.

M. BREMIN.

Ne perdez pas de tems.

M. DE BELRONDE.

Et revenez.

SCÈNE IV.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE.

M. DE BELRONDE.

MAIS, Docteur, qu'est-ce que vous croyez que ce fera ?

M. BREMIN.

Peut-être rien, avec cette précaution. Voyons votre pouls (*Il tâte le pouls*). Toujours tout de même ; nous verrons ce soir. *Il se lève.*

M. DE BELRONDE.

Eh bien, que faites-vous ? Le guignard, la poule ?.....

M. BREMIN.

Je les mangerai sûrement. Je m'en vais revenir.

M. DE BELRONDE.

Ne tardez pas. Où allez vous ?

M. BREMIN.

Chez Madame de Lendort.

M. DE BELRONDE.

Bon, elle vous retiendra, & vous ne reviendrez pas.

M. BREMIN.

Je vous réponds que je reviendrai, tranquillisez-vous. Où est La France ? ah, le voici. *Il sort.*

SCENE V.

M. DE BELRONDE, LA FRANCE.

LA FRANCE, *en entrant, parlant à*
M. Bremin.

OUI, oui, Monsieur.

M. DE BELRONDE.

La France, donnez-moi ma robe-de-chambre.

LA FRANCE.

Mais Monsieur, est-ce que vous êtes malade ?

M. DE BELRONDE.

Apparemment. (*Il se deshabilte.*) Cela est inconcevable ! cela est venu tout d'un coup.

LA FRANCE.

Mais qu'est-ce que vous fentez ?

M. DE BELRONDE.

Rien ?

LA FRANCE.

Vous n'êtes donc pas malade.

M. DE BELRONDE.

Allons , il en faudra plus que le Docteur. Je suis bien heureux qu'il soit venu me voir ; car sans lui je croirois que je me porte bien.

LA FRANCE.

Tenez, Monsieur, je n'aime pas les Médecins.

M. DE BELRONDE.

Oh, je fais bien que vous autres, vous avez plus de confiance dans un petit Chirurgien du coin de la rue. Donnez-moi mon bonnet de nuit.

LA FRANCE, *lui mettant son bonnet de nuit.*

Ils ne nous donnent pas des maladies du moins, comme font vos grands Médecins.

M. DE BELRONDE.

Oui, les Médecins donnent des maladies!

LA FRANCE.

Sûrement.

M. DE BELRONDE.

Sûrement ! allons ; vous ne savez ce que vous dites. Et cette eau de poulet ?

LA

LA FRANCE.

Elle va être prête dans le moment.

M. DE BELRONDE.

Mettez toujours le couvert du Docteur.

LA FRANCE.

Cela fera bientôt fait. *Il met le couvert.*

M. DE BELRONDE.

J'ai bien du regret de ne pouvoir pas dîner.

LA FRANCE.

Ma foi, si j'étois de Monsieur, je mangerois toujours, cela vous donneroit des forces pour la maladie à venir.

M. DE BELRONDE.

Comme vous raisonnez !

LA FRANCE.

Dame, Monsieur, chacun a sa maniere.

M. DE BELRONDE.

Donnez au Docteur du vin de Bourgogne.

LA FRANCE.

Oui, Monsieur.

M. DE BELRONDE.

Je crois que je l'entends. Allez, allez voir si tout est prêt, & apportez l'eau de poulet, afin qu'il ne me gronde pas, de n'en avoir pas encore bu.

SCÈNE VI.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE.

M. BREMIN.

AH, vous vous êtes déshabillé, vous avez bien fait. (*Il lui tâte le pouls.*) Voyons ? la tension est la même.

M. DE BELRONDE.

Je n'ai pas encore bu.

M. BREMIN.

Ah, c'est cela.

M. DE BELRONDE.

Eh-bien, votre Madame de L'endort, qu'est-ce qu'elle a ?

M. BREMIN.

Oh ! des vapeurs, des nerfs, un mari qu'elle ne peut pas souffrir, & qui la contrarie du matin au soir.

M. DE BELRONDE.

Docteur, ne ferai-je pas bien d'être sur une chaise longue, au lieu d'être dans un fauteuil ?

M. BREMIN.

Oui , cela ne fera pas mal , sur-tout après dîné.

M. DE BELRONDE.

Oui , après le vôtre , car le mien est fait , n'est-ce pas ?

M. BREMIN.

A quoi songez-vous-là , dans l'état où vous êtes.

M. DE BELRONDE.

Mais je ne sens rien qu'un grand appétit.

M. BREMIN.

Je le crois bien ; c'est l'humeur qui est avide de repaître.

M. DE BELRONDE.

L'humeur ?

M. BREMIN.

Oui , vous ne connoissez pas cela ?

M. DE BELRONDE.

Pardonnez-moi. Très-bien. Je crois qu'on apporte votre dîner ; mettez - vous toujours à table.

M. BREMIN.

Vous avez raison. *Il se met à table.*

SCÈNE VII.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE,
LA FRANCE, *portant le guignard*,
SAINT-JEAN, *portant l'eau de poulet.*

M. DE BELRONDE.

ALLONS, voilà votre guignard.

M. BREMIN.

Il est beau, j'ai grande faim.

M. DE BELRONDE.

Voyons, La France. (*Il regarde le guignard.*)
Il a bien bonne mine.

M. BREMIN.

Pourquoi vous donner des regrets ?

M. DE BELRONDE.

Vous avez raison, Docteur. Mangez, man-
gez.

M. BREMIN, *coupant le guignard.*

Vous, buvez votre eau de poulet.

M. DE BELRONDE.

Donnez donc. (*Il boit.*) Ah ! que cela est fade !

M. B R E M I N .

Cela vous fera du bien. *Il mange.*

M. D E B E L R O N D E .

Comment trouvez-vous le guignard ?

M. B R E M I N .

Excellent ! *Il mange avec plaisir & délectation.*

M. D E B E L R O N D E .

Il m'en viendra peut-être encore un dans huit jours , ferai-je en état d'en manger ?

M. B R E M I N .

Oui, oui, nous verrons. (*Il mange.*) Mais faites-en venir deux.

M. D E B E L R O N D E .

Eh-bien, j'écrirai, si je suis en état.

M B R E M I N .

Oh ! vous ferez sûrement en état d'écrire.

M. D E B E L R O N D E .

J'ai bien faim.

M. B R E M I N .

Vous le croyez ; mais si je vous permettois de manger un peu seulement , vous verriez le dégoût que vous éprouveriez.

M. DE BELRONDE, *vivement.*

Du dégoût ? Oh , point du tout. Laissez-moi essayer.

M. BREMIN.

Non, non.

M. DE BELRONDE.

Mais , de la poule de mer ?

M. BREMIN.

Qu'est-ce que vous dites-là ?

M. DE BELRONDE.

C'est du poisson, cela ne peut pas me faire de mal.

M. BREMIN.

Je m'en garderai bien. Buvez, buvez.

L A F R A N C E.

Monfieur veut-il boire ?

M. DE BELRONDE.

Il le faut bien (*Il boit*). Allez chercher la poule de mer.

L A F R A N C E.

Allez, allez Saint - Jean. *Saint - Jean sort.*



SCENE VIII.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE,

LA FRANCE.

M. DE BELRONDE.

COMMENT trouvez-vous le vin, Docteur ?

M. BREMIN.

Fort bon.

M. DE BELRONDE.

C'est du Clos Vougeau que je vous ai fait donner.

M. BREMIN.

Je l'ai bien reconnu. Tenez , tenez - vous tranquille , & buvez.

M. DE BELRONDE.

Est-ce la poule de mer qui vient-là ?

LA FRANCE.

Oui , Monsieur.



SCÈNE IX.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE,
LA FRANCE, SAINT-JEAN,
portant la poule de mer.

M. DE BELRONDE.

V O Y O N S ? (*on la lui montre.*) Elle a bonne mine, Docteur.

M. BREMIN.

Tant mieux !

M. DE BELRONDE.

Mais, si j'en mangeois, rien que...

M. BREMIN.

Pouvez-vous faire l'enfant comme cela ! Buvez, buvez.

M. DE BELRONDE.

Buvons donc. (*Il boit.*) Docteur, cela me relâchera l'estomach ?

M. BREMIN.

Cela doit tout relâcher. Buvez peu à la fois.

M. DE BELRONDE.

Que dites-vous de la poule ?

M. BREMIN, *la bouche pleine.*

Bien fraîche.

M. DE BELRONDE.

Buvez-donc aussi vous.

M. BREMIN.

Je ne demande pas mieux ; je suis raisonnable, moi. *Il tend son verre.*

M. DE BELRONDE.

Je le ferois bien, à pareil prix.

M. BREMIN.

Je m'en vais boire à votre santé. *Il boit.*

M. DE BELRONDE.

En vous remerciant, cher Docteur.

L A F R A N C E.

Monsieur, ne pourra-t'il pas manger une soupe, du moins ?

M. BREMIN.

Nous verrons cela quand je reviendrai.

L A F R A N C E.

C'est que sans cela...

M. BREMIN.

Ne craignez-vous pas qu'il ne meure de faim.

Voilà comme ils font ; ils croient , lorsqu'ils font malades , qu'il faut toujours manger.

L A F R A N C E .

Mais , Monsieur ...

M. B R E M I N .

Si vous saviez combien il meurt de gens dans les Hôpitaux , pour avoir des amis imprudens qui leur apportent à manger , vous ne diriez pas cela.

M. D E B E L R O N D E .

Ils n'en croient rien. Que voulez-vous qu'on vous donne à présent , Docteur ?

M. B R E M I N .

Pas la moindre chose ; je m'en vais boire un coup & m'en aller tout de suite. *Il boit.*

M. D E B E L R O N D E .

Vous ne voulez pas de la compote , une poire ?

M. B R E M I N .

Non , l'on m'attend pour une consultation (*Il se lave la bouche , puis il se lève.*) Allons , voyons votre pouls. (*Il tâte le pouls.*) Cela va un peu mieux : nous verrons ce soir.

M. DE BELRONDE.

Croyez-vous que vous ferez obligé de me faire saigner ?

M. BREMIN.

C'est selon que je vous trouverai.

M. DE BELRONDE.

Ne m'oubliez-pas , je vous prie.

M. BREMIN.

Vous n'avez pas besoin de me prier. Allons , tranquillisez-vous , & buvez. *Il s'en va.*

M. DE BELRONDE.

A ce soir , Docteur ?

SCENE X.

M. DE BELRONDE, LA FRANCE,
SAINT-JEAN, *ôtant le couvert.*

M. DE BELRONDE.

A-T'IL tout mangé ?

LA FRANCE.

Ah, je vous en réponds ; il n'a rien laissé.

M. DE BELRONDE.

Il a bien fait.

L A F R A N C E .

Oui , & pendant ce tems-là , vous mourez de faim.

M. DE BELRONDE.

Mais quand on est malade . . .

L A F R A N C E .

Malade ! Et où avez-vous mal ?

M. DE BELRONDE.

Mal ? Partout.

L A F R A N C E .

Ah , si j'étois de vous , je mangerois au moins un biscuit , & je boirois un bon coup de vin.

M. DE BELRONDE.

Voilà un joli conseil , & j'aurois peut-être une grande maladie après cela , au lieu d'une petite incommodité.

L A F R A N C E .

Moi , ce que je dis . . .

M. DE BELRONDE.

Allons , en voilà assez. Donnez-moi à boire.
Il boit.

SCENE XI.

M. DU MORBOIS, M. DE BELRONDE,
LA FRANCE, SAINT-JEAN.

S A I N T - J E A N .

MONSIEUR du Morbois.

M. DU MORBOIS.

Ah , ah , qu'est-ce que tu as donc ? Est-ce que tu es malade ?

M. DE BELRONDE.

Oui , vraiment.

M. DU MORBOIS.

Mais je ne comprends pas cela. Tu te portois à merveilles hier au soir.

M. DE BELRONDE.

Sûrement , & ce matin aussi : cela est venu tout d'un coup.

M. DU MORBOIS.

Cela est bien prompt ! Tu ne pourras donc pas venir à la Piece nouvelle.

M. DE BELRONDE.

Eh , mon Dieu non !

M. DU MORBOIS.

Qu'est-ce que tu sens ?

M. DE BELRONDE.

Je suis d'une foiblesse extrême.

M. DU MORBOIS.

Qu'est-ce que tu as pris aujourd'hui ?

M. DE BELRONDE.

De l'eau de poulet , voilà tout.

M. DU MORBOIS.

Qu'est-ce que c'est donc que l'on dessert là ?

M. DE BELRONDE.

C'est le dîner du Docteur.

M. DU MORBOIS

Comment , du Docteur ?

M. DE BELRONDE.

Oui , j'avois un guignard & une poule de mer qui je croyois que j'allois manger , quand il est arrivé...

M. DU MORBOIS.

Quoi , c'est à toi . . . (*Il rit.*) Ah je n'en puis plus ! *Il rit.*

M. DE BELRONDE.

Qu'est-ce qu'il y a donc de si plaisant à cela ?

M. DU MORBOIS.

Oh , c'est une histoire délicieuse ! (*Il rit.*)
Je ne te croyois pas si dupe.

M. DE BELRONDE.

Je crois que tu es devenu fou !

M. DU MORBOIS.

Non , tu en rirois autant que moi , si cela étoit arrivé à un autre.

M. DE BELRONDE.

Mais quoi ?

M. DU MORBOIS.

Le Docteur a tout conté chez Madame de L'endort, où j'étois , & où il devoit dîner.

M. DE BELRONDE.

Quoi , que j'étois malade ?

M. DU MORBOIS, *riant.*

Oui , que tu étois malade ! Il ne t'a pas nommé ; mais il a dit qu'il avoit été prié de manger sa part d'une poule de mer & d'un guignard ; mais qu'ayant eu envie de les manger tout seul , il avoit fait accroire , à celui qui l'en prioit , qu'il

étoit malade ; qu'il lui avoit ordonné de l'eau de pouler , & de la diète , pendant qu'il alloit bien dîner à ses dépens. Ah , ah , ah , l'aventure est charmante ! *Il rit très-fort.*

M. DE BELRONDE , *se levant avec vivacité.*

Comment , je serois sa dupe ?

M. DU MORBOIS.

Ah , je t'en réponds. Je viens de le voir entrer chez Madame de L'endort , où il avoit promis de revenir à l'entre-mêt. *Il rit.*

M. DE BELRONDE.

Parbleu , voilà un grand fripon !

M. DU MORBOIS.

Tu es bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

M. DE BELRONDE.

Mais c'est que je meurs de faim.

M. DU MORBOIS.

Je le crois.

L A F R A N C E .

Monfieur , je vous le difois bien , qu'il falloit toujours manger.

M.

M. D E B E L R O N D E.

Allons , qu'on me mette des côtelettes ,
tout ce qu'on trouvera.

L A F R A N C E.

Saint-Jean , allez vite. *Saint-Jean sort.*

M. D U M O R B O I S.

Tu ne trouve pas l'histoire bonne ; mais con-
viens pourtant qu'elle est bien plaisante.

M. D E B E L R O N D E.

Je n'en reviens pas !

M. D U M O R B O I S.

Allons , habille-toi en attendant ton dîner.

M. D E B E L R O N D E.

Je te demande le secret.

M. D U M O R B O I S , *riant.*

Oui , oui.

M. D E B E L R O N D E.

Ne me nomme pas.

M. D U M O R B O I S.

Mais c'est qu'une histoire ne vaut rien , quand
on ne dit pas les noms.

34 *LE MÉDECIN GOURMAND.*

M. DE BELRONDE.

Tu es bien heureux ! Tu ris de tout. Allons,
viens avec moi , je vais m'habiller

M. DU MORBOIS.

Mon Dieu la bonne histoire ! *Il s'en va en
riant.*

Fin du soixante-onzième Proverbe.

LE
SEIGNEUR
DU VILLAGE,
AMOUREUX.

SOIXANTE-DOUXIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

M. DE BOURCLOS, *Seigneur du Village, en habit vert galonné, sans épée.*

La Mere ROUGEAU, *vieille veuve. Robe rayée, tablier noir, cornette avec une coëffe noire.*

AGATHE, *fille de la mere Rougeau. Robe grise, tablier vert, petite cornette.*

M. CANON, *Apothiquaire. Habit gris, veste noire, perruque courte, chapeau noir.*

La Scène est chez la Mere Rougeau.



L E
S E I G N E U R
D U V I L L A G E ,
A M O U R E U X .
P R O V E R B E .

S C E N E P R E M I E R E .

La Mere ROUGEAU, AGATHE.

La Mere ROUGEAU.

EH bien , toujours soupirer , & ne point manger ; vous finirez par être une jolie fille à la fin de tout cela !

C iij

A G A T H E.

Mais, maman, je me porte bien.

La Mere ROUGEAU.

Une fille ne se porte pas bien quand elle a un amour malheureux dans le cœur ; je le fai, je m'en souviens ; & si je n'avois pas épousé votre pere , vous ne seriez pas-là , car je serois morte.

A G A T H E.

Est-ce que je me plains ?

La Mere ROUGEAU.

Vous ne vous plaignez pas ; mais avec cet amour - là, je fais bien où le bât vous blesse. J'ai crû que tout cela se passeroit , & voilà pourtant six ans que cela dure. Je vous aime ; mais je vous dis que ce sont des folies , encore une fois.

A G A T H E.

Ah , s'il m'aimoit !

La Mere ROUGEAU.

Et , quand il vous aimeroit , Monsieur de Bourclos , croyez-vous qu'un homme qui est Seigneur d'une terre de dix mille livres de rente, voulût vous épouser ?

A G A T H E.

Dix mille livres de rente ?

La Mere ROUGEAU.

Oui , cette terre-ci vaut dix mille livres de rente , & puis il a encore d'autres biens. Et vous , qu'est-ce que vous avez ? Votre pere étoit Procureur Fiscal d'ici ; mais il est mort au bout de six mois qu'il m'avoit épousée ; il n'avoit rien gagné : vous n'aurez que mon bien , mais pas si-tôt.

A G A T H E.

Je le fai bien , parce que vous avez envie de vous remarier.

La Mere ROUGEAU.

Moi , me remarier ?

A G A T H E.

Sûrement ; & je fai bien avec qui , encore.

La Mere ROUGEAU.

Mais voyez-donc comme elle me parle.

A G A T H E.

Oui ; avec Monsieur Canon , l'Apothicaire.

La Mere ROUGEAU.

Eh bien , quand cela seroit , je ne suis pas

aussi déraisonnable que vous ; je ne porte pas mes vues si haut : je ne méprise personne , moi.

A G A T H E.

Je sai bien que vous ne lui tournez pas le dos comme tout le monde ; encore s'il vous aimoit.

La Mere ROUGEAU.

Et , Monsieur de Bourclos , vous aime-t-il , lui ?

A G A T H E.

Si je ne le croyois pas un peu , je ne l'aime-rois pas tant.

La Mere ROUGEAU.

Vous croyez qu'il vous aime ?

A G A T H E.

J'aime à m'en flatter , du moins.

La Mere ROUGEAU.

On se flatte quelquefois sur ce que l'on desire. Et , qui vous le fait juger ?

A G A T H E.

Mais tout plein de choses ; quand il me voit il est embarrassé , il rougit , & puis il s'en va.

La Mere ROUGEAU.

Voyez un peu, il ne semble pas qu'elle y touche : eh mais, vous en savez long !

A G A T H E.

Voilà Monsieur Canon, je ne veux pas troubler vos amours.

La Mere ROUGEAU.

Allez, allez rêver aux vôtres.

S C E N E I I.

M. CANON, La Mere ROUGEAU.

M. C A N O N.

BONJOUR, la mere Rougeau, bonjour.

La Mere ROUGEAU.

Qu'est-ce que vous avez donc ? Vous avez l'air bien occupé.

M. C A N O N.

Vous m'aimez toujours ?

La Mere ROUGEAU.

Tu le fais bien, petit ingrat.

M. C A N O N.

Ingrat ou non , cela ne fait rien , pourvu que je vous épouse.

La Mere ROUGEAU.

Tu m'épouferois , mon petit chat , tu m'épouferois ?

M. C A N O N.

Mais peut-être , laissez-moi faire.

La Mere ROUGEAU.

Oh , point de peut-être.

M. C A N O N.

Ecoutez-moi.

La Mere ROUGEAU.

Voyons , voyons , mon ami.

M. C A N O N.

Je veux faire la fortune de votre fille ; au moyen de cela , vous pourrez me donner tout votre bien , & cela arrangera mes affaires.

La Mere ROUGEAU.

C'est donc l'argent qui te déterminera ?

M. C A N O N.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

La Mere ROUGEAU.

Ah, le petit vilain ; mais comment feras-tu la fortune de ma fille ?

M. C A N O N.

Je vais vous le dire.

La Mere ROUGEAU.

Si c'est un mariage, elle n'y consentira jamais.

M. C A N O N.

Pourquoi ?

La Mere ROUGEAU.

C'est qu'elle a un amour en tête, que depuis six ans je ne saurois déraciner.

M. C A N O N.

Celui que je veux lui faire épouser l'aime aussi depuis six ans.

La Mere ROUGEAU.

Il faut être bien nigaud, pour un homme, d'aimer six ans sans le dire : ah, si j'avois été homme, je n'aurois pas perdu tant de tems.

M. C A N O N.

Mais vous n'en avez peut-être pas perdu étant femme.

La Mere ROUGEAU.

Ah ; si tu étois jaloux , tu serois charmant !

M. C A N O N.

Est-on jaloux , sans amour ?

La Mere ROUGEAU.

Qu'est-ce qui te prie de me dire cela ? Allons voyons , quel est cet amoureux.

M. C A N O N.

Cet amoureux ? c'est un fort honnête homme.

La Mere ROUGEAU.

On peut être honnête homme & nigaud.

M. C A N O N.

Fort riche.

La Mere ROUGEAU.

On peut être fort riche & nigaud.

M. C A N O N.

Et qui craint ce qu'on diroit de lui , s'il épou-
soit votre fille.

La Mere ROUGEAU.

Eh mais , pourquoi cela ?

M. C A N O N.

C'est qu'un homme comme lui . . .

La Mere ROUGEAU.

Mais, qui est-il ?

M C A N O N.

C'est M. de Bourclos.

La Mere ROUGEAU, *avec joye.*

Monfieur de Bourclos ! Agathe ? Quoi, je ferois la belle-mere de M. de Bourclos, moi ? Agathe.

M. C A N O N.

Un moment donc.

La Mere ROUGEAU.

Madame Bourclos, Madame Canon, ah que nous allons faire de bruit dans le monde ! Agathe, Agathe.

M. C A N O N.

Mais, écoutez-moi donc.

La Mere ROUGEAU.

C'est que c'est de Monfieur de Bourclos, qu'elle est folle, Agathe.

M. C A N O N.

Tout de bon ?

La Mere ROUGEAU.

Oui, vraiment.

M. C A N O N.

Je l'ai bien servie , vous allez voir.

La Mere ROUGEAU.

Dites , dites-moi donc ?

M. C A N O N.

Vous ne voulez donc pas me laisser parler ?

La Mere ROUGEAU.

Allons , allons , j'écoute.

M. C A N O N.

Monsieur de Bourclos m'a confié , il y a long-tems , qu'il est amoureux , & qu'il ne vouloit pas se marier ; mais je ne fai que d'hier que c'est d'Agathe. Là-dessus , j'ai fondé mon projet ; ces bilieux ont le sang chaud , ai-je dit ; je lui ai proposé des drogues pour tempérer son amour , & je lui en ai donné ce matin qui feront le contraire.

La Mere ROUGEAU.

C'est d'un habile Apothicaire , ce que vous avez fait là. Je ne m'étonne pas s'il venoit ici si souvent , s'il y restoit si long-tems , & s'il étoit si triste.

M. C A N O N.

Il y viendra sûrement aujourd'hui.

La Mere ROUGEAU.

Dirai-je à ma fille qu'il l'aime ; car la petite coquine s'en doute bien ; mais elle n'en est pas sûre.

M. C A N O N.

Cela n'est pas nécessaire ; les filles ont bientôt là-dessus toute la certitude qu'il faut , & puis bon chien chasse de race : vous êtes maligne , vous , la mere Rougeau ?

La Mere ROUGEAU.

Allons , allons , tais-toi : & crois-tu qu'il parlera aujourd'hui ?

M. C A N O N.

Mais oui , pourquoi pas ?

La Mere ROUGEAU.

C'est que s'il craint qu'on ne désapprouve son mariage

M. C A N O N.

J'aurai encore un autre moyen.

La Mere ROUGEAU.

Oui , mais si à force de drogues tu vas le faire crever.

M. C A N O N.

Je ne lui en donnerai plus ; c'est bon pour une fois, laissez-moi faire : tenez, le voici justement ; allons , faites venir votre fille ; selon la conversation qu'il aura , & que j'écouterai , nous agirons.

La Mere ROUGEAU.

Elle est peut-être dans le verger : allez l'avertir de me venir parler.

M. C A N O N.

J'y vais. Quand Monsieur de Bourclos voudra s'en aller , j'arriverai ; vous nous laisserez ensemble , afin que je puisse savoir ce qu'il pense.

La Mere ROUGEAU.

C'est bon , allez , allez. Ecoute , écoute , aime-moi donc un peu.

M. C A N O N.

Oui , nous verrons cela.



SCENE

SCENE III.

M. DE BOURCLOS, La Mere ROUGEAU.

M. DE BOURCLOS.

BONJOUR la mere Rougeau.

La Mere ROUGEAU.

Monfieur, je fuis votre fervante ; vous vous portez bien aujourd'hui.

M. DE BOURCLOS.

Oui, pas mal.

La Mere ROUGEAU.

C'est que vous avez bien dîné peut-être.

M. DE BOURCLOS.

Oui, avec affez d'appétit.

La Mere ROUGEAU.

Il y a des jours comme cela. Tenez, voilà Agathe qui vient.



S C E N E I V.

M. DE BOURCLOS, La Mere ROUGEAU,
A G A T H E.

La Mere ROUGEAU.

ALLONS, venez venez, Mademoiselle,
voilà Monsieur de Bourclos, qui a quelque
chose à vous dire.

M. DE BOURCLOS.

Moi? (*à part.*) Je crois qu'elle devine (*haut.*)
Vous vous trompez.

La Mere ROUGEAU.

Pardonnez-moi; il me semble que...

A G A T H E.

Que voulez-vous que Monsieur me dise,
ma mere?

La Mere ROUGEAU.

Ah, oui, oui, vous avez raison; Monsieur,
c'est vrai, oui, je me trompe.

M. DE BOURCLOS.

Vous embellissez tous les jours, Mademoi-
selle Agathe.

A G A T H E.

Monfieur , vous avez bien de la bonté !

La Mere ROUGEAU.

Vous la trouvez donc jolie , ma fille ?

M. DE BOURCLOS.

On ne peut pas la trouver autrement.

La Mere ROUGEAU.

Bon , autrement , elle le feroit bien davantage peut-être . . .

AGATHE, *bas à la mere Rougeau.*

Ma mere . . .

La Mere ROUGEAU.

Je ne dis rien , je ne dis rien.

M. DE BOURCLOS.

Pourquoi , Madame Rougeau ? Parlez , parlez.

La Mere ROUGEAU.

Ah , parlez vous-même ; si vous saviez tout ce que je lui dis depuis fix ans.

M. DE BOURCLOS.

Et , sur quoi ?

Dij

La Mere ROUGEAU.

Eh dame , c'est son secret. N'y a-t-il pas six ans que vous avez acheté cette terre-ci ?

M. DE BOURCLOS.

Oui, il y a eu six ans , le mois passé.

La Mere ROUGEAU.

C'est cela même ; mais tout cela finira.

A G A T H E.

Quoi ?

La Mere ROUGEAU.

Ah , je fai bien ce que je veux dire. Vous la trouvez donc jolie , ma fille ?

M. DE BOURCLOS.

Assurément.

La Mere ROUGEAU.

Vous ne lui aviez jamais dit encore ?

M. DE BOURCLOS.

C'est que

La Mere ROUGEAU.

Il ne faut pas vous gêner là-dessus, déjà ; parce que , vous entendez bien , une mere est toujours bien-aise qu'on aime ses enfans.

A G A T H E.

Qu'est-ce que vous dites donc ma mere ?

La Mere ROUGEAU.

Laissez , laissez - moi faire. D'ailleurs , c'est la douceur même ; je l'y ai accoutumée , parce qu'il faut être comme cela avec les hommes ; je veux qu'elle rende son mari heureux.

M. DE BOURCLOS.

Sûrement il le fera.

La Mere ROUGEAU.

Oh , vous le dites ; mais je parie que vous ne le croyez pas.

M. DE BOURCLOS.

Pourquoi donc ?

La Mere ROUGEAU.

Parce qu'elle n'a pas de bien. Ah dame , si elle étoit bien riche , je lui dirois , ma fille il faut être fiere avec les hommes , parce que tout le monde voudroit d'elle.

M. DE BOURCLOS.

Quand on est faite comme elle , on n'a pas besoin de richesses.

La Mere ROUGEAU.

Ah , voilà ce qu'on appelle parler cela : tenez , Monsieur de Bourclos, asseyez-vous , asseyez-vous. Agathe , donne donc une chaise à Monsieur.

M. DE BOURCLOS.

Ce n'est pas la peine , je vais m'en aller.

La Mere ROUGEAU.

Vous avez des affaires ?

M. DE BOURCLOS.

Oui , j'ai bien de l'embarras dans la tête.

La Mere ROUGEAU.

Eh bien , débarrassez-vous ; quand on a un fardeau trop lourd , il faut le mettre à terre : dites , nous vous aiderons.

M. DE BOURCLOS.

Vous ne savez pas ce que c'est.

La Mere ROUGEAU.

Ma fille en porteroit la moitié ; elle est assez forte pour cela. Dites toujours.

M. DE BOURCLOS.

Non , je ne saurois. Adieu.

La Mere ROUGEAU.

Mais ne vous en allez pas ; nous allons vous

laisser si vous voulez : en rêvant on trouve quelquefois. . . Allons , ma fille , saluez Monsieur.

M. DE BOURCLOS.

Vous vous en allez donc aussi , Mademoiselle ?

La Mere ROUGEAU.

Si vous voulez , je vous la laisserai.

M. DE BOURCLOS.

Non , non , je ne veux pas la gêner.

La Mere ROUGEAU.

Vous ne la gênez point , elle n'a rien à faire.

M. DE BOURCLOS.

Eh bien . . . je m'en vais.

La Mere ROUGEAU.

Tenez , voilà Monsieur Canon ; il vous tiendra compagnie ; dites-lui votre embarras , cela soulage toujours.



SCENE V.

M. DE BOURCLOS, M. CANON.

M. CANON, *bas à la mere Rougeau.*

ÉCOUTEZ ce que je vais dire (à M. de Bourclos.) Eh, Monsieur, je vous cherche par-tout.

M. DE BOURCLOS.

Pourquoi ?

M. C A N O N.

Le remede que je vous ai donné a-t-il tempéré votre amour ?

M. DE BOURCLOS.

Hélas, non, au contraire.

M. C A N O N.

Vous n'avez pas été indifférent pour Mademoiselle Agathe.

M. DE BOURCLOS.

Non, je l'aime plus que jamais.

M. C A N O N.

C'est singulier cela. Si vous aviez pû vous déterminer à l'épouser, c'étoit le meilleur remede ?

M. DE BOURCLOS.

Oui , mais vous savez tout ce qu'on diroit de ce mariage-là ?

M. C A N O N.

Vous avez raison. Allons , le moyen que j'ai imaginé est sûr pour vous guérir de votre amour.

M. DE BOURCLOS.

Me guérir ?

M. C A N O N.

Ne le voulez-vous pas ?

M. DE BOURCLOS.

Mais il le faut bien ; je suis désespéré !

M. C A N O N.

De quoi ?

M. DE BOURCLOS.

Ah !

M. C A N O N.

Je vous dis que mon moyen est sûr.

M. DE BOURCLOS.

Quel est - il ?

M. C A N O N.

J'ai déjà agi , & j'ai été assez heureux pour réussir.

M. DE BOURCLOS.

Qu'avez-vous fait ?

M. C A N O N.

Comme l'amour meurt dès qu'il n'a plus d'espoir, l'envie de vous servir m'a fait imaginer un expédient sûr, & je me suis sacrifié pour vous.

M. DE BOURCLOS.

Comment ?

M. C A N O N.

J'ai demandé Mademoiselle Agathe, en mariage à sa mere.

M. DE BOURCLOS.

Pour vous ?

M. C A N O N.

Pour moi-même ; elle me l'a accordé, & je l'épouserai tout de suite. Que dites-vous de cela ? Je crois que vous m'aurez quelque obligation. Vous ne répondez point ?

M. DE BOURCLOS.

Et Mademoiselle Agathe, y a-t-elle consenti ?

M. C A N O N.

Elle n'en fait rien encore ; mais c'est tout de même ; sa mere me l'a promise.

M. DE BOURCLOS.

Et, si elle n'y vouloit pas consentir ?

M. C A N O N.

Oh, sa mere l'y forceroit bien.

M. DE BOURCLOS.

Faites-là moi venir, la mere Rougeau.

M. C A N O N.

Pourquoi faire ?

M. DE BOURCLOS.

Je veux lui parler.

M. C A N O N.

Je vais vous l'envoyer (*à part.*) Je crois que nous le tenons.

S C E N E V I.

La Mere ROUGEAU, M. DE BOURCLOS.

M. DE BOURCLOS.

QUELLE idée a eu cet homme-là ! Et il prétend me servir.

La Mere ROUGEAU.

Monfieur Canon m'a dit que vous me demandiez, Monfieur.

M. DE BOURCLOS.

Oui, j'ai à vous parler.

La Mere ROUGEAU.

Me voilà toute prête à vous entendre.

M. DE BOURCLOS.

Vous mariez votre fille ?

La Mere ROUGEAU.

Oui, Monsieur, j'espère que vous le trouverez bon, que vous y consentirez, & que vous allez me féliciter d'en être débarrassée ; car, garder une fille, ce n'est pas peu de chose au moins ; cependant elle est sage.

M. DE BOURCLOS.

Et, croyez-vous qu'elle aime Monsieur Canon ?

La Mere ROUGEAU.

Point du tout ; mais cela ne fait rien.

M. DE BOURCLOS.

Cela ne fait rien ?

La Mere ROUGEAU.

Non, pour se marier, cela n'est pas toujours nécessaire.

M. DE BOURCLOS.

Et, comment êtes-vous sûre qu'elle ne l'aime point ?

La Mere ROUGEAU.

Oh, je m'en doute, parce que...

M. DE BOURCLOS.

Parce que ?..

La Mere ROUGEAU.

Je vous ai dit, il y a six ans...

M. DE BOURCLOS.

Achez.

La Mere ROUGEAU.

Il y a six ans qu'elle est triste ; auparavant, elle chantoit toujours, c'étoit une réjouie, comme il n'y en a point.

M. DE BOURCLOS.

Est-ce que vous croyez qu'elle aimerait quelqu'un ?

La Mere ROUGEAU.

Je l'imagine.

M. DE BOURCLOS.

Elle n'est donc pas aimée ?

La Mere ROUGEAU.

Ah dame , celui là , je ne peux pas vous le dire ; car si ce quelqu'un l'aimoit , il y a long-tems que je le lui aurois donné , s'il me l'avoit demandée.

M. DE BOURCLOS.

Il faudroit favoir qui elle aime.

La Mere ROUGEAU.

Ah , demandez-lui ça vous même.

M. DE BOURCLOS.

C'est que je voudrois qu'elle fût heureuse.

La Mere ROUGEAU.

Oh , elle le fera sûrement avec Monsieur Canon.

M. DE BOURCLOS.

Monsieur Canon ?

La Mere ROUGEAU.

Est-ce que vous n'approuvez pas ce mariage-là ?

M. DE BOURCLOS.

Si elle aime ailleurs ?

La Mere ROUGEAU.

Que voulez-vous que j'y fasse ?

M. DE BOURCLOS.

Cela est vrai..... je voudrais lui parler.

La Mere ROUGEAU.

Eh, pardi, je m'en vais l'appeller. Agathe,
Agathe.

M. DE BOURCLOS, *à part.*

Quel parti prendre?

SCENE VII.

AGATHE, La Mere ROUGEAU,
M. DE BOURCLOS.

AGATHE.

QUE voulez-vous ma mere?

La Mere ROUGEAU.

Regardez comme elle est triste.

M. DE BOURCLOS.

Mademoiselle Agathe, me parlerez-vous naturellement?

AGATHE.

Oui, Monsieur.

M. DE BOURCLOS.

Votre mere veut vous marier.

A G A T H E.

Monfieur Canon vient de me le dire.

M. DE BOURCLOS.

Ce mariage vous plaît-il ?

A G A T H E.

Monfieur.....

M. DE BOURCLOS.

On dit que vous aimez quelqu'un. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à votre mere ?

A G A T H E.

Parce que cela feroit inutile.

M. DE BOURCLOS.

Si je pouvois vous faire époufer ce que vous aimez , je vous en donne ma parole ; nommez-le moi.

A G A T H E.

Je ne le peux pas nommer , qu'il ne m'ait dit lui-même qu'il m'aime auparavant.

M. DE BOURCLOS.

Il ne vous l'a pas dit encore ?

AGATHE.

A G A T H E.

Non, Monsieur, & je ne crois pas qu'il me le dise jamais.

M. DE BOURCLOS.

Pourquoi? Peut-être vous aime-t-il, & qu'il craint de vous déplaire, en vous le disant.

A G A T H E.

Il n'y a rien d'offensant quand on a envie d'épouser.

M. DE BOURCLOS.

Il est vrai.

A G A T H E.

Et s'il ne peut pas m'épouser, cela est inutile.

La Mere ROUGEAU.

Elle dit fort bien, ne trouvez-vous pas, Monsieur?

M. DE BOURCLOS.

Assûrement..... Mais si je le connoissois, je lui demanderois ce qu'il a envie de faire.

A G A T H E.

A quoi cela serviroit-il? Je vous dis qu'il ne m'épousera pas.

Tom. VI.

E

La Mere ROUGEAU.

En ce cas-là, il ne faut pas lanterner, elle épousera Monsieur Canon. Monsieur je vous prie de la nôce.

M. DE BOURCLOS.

Moi, je sçai quelqu'un qui vous aime, & qui vous épousera si vous le voulez.

A G A T H E.

Monsieur.....

La Mere ROUGEAU.

Il faut dire qui c'est.

M. DE BOURCLOS.

Moi, charmante Agathe, qui vous aime depuis six ans, & qui desire de faire votre bonheur.

A G A T H E.

Ah, Monsieur, il ne fera jamais plus grand qu'il l'est dans ce moment-ci.

La Mere ROUGEAU.

Elle répond fort bien, au moins, Monsieur.

M. DE BOURCLOS.

Seroit-ce moi que vous aimez?

AGATHE.

Comment aurois-je pu en aimer d'autre ,
après vous avoir vu ?

M. DE BOURCLOS.

Vous me charmez ! *Il lui baise la main.*

SCENE VIII.

M. DE BOURCLOS, La mere ROUGEAU,
M. CANON, AGATHE.

M. CANON.

Vous allez voir tous nos parens que je vous
amène, la Mere Rougeau. Mais, que vois-je ?
Monsieur de Bourclos baise la main de ma pré-
tendue !

M. DE BOURCLOS.

Oui, j'épouse Agathe.

La Mere ROUGEAU.

Monsieur Canon, vous savez ce que vous
m'avez promis.

M. DE BOURCLOS.

Qu'est-ce que c'est ?

E ij

La Mere ROUGEAU.

C'est, s'il n'épousoit pas ma fille, de m'épou-
ser.

M. C A N O N.

Oui, la Mere Rougeau, voilà qui est fini.

M. DE BOURCLOS.

Eh-bien, en faveur de ce mariage, je vous
donne à tous les deux un fief que j'ai à dix
lieues d'ici pour toute votre vie.

M. C A N O N.

Grand-merci. Allons trouver nos parens, & le
Notaire, pour faire nos deux contrats.

Fin du soixante-douzieme Proverbe.

LA
MARCHANDE
DE
CERISES.

SOIXANTE-TREZIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

Mad. MIGNONETTE , *Limonadiere. Robe de tafetas , un tablier blanc , boucles d'oreilles en boutons.*

Mlle. MARIANNE , *fille de Madame Mignonette. Robe rose , rayée de blanc , tablier vert.*

M. D'ESCABIOUS. } *Officiers d'Infanterie , en uniformes.*
M. DE SAINT-DAMASE. }

La Mere ROGOME , *Marchande de cerises. Casaquin d'indienne , jupon de calmande rayée , relevé par derriere avec une épingle ; tablier de grosse toile , grosse cornette , mouchoir de cot à careaux rouges , souliers d'homme.*

J E A N , *Garçon de Caffè. Veste canelle , cheveux en long poudrés , tablier blanc.*

La Scène est dans un Caffè.



LA
MARCHANDE
DE
CERISES.

P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE.

Mad. MIGNONETTE, *apportant son ouvrage, & voulant entrer dans son comptoir.*

TENEZ Marianne, rangez cette boîte, ils ont toujours la fureur de mettre quelque chose sur ce banc.

Mlle. M A R I A N N E.

Il n'y a plus rien, ma chere mere.

Mad. MIGNONETTE.

C'est bon. Allons passez, vous.

Mlle. M A R I A N N E.

Ah, ma chere mere, j'ai oublie mes ciseaux.

Mad. MIGNONETTE.

Vous vous servirez des miens. Qu'est-ce que vous allez faire là ?

Mlle. M A R I A N N E.

J'acheve d'ourler mes mouchoirs.

Mad. MIGNONETTE.

Comment, ils ne sont pas encore faits ?

Mlle. M A R I A N N E.

Mais c'est que...

Mad. MIGNONETTE.

Oui, c'est que, au lieu de travailler, vous avez toujours le nez en l'air, à regarder qui va & qui vient.

Mlle. M A R I A N N E.

Il est bien difficile...

Mad. MIGNONETTE.

Difficile , ou non , je ne veux pas que vous regardiez les hommes , entendez-vous ?

Mlle. MARIANNE.

Mais quand on me parle ?

Mad. MIGNONETTE.

Vous n'avez qu'à ne pas répondre.

Mlle. MARIANNE.

Mais je passerai pour une sotte , ou pour une impertinente.

Mad. MIGNONETTE.

Point du tout. Est-ce que je ne reponds pas pour vous ?

Mlle. MARIANNE.

Mais si lorsqu'on vous parle , je faisois de même , que diriez-vous ?

Mad. MIGNONETTE.

Que vous auriez tort ; puisque je réponds , moi.

Mlle. MARIANNE.

Vous voulez donc que je passe pour être sourde ?

Mad. MIGNONETTE.

Oui , précisément ; voilà ce que je veux.

Mlle. M A R I A N N E.

Ce feroit une belle réputation que j'aurois là.

Mad. M I G N O N E T T E.

Elle vaudroit mieux que celle d'écouter tous les propos qu'on vous tiendrait.

Mlle. M A R I A N N E.

Mais quand j'étois petite , vous me faisiez parler à tout le monde.

Mad. M I G N O N E T T E.

Dans ce tems-là , c'étoit différent.

Mlle. M A R I A N N E.

Ce n'est pas la peine d'être grande pour être plus mal traitée qu'un enfant.

Mad. M I G N O N E T T E.

Quand on est grande , il faut être raisonnable ; ce que je vous dis là , c'est pour votre bien.

Mlle. M A R I A N N E.

Mais , quel mal puis-je faire en répondant à ceux qui me parlent ? Faites-vous du mal , vous , ma chere mere ; quand on vous dit que vous êtes bien aimable , & que vous répondez , en souriant : Monsieur , vous avez bien de la bonté ?

Mad. MIGNONETTE.

Je fais bien que c'est pour rire ; voilà pourquoi je ris aussi.

Mlle. MARIANNE.

Oh ! je suis bien sûre que cela vous fait plaisir.

Mad. MIGNONETTE.

Et sur quoi le jugez-vous ?

Mlle. MARIANNE, *souriant.*

Sur quelque chose.

Mad. MIGNONETTE.

Mais encore ?

Mlle. MARIANNE.

Je ne peux pas le dire.

Mad. MIGNONETTE.

Pourquoi cela ? Apparemment que vous êtes bien-aise vous , quand on vous dit que vous êtes jolie.

Mlle. MARIANNE.

Oh , moi , vous m'avez défendu d'écouter quand on me parle , je n'entends rien.

Mad. MIGNONETTE.

En un mot , comme en cent , que je ne vous voie pas regarder.... Les Officiers sur-tout.

Mlle. M A R I A N N E.

Oh, ma chere mere, pourquoi plutôt ceux-là que les autres?

Mad. MIGNONETTE.

Parce qu'ils chérchent plus à tromper les filles.

Mlle. M A R I A N N E.

C'est bien dommage; car ils sont bien honnêtes, j'ai bien de la peine à croire cela.

Mad. MIGNONETTE.

Cela est pourtant bien vrai.

Mlle. M A R I A N N E.

Comment se peut-il faire que des gens qui se battent pour nous, soient des trompeurs?

Mad. MIGNONETTE.

Oh, parce que cela arrive tous les jours.

Mlle. M A R I A N N E.

Il y en a, je suis sûre, qui ne sont pas comme vous dites:

Mad. MIGNONETTE.

Voilà Monsieur D'escabious: allons, taisez-vous, & songez à ce que je vous ai recommandé, entendez-vous?

Mlle. M A R I A N N E.

Oui, ma chere mere.

S C E N E I I.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE,
M. D'ESCABIOUS.

M. D'ESCABIOUS.

MADAME Mignonette, je vous souhaite bien
le bon jour.

Mad. MIGNONETTE.

Monfieur, je fuis votre fervante.

M. D'ESCABIOUS.

Toujours à travailler ?

Mad. MIGNONETTE.

Il faut bien.

M. D'ESCABIOUS.

Et cette belle enfant-là auffi ?

Mad. MIGNONETTE.

Sans doute, il ne faut pas que la jeuneffe foit
paresseufe.

M. D'ESCABIOUS.

En vous imitant cela n'arrivera pas. Est-ce de
la broderie qu'elle fait là, Mademoifelle Ma-
rienne ?

Mad. MIGNONETTE.

Non, c'est un mouchoir qu'elle ourle.

M. D'ESCABIOUS.

Vous brodez bien, vous, Madame Mignonette.

Mad. MIGNONETTE.

Ah, comme cela.

M. D'ESCABIOUS.

Savez-vous que c'est mal fait de travailler toujours comme vous faites.

Mad. MIGNONETTE.

Pourquoi donc?

M. D'ESCABIOUS.

C'est que vous avez les yeux baissés & qu'on ne les voit pas.

Mad. MIGNONETTE.

Il n'y a pas grande perte.

M. D'ESCABIOUS.

Sandis, Madame, si Argus avoit eu des yeux comme les vôtres, il n'auroit pas eu besoin d'en avoir cent.

Mad. MIGNONETTE.

Ah, Monsieur, c'est bien honnête; mais cent valent mieux que deux.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons, regardez-moi.

Mad. MIGNONETTE.

Non, je ne le veux pas.

M. D'ESCABIOUS.

Bon ! *Il met la main sur l'ouvrage de Madame Mignonette pour l'empêcher de travailler ; elle baisse encore plus la tête ; il regarde Mademoiselle Marianne qui lui sourit, & il lui montre une lettre.*

Mad. MIGNONETTE.

Allons, finissez donc Monsieur, & laissez-moi travailler.

SCENE III.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE,
M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-DAMASE.

M. DE SAINT-DAMASE.

AH, te voilà ici D'escabious, je te cherche par-tout.

M. D'ESCABIOUS.

Ah, Saint-Damase, j'ai été chez toi ce matin.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu venir à la Comédie Italienne ?

M. D'ESCABIOUS.

Non , je ne peux pas , j'ai affaire.

M. DE SAINT-DAMASE.

Qu'est-ce que c'est ?

M. D'ESCABIOUS.

Je ne peux pas le dire.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je parie que je devine ton affaire.

M. DESCABIOUS.

Je parie que non.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je te dis que je fai ce que c'est. Tiens , viens
ici. *Ils vont s'asseoir auprès d'une table.*

M. DESCABIOUS.

Eh bien , qu'est-ce que tu crois ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Que tu es amoureux.

M. DESCABIOUS.

De qui ?

M. DE SAINT-DAMASE.

De Madame Mignonette.

M.

M. D'ESCABIOUS.

Si c'est là ce que tu as deviné.....

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien, c'est donc de sa fille ; car tu passes toutes tes journées ici.

M. D'ESCABIOUS.

Paix donc.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah, je favois bien.

M. D'ESCABIOUS.

Oui, Marianne me tourne la tête, cela est vrai.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et le fait-elle ?

M. D'ESCABIOUS.

Je crois qu'elle s'en doute ; car elle me regarde à la dérobée, lorsque sa mere a la tête baissée, & lorsque tu es arrivé.....

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien ?

M. D'ESCABIOUS.

Elle me regardoit d'une façon....

M. DE SAINT-DAMASE.

Est-ce que tu ne lui as jamais parlé ?

M. D'ESCABIOUS.

Sa mere ne la quitte pas.

M. DE SAINT-DAMASE.

Tu es bien avancé !

M. D'ESCABIOUS.

Je la vois , & je n'ai jamais eu de ma vie un plus grand plaisir.

M. DE SAINT-DAMASE.

Mais, que comptes-tu faire ?

M. D'ESCABIOUS.

J'ai écrit une lettre ne pouvant pas lui parler , & je cherche depuis plusieurs jours le moyen de la lui donner.

M. DE SAINT-DAMASE.

Mais il faut qu'elle veuille la prendre.

M. D'ESCABIOUS.

Je la lui ai montrée , & loin d'avoir eu l'air fâché, elle a souri.

M. DE SAINT-DAMASE.

C'est bon cela.

M. D'ESCABIOUS.

Il ne faut plus qu'un moyen te dis-je.

M. DE SAINT-DAMASE.

Oh que diable, tu le trouveras. Allons, viens à la Comédie, voir le Déferteur.

M. D'ESCABIOUS.

Non, je voudrais tâcher aujourd'hui....

M. DE SAINT-DAMASE.

Aujourd'hui ou demain, cela est égal.

M. D'ESCABIOUS.

Non pas.

M. DE SAINT-DAMASE.

Il faut flatter la mere.

M. D'ESCABIOUS.

C'est ce que je fais toute la journée.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et par derriere elle.... Parbleu, je ne t'ai jamais vû si nigaud.

M. D'ESCABIOUS.

J'en conviens. Je rêve si je ne pourrais pas....
Écoutes-moi un peu. *Ils parlent bas.*

Fij

SCENE I V.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE,
M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-
DAMASE, La Mere ROGOME, JEAN.

La Mere ROGOME.

ACHETÉS de mes belles cerises, mes gros gobets.

J E A N.

Allons, allons, allez-vous-en ailleurs.

La Mere R O G O M E.

Eh mais, Monsieur, il ne faut pas rebuter comme cela le pauvre monde; laissez-moi parler à Madame & à Mademoiselle.

J E A N.

Elles vous diront la même chose que moi; entrez si vous voulez.

La Mere R O G O M E.

Ah, voilà ce qui s'appelle parler. Il est gentil cet enfant! allons, allons, je le mènerai avec moi quand je n'irons nulle part.

Mad. MIGNONETTE.

Jean, pourquoi laissez-vous entrer cette vilaine femme-là.

La Mere R O G O M E.

Ma Princesse , achetez mon panier de cerises ; c'est mon dernier , je vous en ferai bon marché.

Mad. MIGNONETTE.

Je n'en veux point.

La Mere R O G O M E.

Cadet , dites donc à votre maitresse de les regarder tant seulement ?

Mad. MIGNONETTE.

Allons , éloignez-vous , vous puez l'eau-de-vie , que c'est affreux.

La Mere R O G O M E.

Et en vérité de Dieu , vous me croirez si vous voulez , mais c'est vrai comme il faut mourir un jour , je n'ai encore bû d'aujourd'hui qu'un demi-septier de rogome , encore étoit-ce parce que j'étois prête de me trouver mal. Et cette belle Demoiselle là ne veut pas de mes cerises non plus ?

Mad. MIGNONETTE.

Non , non , allez-vous-en plus loin.

La Mere R O G O M E.

Eh , mais , écoutez mon petit cœur , je vous

apporte ce panier-là , à vous , parce qu'elles font douces & sucrées comme du miel.

Mad. MIGNONETTE.

Je vous dis que je n'en veux point.

La Mere ROGOME.

Vous ne savez pas ce que vous refusez. *Elle chante.*

Ceux de Pantin , de Saint-Oüen , de Saint-Cloud ,
Danfent mieux que ceux de la Villette.
Ceux de Pantin , de Saint-Oüen , de Saint-Cloud ,
Danfent bien mieux que chez nous.

Elle Danse & Chante.

Talerlalalala , &c.

Mlle. MARIANNE.

Ah , ma chere mere , la drôle de femme !

Mad. MIGNONETTE.

Ne voyez-vous pas qu'elle est ivre.

La Mere ROGOME.

Je m'en vas voir par là-bas , si je trouverons à vendre ma marchandise.

Mad. MIGNONETTE.

Allez , allez.

La Mere R O G O M E.

Je vous demande pardon, au moins, ma chere Dame ; c'est pour vous faire rire, car moi je n'en ai point d'envie.

Mad. MIGNONETTE.

C'est bon, c'est bon.

La Mere R O G O M E, *pleurant.*

Est ce que mon mari n'est pas à l'Hôtel-Dieu, qui se meurt le pauvre cher homme !

J E A N.

Et vous chantez ?

La Mere R O G O M E.

Eh. mais écoutez, vous qui entendez la raison, est-ce que je puis empêcher cela ? si Dieu le veut, il est bien le maître de le prendre. Si vous voulez vous ferez mon second, cadet, je vous trouve bien gentil.

Mad. MIGNONETTE.

Allons, laissez-nous donc.

La Mere R O G O M E.

Madame, je vous demande bien pardon,

je n'ai offensé personne je crois, ce que je dis là est en tout bien & tout honneur du moins.

J E A N.

Tenez voilà deux Messieurs là-bas, qui vous achèteront peut-être vos cerifes.

La Mere R O G O M E.

N'est-ce pas des Officiers ?

J E A N.

Oui, vraiment.

La Mere R O G O M E.

Ah tant mieux, j'aime bien avoir affaire à Messieurs les militaires, cela ne vous barguigne pas avec les femmes.

Mad. M I G N O N E T T E.

Allez vous-en donc.

La Mere R O G O M E.

Oui, oui, ma Princesse. (*Elle va à Messieurs Descabious & de Saint-Damase.*) Allons mes Officiers, achetez-moi ce panier de cerifes.

M. D' E S C A B I O U S.

Allons, Allons, laissez-nous en repos.

La Mere ROGOME.

Eh, mon Dieu, comme vous vela fâché !
Ah, c'est pour badiner je crois.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu bien t'en aller.

La Mere ROGOME, *chantant.*

Ah maman que je l'ai échapé belle !

Ce matin

Colin

Comme un lutin.

Dans ma ruelle,

Ah maman, que je l'ai échapé belle !

J'ai cru de mon cœur,

Qu'il seroit le vainqueur.

Ah, Monsieur le Chevalier, écoutez - moi
donc. Vous n'avez jamais vu de si belles ce-
rises.

M. DE SAINT-DAMASE.

Nous n'en voulons point.

La Mere ROGOME, *chante.*

Un Officier, deux Officiers, trois Officiers

Ensemble,

Ont enlevé ma mie,

Ont enlevé ma mie Margot,

Ont enlevé ma mic.

M. D'ESCABIOUS.

Cette femme-là est bien insupportable !

La Mere R O G O M E.

Là, là, ne vous fâchez pas, la paix de Dieu.

Elle Chante.

Eh, gai, gai, gai mes Officiers,

Venez chez moi le Dimanche ;

Car le Lundi,

Le Mardi,

Le Mercredi,

Le Jeudi,

Le Vendredi,

Le Samedi ;

C'est une aut'e paire de manches.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu bien te taire.

M. D'ESCABIOUS.

Attends-là, & tiens-toi tranquille.

La Mere R O G O M E.

Allons, allons, la paix de Dieu. *Elle s'assied sur ses talons.*

M. D'ESCABIOUS.

Il me vient une idée au sujet de ces cerises,
pour donner ma lettre.

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien, dis?

M. D'ESCABIOUS.

C'est qu'il ne faut pas que Madame Mignonne nous entende.

M. DE SAINT-DAMASE.

Parle bas. *Ils parlent bas.*

M. D'ESCABIOUS, *haut.*

Tu comprends cela?

M. DE SAINT-DAMASE.

A merveille. Laissez-moi faire.

M. D'ESCABIOUS.

Où sont-elles donc ces cerises?

La Mere ROGOME.

Les voilà, les voilà, mon Officier.

M. DE SAINT-DAMASE.

Voyons-les.

M. D'ESCABIOUS.

Elles ne sont pas trop belles.

La Mere ROGOME.

Elles sont belles comme vous, mes bijoux.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah, elles ne sont pas laides.

La Mere R O G O M E.

Elles sont grosses comme des prunes.

M. D'ESCABIOUS.

Oui, je t'en réponds.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ma foi, écoutes-donc, je les trouve belles moi.

La Mere R O G O M E.

Achetez-les donc, mon Roi.

M. D'ESCABIOUS.

Je parie que les yeux de Madame Mignonne, sont plus grands, que ces cerifes ne sont grosses.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je parie que non.

M. D'ESCABIOUS.

Nous verrons.

M. DE SAINT-DAMASE.

Qu'est-ce que nous parions ?

M. D'ESCABIOUS.

Eh bien, le panier de cerifes.

M. DE SAINT-DAMASE.

Voilà qui est fait.

M. D'ESCABIOUS.

Mais il faut les mesurer.

M. DE SAINT-DAMASE.

C'est ton affaire.

M. D'ESCABIOUS, *s'approchant.*

Madame Mignonette, nous venons de faire un pari.

Mad. MIGNONETTE.

Qu'est-ce que c'est, Messieurs ?

M. D'ESCABIOUS.

Vous me ferez gagner ; car cela vous regarde.

Mad. MIGNONETTE.

Moi, comment donc ?

Mlle. MARIANNE.

Ah, ma chère mère, vous l'avez sûrement entendu ; car je l'ai entendu, moi.

Mad. MIGNONETTE.

Voulez-vous bien vous taire.

M. D'ESCABIOUS.

Tenez, Madame Mignonette, Saint-Damase

trouve ces cerises fort belles , & moi j'ai parié que vos yeux sont plus grands qu'elles ne sont grosses.

Mlle. MARIANNE.

Voilà ce que j'ai entendu.

Mad. MIGNONETTE.

Encore. (*A Monsieur Descabious.*) Monsieur mes yeux sont comme ils sont ; mais ils ne sont pas si grands que vous le dites.

M. D'ESCABIOUS.

Et moi je soutiens que je gagnerai mon pari.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et comment saurons-nous cela ?

M. D'ESCABIOUS.

En les mesurant.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et comment feras-tu ?

M. D'ESCABIOUS.

Si Madame Mignonette le veut bien , cela sera fait tout de suite. (*Il prend deux cerises qui tiennent ensemble , & il dit à Madame Mignonette ,*)
Permettez.

Mad. MIGNONETTE.

Que voulez-vous faire ?

M. D'ESCABIOUS.

Mesurer.

Mad. MIGNONETTE.

Comment ?

M. D'ESCABIOUS.

Fermez les yeux , je mettrai ces cerises dessus ,
& Saint-Damase jugera.

Mad. MIGNONETTE.

Non , non ; on se moqueroit de moi.

Mlle. MARIANNE.

Ah , ma chere mere !

La Mere ROGOME.

Allons , mon cher cœur , ne faites pas la
petite bouche , afin que je vende mon panier
de cerises.

Mad. MIGNONETTE.

En vérité

M. D'ESCABIOUS.

Allons , allons. (*Il met les cerises d'une main
sur les yeux de Madame Mignonette , & de l'autre*

il donne la lettre à Mademoiselle Marianne.) Tu vois, je t'en fais juge.

La Mere ROGOME chante.

Voilà mon Cousin
L'allure
Mon Cousin,
Voilà mon Cousin
L'allure.

M. D'ESCABIOUS.

Te tairas-tu ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Je conviens que j'ai perdu.

Mad. MIGNONETTE.

Mais cela n'est pas possible.

M. D'ESCABIOUS.

Je connoissois vos yeux, j'étois bien sûr de gagner. (*A Saint-Damase.*) Toi, paye le panier de cerifes.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je ne demande pas mieux. *Il donne vingt quatre sols à la Mere Rogome.*

La Mere ROGOME.

En vous remerciant mon Capitaine.

M.

M. D'ESCABIOUS.

Elles sont à vous , Madame Mignonette.

Mad. MIGNONETTE.

Ah, Monsieur

M. D'ESCABIOUS.

Sans vous, je ne les aurois pas gagnées.

Mad. MIGNONETTE.

Vous êtes bien honnête ; mais j'ai bien de la peine à le croire.

La Mere ROGOME.

Mon Officier , si vous voulez des oranges , je vous en apporterons aussi.

M. DE SAINT-DAMASE.

Oui, oui, une autrefois.

La Mere ROGOME.

Vous mesurerez de même encore.

M. D'ESCABIOUS.

C'est bon, c'est bon.

La Mere ROGOME, *chante.*

Lorsque l'on a bien du mérite

On ne manque pas de galand ;

Eh , mais Monsieur , qu'est-ce que vous dites ?

Je ne suis t'encor qu'un enfant :

L'amour non plus n'est pas t'aut chose

Quoiqu'on en glose ,

Il faut zun amant ,

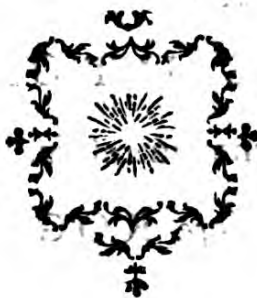
Et reli relan ,

Et relan tanplan ,

D'abord il caufe ,

Puis il vous mene tambour battant.

(*A Jean.*) Adieu , Cadet. *Elle s'en va.*



SCÈNE V.

Mad. MIGNONETTE, Mlle. MARIANNE,
M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-
DAMASE.

M. DE SAINT-DAMASE.

ALLONS, viens-tu aux Italiens ?

M. D'ESCABIOUS.

Je le veux bien.

M. DE SAINT-DAMASE.

Madame, Mademoiselle, je suis bien votre
serviteur.

Mad. MIGNONETTE.

Messieurs, je suis bien votre servante.

M. D'ESCABIOUS.

Mademoiselle, je souhaite que vous trouviez
les cerises bonnes.

Mad. MIGNONETTE.

Monsieur, vous avez bien de la bonté.

S C E N E V I.

Mad. MIGNONETTE , Mlle. MARIANNE.

Mlle. MARIANNE.

ILs sont bien polis ces Messieurs-là , ma chere mere.

Mad. MIGNONETTE.

Oui , oui. Allons , pliez votre ouvrage.

Mlle. MARIANNE.

Cela fera bien-tôt fait.

Mad. MIGNONETTE.

Parce que nous allons aller chez votre tante.

Mlle. MARIANNE.

Ah , j'en ferai bien-aise ; parce que j'ai quelque chose à dire à ma cousinè. *Elles sortent.*

Fin du soixante-trezieme Proverbe.

L A
D E N T.

SOIXANTE-QUATORZIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

LE BARON CLEINERSDORFF,
Colonel Allemand.

LE CHEVALIER DE SAINT-
CLAIR, *François, Capitaine dans
le Régiment de Cleinersdorff. En
manchettes à dentelles.*

M. ROSSBOCH. } *Allemands ,
Lieuten. dans*

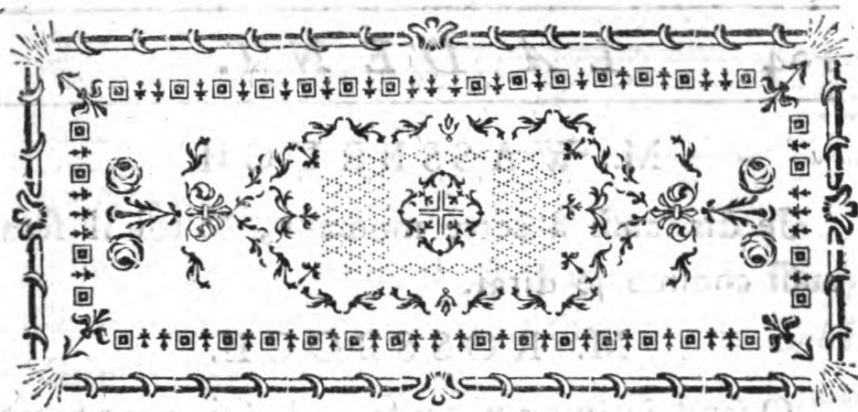
M. WASSBRUCH. } *le Régiment de
Cleinersdorff. Grandes manchettes
de baptiste.*

Tous avec
le même
Uniforme
étranger.

M. TIREFORT, *Dentiste François. Habit rouge ,
veste noire , perruque ronde , chapeau bordé &
couteau de chasse.*

PITERMANN, *Maître du Caffé. Veste jaune , ha-
bit vert à boutons plats , manches à la matelotte ,
perruque noire , col noir , sans chapeau.*

La Scène est dans un Café , à Luxembourg.



L A
D E N T.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. ROSSBOCH, M. WASSBRUCH.

M. ROSSBOCH.

QUEST-CE que c'est donc Wassbruch, tu portes un chagrin depuis le dîner ?

M. WASSBRUCH.

Je sai bien, si je ne dis pas.

M. ROSSBOCH.

Moi, si j'avois, avec toi je dirai.

G iv

M. WASSBRUCH.

Je dis aussi à cette moment, & toi il fera aussi comme je dirai.

M. ROSSBOCH.

Quand je suis ami un fois, je suis pour toute la vie, voye-vous.

M. WASSBRUCH.

Je suis bien aussi moi tout comment.

M. ROSSBOCH.

Parle donc ?

M. WASSBRUCH.

C'est cette François qui me lui fait un tourment de tête.

M. ROSSBOCH.

La Cheval Saint-Glair ?

M. WASSBRUCH.

Ya, cette.... je veux pas dire, il vient dans le Régiment avec le Compagnie avant nous deux. Tiaple, c'est une diaple d'affaire.

M. ROSSBOCH.

Cela il est fini; je parle plus.

M. WASSBRUCH.

Je parle point non plus moi encore; mais

c'est Monsieur la Colnel qui dit toujours, la Cheval Saint - Glair, il est charmant ; la Cheval Saint-Glair, il est un grand Officier ; la Cheval Saint-Glair.... & puis encore toujours la Cheval Saint-Glair : cela il me feroit jurer contre le France triplement, voye-vous.

M. ROSSBOCH.

Oui, cette Françoise-là, il me..... il me..... je dirai pas encore un fois.

M. WASSBRUCH.

Mais cette Colnel il dit pas Monsieur Rofsboch, Monsieur Wafsbruch, ils sont encore comme Monsieur la Cheval Saint-Glair.

M. ROSSBOCH.

S'il difoit, alors je suis content.

M. WASSBRUCH.

Je suis aussi moi. Mais il dit pas. La Cheval il est toujours avec la Colnel, la matin, la soir, & d'abord qu'il vient avec lui dans son maison, il dit Cheval, dîne-vous avec moi ? & Monsieur Rofsboch, Monsieur Wafsbruch, il parle pas de dîner qu'un fois jamais.

M. ROSSBOCH.

Et presque pas encore sur un semaine.

M. WASSBRUCH.

Cette Capitaine-là , je voudrais envoyer dans
fa pays.

M. ROSSBOCH.

Sans la Colonel , je dirai à lui marche sur
ton France.

M. WASSBRUCH.

Il boive pourtant assez grandement.

M. ROSSBOCH.

Je prie lui à dîner cette jour.

M. WASSBRUCH.

Comment ?

M. ROSSBOCH.

Je dirai pourquoi , je fais avec lui un pon
attrapement avec son dentelle qu'il a des man-
chettes , voulez-vous faire aussi ?

M. WASSBRUCH.

Je suivre vous avec plaisir ; je vois je crois
qu'il vient à cette Café.

M. ROSSBOCH.

Par mon foi , vous il dit véritablement , si
je prie à présent pour le dîner demain ?

M. WASSBRUCH.

Eh-bien , je suis content.

S C E N E I I.

LE CHEVALIER, M. ROSSBOCH,
M. WASSBRUC.

LE CHEVALIER.

MESSIEURS, je ne m'attendois pas de trouver ici, si bonne compagnie.

M. WASSBRUCH.

Monfieur la Cheval, nous fommes pas un auffi bon compagnie pour vous que Monfieur la Colnel.

LE CHEVALIER.

Monfieur le Baron, me traite fort bien ; mais je fuis auffi très-aife de me trouver avec mes camarades , & de pouvoir boire avec eux.

M. ROSSBOCH.

Parle-vous véritablement ?

LE CHEVALIER.

Affurément.

M. ROSSBOCH.

Eh-bien, Monfieur, la Cheval, voulez-vous dîner demain avec Monfieur Wasbruch, dans mon maifon ?

LE CHEVALIER.

Je ne demande pas mieux.

M. ROSSBOCH.

Nous ferons pas un si pon chere que Monsieur le Baron.

LE CHEVALIER.

Vous vous moquez de moi.

M. ROSSBOCH.

Mais nous boirons pour le vin , plus que encore chez lui vous buvez avec.

LE CHEVALIER.

Je suis très-aise de votre proposition , & je l'accepte avec grand plaisir , je craignois que vous ne fussiez fâchés contre moi.

M. WASSBRUCH.

A cause du compagnie que Monsieur la Colonel, il a donné à vous ?

LE CHEVALIER.

Oui , je vous le dis franchement , je ne voulois même pas la prendre ; mais il m'a dit qu'il étoit le maître dans son Régiment , que c'étoit l'usage , & que vous ne m'en voudriez point de mal.

M. ROSSBOCH.

Il avoit grande raison, sur-tout pour avec vous.

LE CHEVALIER.

Je croyois m'appercevoir que vous n'étiez pas content de me voir dans votre Régiment.

M. WASBRUCH.

C'est sûrement un patinage que vous dites-là, Monsieur Cheval Saint-Glair.

LE CHEVALIER.

Non, je vous dis que je le craignois.

M. ROSSBOCH.

Monsieur Baron, il fait bien que nous devons être ami avec vous; c'est pour cela que nous voulons boire demain avec.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi ne boirions-nous pas aujourd'hui quelque chose en attendant?

M. WASSBRUCH.

Je suis toujours d'avis pour cela.

LE CHEVALIER.

Je vais demander de la liqueur.

M. ROSSBOCH.

Je vais appeller Pitermann. Pitermann?

S C E N E I I I.

LE CHEVALIER, M. ROSSBOCH,
M. WASBRUCH, PITERMANN.

P I T E R M A N N.

V A S ?

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que nous boirions bien ?

P I T E R M A N N.

Voulez-vous, wasser Dantzich ?

LE CHEVALIER.

Oui. Apportez-en. *Il regarde Pitermann, choisir une bouteille.*

M. P I T E R M A N N.

Vous allez avoir du bon.

M. ROSSBOCH. *Bas à Monsieur Wasbruch.*

Fais avec moi, ce que je dis & je ferai.

M. W A S S B R U C H.

Ya, ya.

M. P I T E R M A N N.

Je tiens un bouteille, qui est plus que cinq ans dans le maison.

LE CHEVALIER.

Apporte ici.

M. ROSSBOCH.

Je connois, il est bon.

P I T E R M A N N.

Tenez, c'est pour du meilleur. Voilà des verres. *Il verse.*

LE CHEVALIER, *présentant l'eau de Dantzich.*

Allons, Messieurs.

M. WASSBRUCH.

Monsieur Cheval, je prends jamais avant vous.

LE CHEVALIER.

Vous vous moquez, je fais les honneurs, allons sans façon.

M. WASSBRUCH.

Je prends donc.

M R O S S B O C H.

C'est pour boire à votre santé, Monsieur Cheval Saint-Glair.

M. WASSBRUCH.

Je bois aussi tout de même, je me fais ce plaisir-là.

LE CHEVALIER.

Messieurs , vous me faites bien de l'honneur ;
c'est de tout mon cœur. *Ils trinquent tous les
trois.*

M. WASSBRUCH.

Cette ratafiat il est fort pon.

M. ROSSBOCH.

Oh, je save bien , il est de mon connois-
sance.

LE CHEVALIER.

Je voudrois avoir quelque chose de meilleur
pour cimenter un peu notre amitié ; mais il
me viendra un de ces jours du ratafiat de Bou-
logne.

M. ROSSBOCH.

Vous avez en France tout le commodité pour
avoir.

LE CHEVALIER.

Mais, comme ici.

M. WASSBRUCH.

Oh, non le France , il est plus meilleur pour
cela.

M. ROSSBOCH.

Pardi, il me vient un pon pensée.

LE

LE CHEVALIER.

Qu'est ce que c'est ?

M. ROSSBOCH.

Il faut que nous buvions au fanté du Roi de France.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur.

M. WASSBRUCH.

Je boive aussi moi avec un grand plaisir.

M. ROSSBOCH.

Mais il faut faire plus pour son fanté avec.

M. WASSBRUCH.

J'ai veu bien.

LE CHEVALIER.

Quoi donc ?

M. ROSSBOCH.

On casse le verre dans cette pays, quand on boit un grande fanté après.

LE CHEVALIER.

Eh bien, nous les casserons. Allons buvons.

M. ROSSBOCH.

Non, non, Wart Wart. Moi, je déchire mon manchette pour son fanté.

M. W A S S B R U C H.

Je fais aussi. *Ils déchirent tous les deux leurs manchettes qui sont de baptiste.*

LE CHEVALIER.

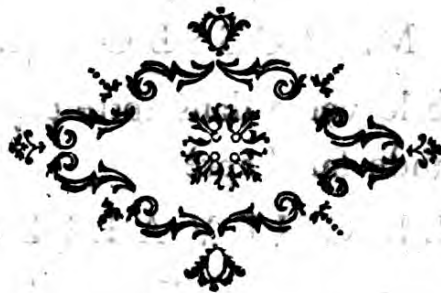
Allons, Messieurs, je fais de même que vous. (*Il déchire les siennes qui sont de dentelle.*) Buvons, Messieurs, buvons. *Ils trinquent & boivent. (A part.)* Les coquins me le payeront.

M. R O S S B O C H.

C'est un fort bon avisement. Trouve-vous pas, Monsieur Cheval Saint-Glair ?

LE CHEVALIER.

Sans doute. On ne pouvoit pas faire moins.



S C E N E I V.

LE CHEVALIER, M. WASSBRUCH,
M. ROSSBOCH, M. TIREFORT.

M. TIREFORT.

JE me nomme Tirefort, Monsieur, je suis François, je passe dans cette ville; & je viens vous offrir mes très-humbles services. Je suis dentiste, & si ces Messieurs avoient besoin de mon ministère, j'en ferai très-flatté.

LE CHEVALIER.

Attendez, je vais vous dire où je demeure, & vous viendrez demain matin.

M. TIREFORT.

Je n'y manquerai pas Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Tenez, dans cette rue-là, à droite, la première porte en entrant.

M. TIREFORT.

Je trouverai bien.

Hij

LE CHEVALIER, *bas à M. Tirefort.*

Ecoutez, je m'en vais vous proposer de m'arracher une dent fausse que j'ai, & vous la tirerez tout de suite. Je vous la montrerai. Faites semblant de vous en aller.

M. TIREFORT.

Oui, Monsieur le Chevalier. *Il veut s'en aller.*

LE CHEVALIER.

Attendez. (*A Messieurs Waffbruch & Rossboch.* Messieurs, cet homme-là me fait venir une idée, pour boire à la santé de l'Empereur, qui vaudra bien mieux que celle que vous avez eu pour le Roi de France; donnez, donnez vos verres. *Il leur verse à boire.*

M. ROSSBOCH.

Qu'est-ce que vous voulez dire?

LE CHEVALIER.

Nous avons déchiré nos manchettes pour le Roi, il s'agit de nous faire arracher chacun une dent pour la santé de l'Empereur. Allons, je commence. Monsieur Tirefort, arrachez-moi une dent. *Il lui montre.*

M. TIREFORT.

Cela va être fait dans l'instant. *Il prend son outil.*

M. WASSBRUCH.

Mais, Monsieur Cheval Saint-Glair.

M. TIREFORT *montre la dent qu'il a arrachée.*

LE CHEVALIER.

C'est bien. Allons, à vous Monsieur Rossboch.

M. ROSSBOCH.

Monsieur, je ferai pas.

LE CHEVALIER.

Comment ?

M. WASSBRUCH.

Non, Monsieur, il ne doit pas faire, n'y moi aussi.

LE CHEVALIER.

Ah, parbleu, Messieurs, quoi ! pour l'Empereur, vous me refusez ?

M. ROSSBOCH.

Ecoute-vous donc un raïson.

LE CHEVALIER.

Je n'écoute rien, Monsieur, je me fais ar-

racher une dent à la santé de l'Empereur , parce que je suis à son service , vous y êtes aussi , vous devez suivre mon exemple.

M. ROSSBOCH.

Mais mon dent, il fait point le santé à l'Empereur.

LE CHEVALIER.

Et ma manchette que fait-elle au Roi de France ? Enfin , vous devez faire ce que j'ai fait , puisque j'ai fait ce que vous avez voulu.

M. WASSBRUCH.

Non , Monsieur ; vous donne point le loi chez nous.

LE CHEVALIER.

Nous verrons , Messieurs.

M. WASSBRUCH.

Vous ne verrez point.

LE CHEVALIER.

Cela vous plaît à dire. Allons , Monsieur Rosboch , affoyez-vous.

M. WASSBRUCH.

Il s'affoyera pas , Monsieur.

LE CHEVALIER.

Je vous dis que je le veux.

S C E N E V.

LE BARON, LE CHEVALIER,
M. ROSSBOCH, M. WASSBRUCH,
M. TIREFORT.

LE BARON.

Q'EST-CE que c'est donc Chevalier, vous voilà bien en colere.

LE CHEVALIER.

Monfieur le Baron, je vous prie, jugez-nous.

LE BARON.

Voyons, de quoi est il question?

M. ROSSBOCH.

Monfieur la Cheval Saint-Glair, il feut faire arracher à nous feulement chacun un dent, & nous n'avons pas befoin Monfieur la Colnel.

M. WASSBRUCH.

C'est vrai, Monfieur Colnel, il dit qu'il fera faire à nous.

LE BARON.

Quelle est donc cette plaifanterie Chevalier?

LE CHEVALIER.

Ce n'est point une plaisanterie , mon Colonel.

M. ROSSBOCH.

Si , si , patinage , fort bon comme cela.

LE CHEVALIER.

Non , cela est très-sérieux. Ces Messieurs proposent de boire à la santé du Roi de France , & pour mieux la célébrer , ils ont déchiré leurs manchettes ; j'ai déchiré aussi les miennes , & quoiqu'elles soient assez belles , je n'y ai point de regret.

LE BARON.

Quoi , vous avez déchiré vos manchettes ?

LE CHEVALIER.

Oui , ce n'est rien que cela.

M. WASSBRUCH.

On a peur de l'argent ; mais un dent....

LE CHEVALIER.

Laissez-moi donc parler , Monsieur. Je veux leur rendre leur revanche sur la santé de l'Empereur , & pour faire plus , je me fais arracher une dent.

LE BARON.

Une dent ?

M. TIREFORT.

Oui, la voilà.

LE CHEVALIER.

Ils ne veulent plus boire à la fanté de l'Empereur.

LE CHEVALIER.

Quoi, Messieurs vous refusez de boire ?

M. WASSBRUCH.

Non, Monsieur la Colnel.

M. ROSSBOCH.

Nous voulons bien boire.

LE BARON.

Oui, mais pour votre maître, vous ne voulez pas faire ce que fait un François.

M. WASSBRUCH.

Quoi, faire arracher son dent ?

LE BARON.

Sans doute.

M. ROSSBOCH.

Mais, Monsieur Colnel, voye-vous, on a

pour de l'argent un manchette & point un dent.

LE BARON.

Eh bien, Messieurs, allez-vous-en en prison.

M. WASSBRUCH.

Monfieur Colnel.

LE BARON.

Et vous Monsieur, allez avec eux pour leur arracher à chacun une dent.

M. TIREFORT.

Oui, Monsieur le Baron.

M. ROSSBOCH.

En verité, Monsieur Colnel, le prison il est je crois assé pour cela.

LE BARON.

Refuser de boire à la fanté de l'Empereur !

M. WASSBRUCH.

Nous voulons bien boire.

LE BARON.

Si vos dents ne font pas arrachées dans un quart d'heure, vous ferez cassés tous les deux.

M. WASSBRUCH.

Ah, men gott, men gott.

LE BARON.

Allons , allons , partez. Ou je vais envoyer chercher la garde avec un Officier Major.

M. ROSSBOCH.

Nous marchons , Monsieur Colnel.

LE BARON.

Et vous ferez bien.



S C E N E V I.

LE BARON, LE CHEVALIER,

LE CHEVALIER.

MONSIEUR le Baron, je vous demande grace pour eux.

LE BARON.

Comment quand ils vous ont voulu faire un mauvais tour ; parce qu'ils font jaloux de vous ?

LE CHEVALIER.

Bon, qu'est-ce que cela me fait ? il m'en coûte une paire de manchettes, & voilà tout.

LE BARON.

Et votre dent ?

LE CHEVALIER.

Elle étoit fausse.

LE BARON.

Tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment ; j'en ferai remettre demain une autre.

LE BARON, *riant excessivement.*

Ah, ah, ah, le tour est excellent !

LE CHEVALIER.

Je n'ai voulu que leur en faire la peur.

LE BARON.

Oh bien moi, je veux qu'ils se souviennent de cela.

LE CHEVALIER.

Ah, je vous prie que non.

LE BARON.

Voilà encore de jolis sujets pour être jaloux de la préférence que je vous donne, & que vous méritez.

LE CHEVALIER.

Ils m'en haïront encore davantage.

LE BARON.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

LE CHEVALIER.

Je ferois au désespoir que vous leur en voulussiez.

LE BARON.

Je veux qu'ils soient punis, afin que tout le

monde se moque deux. Je fais comme il faut mener ces Messieurs-là.

LE CHEVALIER.

Mais.....

LE BARON.

Non, non, venez avec moi, je vais envoyer à la prison un Officier Major, pour qu'il me rapporte les deux dents.

LE CHEVALIER.

Ils sortiront donc tout de suite, après cela?

LE BARON.

Nous verrons. Ce fera toute la grace que je pourrai leur faire. *Ils s'en vont.*

Fin du soixante-quatorzieme Proverbe.

L' A S N E

D A N S

LE POTAGER.

SOIXANTE-QUINZIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

M. GOURCHON, *Procureur. En robe-de-chambre, avec une perruque.*

Mlle. ADELAÏDE, *fille de M. Gourchon. Petite robe, petit bonnet, & un tablier vert.*

M. BROUTE, *vieux Médecin. Habit & veste brune à boutons d'or, vieille grande perruque & canne.*

SAINT-ANDRÉ, *Laquais de M. Gourchon. Veste grise & redingotte, petite perruque courte.*

DAME GERMAINE, *Gouvernante de M. Broute. En Cuisinière, avec un tablier blanc.*

La Scène est à la Campagne chez M. Gourchon, dans une Salle-Basse.

L'ASNE



L' A S N E
D A N S
LE POTAGER.
P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE,
SAINT-ANDRÉ.

M. GOURCHON, *en colere.*

CES animaux-là ne prennent garde à rien.
SAINT-ANDRÉ.

Mais Monsieur.....

M. GOURCHON, *en colere.*

Je ne parle pas à vous ; cependant vous auriez pu le voir comme moi.

Tome VI.

I

Mlle. ADELAIDE.

Papa, qu'est-ce qui vous fâche donc si fort ?

M. GOURCHON.

Vous n'êtes jamais ici non plus, vous.

Mlle. ADELAIDE.

Mais ne m'avez-vous pas permis d'aller chez Madame le Roux ?

M. GOURCHON.

Oui, & j'ai eu tort.

Mlle. ADELAIDE.

Parce que c'est son jour d'assemblée aujourd'hui?...

M. GOURCHON.

Oui, d'assemblée ! Il faut faire ses affaires premierement & puis l'on s'amuse après ; ce n'est pas en allant chez les autres, que l'on fait ce qui se passe chez soi.

Mlle. ADELAIDE.

Qu'est-il donc arrivé ?

M. GOURCHON.

Le jardinier & son fils sont dans le jardin à ce qu'ils disent....

S A I N T - A N D R É .

Oui , Monsieur , ils y étoient .

M. G O U R C H O N .

Ils y étoient , ils y étoient , & ils ne le voyent pas !

Mlle. A D E L A I D E .

Mais quoi ?

M. G O U R C H O N .

Je m'en vais vous le dire. J'étois à écrire dans le petit cabinet ici à côté , tout d'un coup je ne vois plus clair ; je crois que le tems se couvre , ou bien qu'il y a un éclipse , je lève la tête , & je vois un âne tout contre ma fenêtre qui m'ôte le jour , & qui mange les choux de mon jardin.

Mlle. A D E L A I D E .

Un âne ! Et par où est-il entré ?

M. G O U R C H O N .

Ils n'en savent rien , à ce qu'ils disent. Je les appelle tous les deux , Robert , Pierrot , ils ne répondent pas le mot , & l'âne mange toujours mes choux d'autant.

S A I N T - A N D R É .

En vérité , Monsieur , ils n'entendoient pas : car j'étois avec eux.

M. GOURCHON.

Si vous aviez été ici , je n'aurois pas été obligé de crier si long-tems.

Mlle. ADELAIDE.

Eh bien l'âne est-il forti ?

M. GOURCHON.

Non, ils n'ont jamais pu l'attraper.

SAIN T-ANDRÉ.

Mais , Monsieur , il n'a point de licou , on ne fait par où le prendre & il rue comme un diable.

Mlle. ADELAIDE.

Comment fera-t-on ?

M. GOURCHON.

Je leur ait dit d'ouvrir la porte qui donne sur le chemin & de le chasser par-là.

Mlle. ADELAIDE.

Eh bien , il sortira.

M. GOURCHON.

Oui , après avoir tout ravagé. Allons , donnez-nous de la lumiere.

SAIN T-ANDRÉ.

J'y vais.

S C E N E I I.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE.

M. GOURCHON.

CE Robert & son garçon, font plus bêtes!

Mlle. ADELAIDE.

Vous étiez pourtant bien content d'eux ce matin.

M. GOURCHON.

Oh, ce matin, ce matin....

Mlle. ADELAIDE.

Oui, vous disiez que votre jardin étoit bien tenu.

M. GOURCHON.

Oui, il est joli à présent qu'ils ont fait galoper cet âne par-tout.

Mlle. ADELAIDE.

Ne disiez-vous pas à Monsieur des Barres que vous n'aviez jamais eu un si bon jardinier ?

M. GOURCHON.

J'avois raison ce matin, & j'ai encore plus raison ce soir.

Mlle. ADELAÏDE.

D'ailleurs ils répareront tout.

M. GOURCHON.

Et mes choux mangés?

Mlle. ADELAÏDE.

Ce n'est pas grand chose.

M. GOURCHON.

Et si cet âne va casser mes arbres-fruitiers,
mes treillages?



SCENE III.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE,
SAINT-ANDRÉ.

S A I N T - A N D R É , *apportant de la
lumiere.*

M O N S I E U R , il y a un Monsieur qui de-
mande à vous parler.

M. GOURCHON.

Qui est-ce ?

S A I N T - A N D R É .

Il dit qu'il est de vos bons amis.

M. GOURCHON.

Je demande son nom ?

S A I N T - A N D R É .

C'est Monsieur le Médecin Broute.

M. GOURCHON.

Qu'est-ce qu'il me veut ?

S A I N T - A N D R É .

Je n'en fai rien.

Mlle. ADELAIDE.

Papa , vous le connoissez donc ?

M. GOURCHON.

Point du tout , comme cela.

SAINT-ANDRÉ.

Le ferai-je entrer ?

M. GOURCHON.

Dites-lui que je n'ai pas le tems.

SAINT-ANDRÉ.

Il a quelque chose de conséquence à vous dire.

M. GOURCHON.

Où , de conséquence. Allons qu'il entre.

SAINT-ANDRÉ.

Monfieur , donnez-vous la peine d'entrer.



SCENE IV.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE,
M. BROUTE, SAINT-ANDRÉ.

M. BROUTE.

BON jour, mon cher ami Gourchon.

M. GOURCHON.

Allons, Monsieur le Docteur, affoyez-vous.

M. BROUTE.

Non, mon cher ami, il faut que je vous
embrasse avant. *Il l'embrasse & il s'assied.*

M. GOURCHON.

Qu'est-ce qu'il y a?

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Oui, mais, j'ai affaire, moi.

M. BROUTE.

Allons doucement, vous dis-je. Vous con-
noissiez Monsieur du Mortier?

M. GOURCHON.

L'Apothicaire d'ici ?

M. BROUTE.

C'est cela même.

M. GOURCHON.

Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? est-ce qu'il est mort ?

M. BROUTE.

C'est cela même.

M. GOURCHON.

Eh-bien, que voulez-vous que j'y fasse ?

M. BROUTE.

Il est mort aujourd'hui..... Oui, aujourd'hui cette après dînée.... je crois que c'est ce matin..... non, c'est ce soir; c'est égal.

M. GOURCHON.

Après, après ?

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. Il est donc mort. Oui, il est mort d'un coup de fang.

M. GOURCHON.

Finissez donc.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. Il a été malade trois jours.

Mlle. ADELAÏDE.

Saint-André, & l'âne ?

M. BROUTE.

Mademoiselle, ce n'est pas à vous que je parle.

Mlle. ADELAÏDE.

Je le fai bien Monsieur.

M. GOURCHON.

Réponds-donc, toi, quand on te demande ?

SAINT-ANDRÉ.

Il n'est pas encore forti, Monsieur,

M. GOURCHON.

Les bêtes !

M. BROUTE.

Écoutez-moi donc, mon cher ami.

M. GOURCHON.

Oui, votre cher ami, vous ne dites rien.

M. BROUTE.

Allons, doucement, allons doucement. Il

est donc mort d'un coup de sang. Il a été malade trois jours.

M. G O U R C H O N.

Cela ne fait rien , il est mort. Tout est dit.

M. B R O U T E.

Oui , il est mort ; mais tout n'est pas dit ; allons doucement , allons doucement.

M. G O U R C H O N.

Doucement tant que vous voudrez ; mais vous feriez bien de vous aller coucher , vous me diriez le reste demain.

M. B R O U T E.

M'aller coucher, mon cher ami , je ne vous reconnois pas-là.

Mlle. A D E L A I D E.

Papa , écoutez-le.

M. G O U R C H O N.

Oui , mais il ne dit rien.

M. B R O U T E.

Allons doucement , allons doucement , écoutez-moi.

M. G O U R C H O N.

Mais je vous écoute depuis une heure , vous dites toujours la même chose.

M. BROUTE.

Non, non. Allons doucement, allons doucement. Il est donc mort. Ils ne se sont pas adressés à moi, ainsi ce n'est pas ma faute.

M. GOURCHON.

Oui, je crois que vous auriez fait de belle besogne.

M. BROUTE.

Écoutez-moi, vous ne savez pas tout.

M. GOURCHON.

Je ne vous empêche pas de le dire.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. J'étois chez moi bien tranquillement.....

M. GOURCHON.

Je le crois.

M. BROUTE.

Quand on m'est venu dire qu'il étoit malade.

M. GOURCHON.

Il falloit donc aller le voir.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. J'y ai été aussi.

M. GOURCHON.

Il falloit donc l'empêcher de mourir.

M. BROUTE.

Allons doucement , allons doucement. Cela étoit impossible.

M. GOURCHON.

Pourquoi ? vous êtes donc un ignorant ?

M. BROUTE.

Non , ce n'est pas cela , allons doucement , allons doucement ; c'est qu'il étoit mort.

M. GOURCHON.

Ah , vous avez raison. Voilà tout , à demain.

M. BROUTE.

Non ce n'est pas tout , allons doucement , allons doucement. Je vous ai dit qu'il étoit mort.

M. GOURCHON.

Eh , oui , plus de cent fois. Cela ne finira point. (à *Saint-André.*) N'est-il venu personne avec lui ?

SAINT-ANDRÉ.

Pardonnez-moi , Monsieur , Dame Germaine , sa gouvernante est là.

M. GOURCHON.

Faites-la entrer , nous saurons peut-être ce qu'il me veut. *Saint-André sort.*

SCÈNE V.

M. GOURCHON, M. BROUTE,
Mlle. ADELAÏDE.

M. BROUTE.

JE m'en vais vous le dire. Allons doucement,
allons doucement.

M. GOURCHON.

Oui, & avec tout cela nous ne finissons rien.

M. BROUTE.

Mais écoutez-moi.

M. GOURCHON.

Oui pour me dire toujours, allons doucement,
allons doucement. Vous croyez peut-être
que j'ai du temps à perdre comme cela.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.



S C E N E V I.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE,
DAME GERMAINE, M. BROUTE,
SAINT-ANDRÉ.

Mlle. ADELAIDE.

V O I L A Dame Germaine , papa.

D A M E G E R M A I N E .

Monfieur je vous falue , Mademoifelle je fuis
bien votre fervante.

Mlle. ADELAIDE.

Bonfoir Dame Germaine , bonfoir .

M. GOURCHON.

Dites-moi , Dame Germaine , favez-vous ce
que votre maître me veut ?

D A M E G E R M A I N E .

Oui , Monfieur , eft-ce qu'il ne vous l'a pas
dit ?

M. GOURCHON.

Non.

M. B R O U T E .

Allons doucement , allons doucement.

M.

M. GOURCHON.

Voilà tout ce qu'il nous a dit.

DAME GERMAINE.

C'est que nous venons de chez Monsieur du Mortier, qui étoit mort.

M. BROUTE.

Je l'ai dit : allons doucement, allons doucement.

DAME GERMAINE.

Et en revenant le long du mur de votre potager, nous avons trouvé.....

M. GOURCHON.

Un âne ?

DAME GERMAINE.

Non, il n'y avoit point d'âne, nous avons trouvé la porte du jardin ouverte.

M. BROUTE.

Oui, c'est vrai, cela : allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Après ?

DAME GERMAINE.

Monfieur, m'a dit de tirer la porte.

M. GOURCHON.

Pourquoi faire ?

M. BROUTE.

Pour la fermer.

M. GOURCHON, *en colere.*

Et je voulois qu'elle fût ouverte.

DAME GERMAINE.

Je l'ai dit auffi à Monfieur.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON, *en colere.*

Je ne m'étonne pas fi l'âne reſte toujours dans mon jardin.

DAME GERMAINE.

Comme il n'y avoit qu'un loquet, il a voulu

venir ici pour vous avertir de mettre le verrouil en-dedans.

M. GOURCHON, *en colere.*

Oui, il a fait là une belle affaire.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON, *en colere.*

Que le Diable vous emporte avec votre allons doucement. Saint-André, allons, avertis les Jardiniers de rouvrir la porte.

M. BROUTE.

Adieu, mon cher ami

M. GOURCHON, *en colere.*

La peste soit de l'homme!

M. BROUTE,

Embrassez-moi donc?

M. GOURCHON, *en colere.*

Une autre fois, un autre fois; voilà mon jardin tout abîmé! Adelaïde, venez avec moi, & prenez la lumiere. *Il sort.*

M. B R O U T E.

Adieu, adieu donc.

D A M E G E R M A I N E.

Il ne vous écoute pas tant seulement, allons
venez, venez. *Ils s'en vont.*

M. B R O U T E.

Allons doucement, allons doucement.

Fin du soixante-quinzième Proverbe.

LE
MARCHAND
DE
BIJOUX.

SOIXANTE-SEIZIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

M. DE LA GRIFFE. *Habit rouge à boutons d'or , vieille veste d'or , chapeau sur la tête & épée.*

M. BONTOUR. *Habit noir , épée , chapeau sur la tête.*

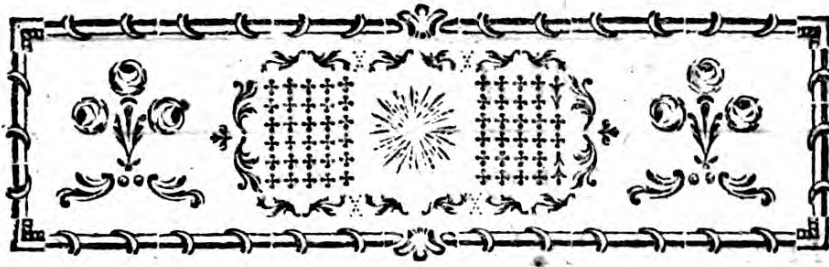
M. P A F F E. *Surtout vert , veste rouge , chapeau sur la tête & épée.*

EZECHIEL, *Juif , Marchand de bijoux. Frac brun à boutons plats , perruque noire , col noir , mauvais chapeau.*

UN GARÇON *Cafetier. Veste brune & tablier.*

M. POMART. *Habit noir , perruque à nœuds , chapeau sous le bras & canne.*

La Scène est dans un Café.



L E
M A R C H A N D
D E
B I J O U X.
P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

M. BONTOUR, M. DE LA GRIFFE.

M. BONTOUR.

LA Griffé, as-tu fait quelque chose hier au bal ?

M. DE LA GRIFFE.

Oui, j'ai eu deux montres & une boucle d'oreille.

Kiv

M. BONTOUR.

Et comment diable as-tu fait ?

M. DE LA GRIFFE.

J'étois masqué en domino noir, comme tu fais.

M. BONTOUR.

Oui.

M. DE LA GRIFFE.

J'étois dans la foule, derrière une femme qui donnoit le bras à une autre, quand cette femme s'est retournée tout d'un coup, & m'a dit : tenez, Chevalier, prenez ma montre, j'ai peur, dans la foule, de la perdre.

M. BONTOUR.

Et t'en es-tu allé ?

M. DE LA GRIFFE.

Non, vraiment, j'ai suivi ma femme, jusqu'à ce que j'aie su son nom. Comme je la connoissois de vue, j'ai trouvé une de ses amies à qui j'ai dit : comment trouvez-vous Madame de Clincourt, qui ne peut pas porter sa montre, & qui m'en a embarrassé pour toute la nuit ? Elle a bien fait, Chevalier, dit celle-ci, & j'ai envie de vous donner aussi la mienne & elle

m'a forcé de la prendre : quand je l'ai eue , j'ai tout de suite été changer de Domino.

M. BONTOUR.

Et si ce Chevalier , pendant ce tems , étoit venu à visage découvert , parler à ces femmes ?

M. DE LA GRIFFE.

Elles auroient été surprises de le voir , elles me l'auroient fait connoître par-là ; & je leur aurois fait , en leur rendant les montres , une leçon sur leur imprudence , & elles m'auroient pris pour leur mari , & m'auroient peut-être prié de les garder.

M. BONTOUR.

Tu n'est pas malheureux , ni mal- adroit , & la boucle d'oreille ?

M. DE LA GRIFFE.

La boucle d'oreille , je n'y pensois pas non plus. J'écoutois deux femmes qui causoient vivement , j'étois assis auprès d'elles , lorsque celle auprès de qui j'étois , qui écoutoit l'autre , me dit : je crois que vous dormez. Non , Madame , répondis-je , & poursuivant tout de suite , elle s'écrie , mes boucles me font un mal horrible. Otez-les , lui dit son amie : vous

avez raison reprend-elle. Monsieur auriez-vous du papier pour les envelopper ? Je réponds , oui Madame , & si vous voulez je les envelopperai. Je n'en enveloppe qu'une ; comme elle parloit toujours , je la lui rends , elle la met dans sa poche , sans y regarder , je garde l'autre , elle se leve , & me dit vous êtes paresseux , vous allez rester là ? je fais signe que oui , & elles s'en vont. Elle ne fait peut-être pas encore qu'elle a perdu sa boucle , ni les autres leurs montres.

M. BONTOUR.

Les montres sont-elles garnies de diamants ?

M. DE LA GRIFFE.

Sans doute.

M. BONTOUR.

Cela fait une bonne nuit !

M. DE LA GRIFFE.

Et toi, Bontour ?

M. BONTOUR.

J'ai joué.

M. DE LA GRIFFE.

Heureusement ?

M. BONTOUR.

Je te le demande ? Cependant pas trop.

M. DE LA GRIFFE.

Au vingt-un ?

M. BONTOUR.

Oui , avec mes onze tous faits dans ma poche.

M. DE LA GRIFFE.

Et les figures sont venues ?

M. BONTOUR.

Oui ; mais toujours , j'ai eu peur d'être soupçonné. J'ai quitté , je me suis levé , & je n'ai plus fait que mettre sur les cartes des autres & des louis en tas , sur-tout quand un étourdi que je connois avoit la main.

M. DE LA GRIFFE.

Mais il faut gagner.

M. BONTOUR.

Sûrement ; mais je gagnois toujours plus que je ne perdois.

M. DE LA GRIFFE.

Sur la carte d'un autre ! Comment fais-tu ?

M. BONTOUR.

Je lui répétois trois ou quatre fois , Monsieur tenez-vous cela , tenez-vous cela , tenez-vous cela ? Il me répondoit impatiemment , oui , Monsieur , je tiens tout , sans savoir ce que j'avois mis. Quand il gagnoit , je prenois mes louis , & je ne lui en jettois que la moitié.

M. DE LA GRIFFE.

Ah oui , c'est fort bien.

M. BONTOUR.

Et quand je gagnois en étalant mon argent je le doublois.

M. DE LA GRIFFE.

Diable ! Tu dois avoir gagné beaucoup.

M. BONTOUR.

Non , j'ai été malheureux , & puis ce diable de Chevalier Sapin m'observoit ; & toutes les fois que j'ai gagné , il m'a toujours dit tout haut , Monsieur je vous ai donné un louis , quelquefois deux ; si bien que je l'ai menacé de ne plus jouer , s'il vouloit deux louis.

M. DE LA GRIFFE.

Il y a des gens bien heureux ! sans rien

risquer , cet homme-là partage avec tout le monde. Que ne joue-t-il lui-même ?

M. BONTOUR.

Cela lui est défendu.

M. DE LA GRIFFE.

Ah, je ne le savois pas.

M. BONTOUR.

Qu'est-ce que tu comptes faire aujourd'hui ?

M. DE LA GRIFFE.

Mais, je ne fais pas trop.

M. BONTOUR.

Tu t'es paré pourtant.

M. DE LA GRIFFE.

Et toi aussi.

M. BONTOUR.

C'est pour éviter le signalement.

M. DE LA GRIFFE.

Sans doute, il faut varier ses habillemens.
A propos, Fanchon La Croix, me tourmente.

M. BONTOUR.

Sur quoi ?

M. DE LA GRIFFE.

Elle dit qu'il y a long-tems que je ne lui ai rien donné.

M. BONTOUR.

Mais cette montre que je lui ai vûe , qui venoit de toi ?

M. DE LA GRIFFE.

Elle a été réclamée , il a fallu la rendre.

M. BONTOUR.

Elle doit bien crier ; car tu dînes chez elle souvent.

M. DE LA GRIFFE.

Oui : voilà pourquoi il faut que je songe à lui trouver quelque chose ; c'est qu'il n'y a gueres d'occasion & qu'elle me presse.

M. BONTOUR.

Ah , tiens voilà Ezéchiél.

M. DE LA GRIFFE.

Qu'est-ce que c'est ?

M. BONTOUR.

Ce Juif , qui vend des bijoux d'or.

M. DE LA GRIFFE.

Ah , ah , tu as raison.

M. DE BONTOUR.

Parbleu il ne sera pas difficile de....

M. DE LA GRIFFE.

Oui, je t'entends. Ecoute-moi; te souviens-tu de ce que nous disions l'autre jour avec Paffe ?

M. BONTOUR.

Oui.

M. DE LA GRIFFE.

Eh bien, il faudroit l'avertir; c'est un moyen excellent que nous n'avons pas encore employé.

M. BONTOUR.

C'est vrai; je fais où il est, Paffe, veux-tu que j'aïlle lui dire ?

M. DE LA GRIFFE.

Oui vraiment. Ne perds pas de tems, je t'attendrai.

M. BONTOUR.

Je reviens dans le moment.



S C E N E I I.

M. DE LA GRIFFE , EZÉCHIEL ,
LE GARÇON.

E Z É C H I E L.

MESSIEURS, achetez toutes sortes de bijoux ,
des montres , des tabatières , des étuis ; j'ai
toutes sortes ; achetez , s'il vous plaît , vous à
moi.

M. DE LA GRIFFE.

Garçon ?

LE GARÇON.

Monsieur.

M. DE LA GRIFFE.

Donnez-nous deux verres de liqueur.

LE GARÇON.

Monsieur, vous allez les avoir tout-à-l'heure.

E Z É C H I E L.

Monsieur le Marquis achetez-moi quelque
chose, je ferai son marché.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, & tu me tromperas.

EZÉCHIEL.

EZÉCHIEL.

Non, Monsieur, je jure sur mon honneur.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, l'honneur d'un Juif.

EZÉCHIEL.

Monsieur, vous croyez pas vous autres; mais je suis pour tire la vérité.

M. DE LA GRIFFE.

Je t'en répons, je sai bien que vous êtes charmés de tromper un Chrétien.

EZÉCHIEL.

Oh, cela il est pon, Monsieur la Marquis pour un patinage; je crois pas que vous croyez, & puis tout la monde il vous dira bien si je trompe jamais seulement un personne.



SCENE III.

M. DE LA GRIFFE, M. BONTOUR,
LE GARÇON, EZÉCHIEL.

M. BONTOUR, *bas à M. de la Griffe.*

IL va venir tout-à-l'heure.

M. DE LA GRIFFE.

C'est bon. Garçon ?

LE GARÇON.

Monieur.

M. DE LA GRIFFE.

Eh-bien , cette liqueur ?

LE GARÇON.

Monieur , je la tiens.

M. DE LA GRIFFE.

Allons donc.

LE GARÇON.

La voilà. *Il apporte les deux verres. M. Bontour & M. de la Griffe boivent.*

EZÉCHIEL.

Eh - bien , Monsieur Marquis , vous voule donc pas acheter ?

M. DE LA GRIFFE.

Laissez-nous en repos.

M. BONTOUR.

Ah , ah , je crois que c'est Ezéchiél.

EZÉCHIEL.

Oui , Monsieur Comte , pour servir à vous.
Dites donc à Monsieur Marquis d'acheter.

M. DE LA GRIFFE.

Bon , tous ces gueux-là font des fripons.

M. BONTOUR.

Non , il est honnête-homme lui , tu peux
acheter , il vend en conscience. N'avois-tu pas
envie d'avoir une boîte d'or ?

M. DE LA GRIFFE.

Oui , mais je l'achèterai chez Tesnieres.

EZÉCHIEL.

Donne-moi , Monsieur Marquis , le préfé-
rence ; je suis pour servir vous encore mieux
tout comme Monsieur Tesnieres ; car j'ai acheté
du meilleur marché encore , & qui est plus beau.
Tenez , regardez , voilà un boîte , vous n'aurez
pas pour la pareil prix avec une autre.

M. BONTOUR.

Elle est assez jolie.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, mais elle est bien pesante.

EZÉCHIEL.

C'est de l'argent toujours, dont on trouvera,
quand Monsieur la Marquis il voudra.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, il a raison, elle est belle.

EZÉCHIEL.

Je donne encore d'autres à plus bon marché
qui a moins de poids.

M. DE LA GRIFFE.

J'aime assez celle-là : Bontour, que me con-
seilles-tu ?

M. BONTOUR.

Je te conseille de la prendre.

M. DE LA GRIFFE.

Je la prendrai aussi; mais je veux savoir si
le prix me convient.

EZÉCHIEL.

Le prix, il est pour Monsieur Marquis de
trente-neuf louis d'or & douze francs.

M. DE LA GRIFFE.

Et combien il y a-t-il d'or.

E Z É C H I E L.

Il y a pour près de trente-deux louis d'or ;
neuf onces & demie & plus encor, presque
un gros.

M. DE LA GRIFFE.

C'est sept louis & demi de façon ?

E Z É C H I E L.

Je peux pas donner à moins.

M. DE LA GRIFFE.

Je n'en veux pas.

E Z É C H I E L.

Je suis fâché pour Monsieur Marquis, il
auroit un fort bon marché. S'il y a pour la service
autre chose, je suis...

M. DE LA GRIFFE.

Allons, laisse - moi en repos.

E Z É C H I E L.

Monsieur, je demande pardon.



SCÈNE IV.

M. BONTOUR, M. DE LA GRIFFE,
M. PAFPE, *qui n'approche pas d'abord*,
EZÉCHIEL.

M. BONTOUR.

TIENS, voilà Paffe qui arrive ; finis ton marché.

EZÉCHIEL.

Eh-bien , Monsieur Marquis , voule-vous pour trente-neuf louis.

M. DE LA GRIFFE.

Me conseilles-tu de la prendre à ce prix-là ?

M. BONTOUR.

Ma foi oui ; j'en ai vû une toute pareille l'autre jour , qui avoit coûté quarante-cinq louis.

M. DE LA GRIFFE.

Eh-bien , je la prends. (*Il la met dans sa poche.*)
Mais je veux savoir si le poids fait trente-deux louis. *Il tire sa bourse qu'il met sur la table.*

E Z É C H I E L.

Je vais compter devant Monsieur la Comte.
Il calcule.

M. DE LA GRIFFE.

Garçon.

LE GARÇON.

Monieur ?

M. DE LA GRIFFE.

Tenez, ôtez ces verres, & voilà votre argent. (*Il lui donne vingt-quatre sols.*) Le reste est pour vous.

LE GARÇON.

Je vous suis bien obligé, Monsieur.

M. DE LA GRIFFE.

Eh-bien le Compte ?

E Z É C H I E L.

Tout-à-l'heure, il est fait à ce moment.

M. PAFPE, à M. de la Griffe.

Ah, je vous trouve donc enfin, Monsieur.
Il lui donne un souflet.

M. DE LA GRIFFE, s'écriant.

Ah !

M. P A F F E.

Monfieur, je me fuis trompé, je vous demande pardon. *Il s'enfuit.*

M. DE LA GRIFFE, *met l'épée à la main.*

Comment ! *Il le fuit & laiffe fa bourse fur la table, M. Bontour court après eux. Le garçon les regarde aller de la porte.*

SCENE V.

E Z É C H I E L, L E G A R Ç O N.

EZÉCHIEL, *reftant auprès de la table.*

PARDI voilà une grand malheur que cette honête gentilhomme, il a reçu là.

L E G A R Ç O N, *revenant.*

Bon, ils font bien loin ! ils ont déjà tourné le coin de la petite rue.

E Z É C H I E L.

Et connoiffez-vous tous les deux ?

L E G A R Ç O N.

Non, je ne les ai jamais vus.

E Z É C H I E L.

Si la premier il est tué , l'autre il viendra toujours , je reste ici auprès de son bourse.

L E G A R Ç O N.

Vous a-t-il acheté quelque chose ?

E Z É C H I E L.

Une tabatiere de trente-neuf louis d'or.

L E G A R Ç O N.

L'a-t'il emportée ?

E Z É C H I E L.

Oui , j'ai donné à lui , & je suis pas embarrassé , parce que sa argent il répond ; je veux pas toucher plus que quand lui ou l'autre , il viendra.

L E G A R Ç O N.

C'est bien fait , je m'en vais voir à la porte.



SCENE VI.

M. POMART, EZÉCHIEL,
LE GARÇON.

M. POMART.

PARBLEU, je viens de voir une drôle d'histoire, dans la petite rue qui tourne à gauche, dans l'autre qu'on appelle.....

LE GARÇON.

N'est ce pas un Monsieur, qui couroit l'épée à la main après un autre ?

M. POMART.

Oui, est-ce que vous savez ce que c'est ?

LE GARÇON.

Ils sortent d'ici, ils étoient deux assis là, quand il en est venu un troisieme qui a donné un soufflet à un des deux ; aussi-tôt celui qui a reçu le soufflet a tiré son épée & l'a poursuivi.

M. POMART.

Eh-bien, c'est cela même. Il avoit reçu un soufflet, cela est bien vrai ?

LE GARÇON.

Pardi demandez à Monsieur Ezéchiël, il l'a vu.

M. POMART.

Cela n'est pas possible.

LE GARÇON.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas me croire?

M. POMART.

C'est que s'il avoit reçu un soufflet, il auroit été obligé de se battre.

LE GARÇON.

Ils se font battus aussi.

M. POMART.

Et je vous dis que non.

LE GARÇON.

Mais je vous demande pardon.

M. POMART.

Je vous dis moi, que j'ai vu celui qui avoit l'épée à la main, la remettre dans le fourreau quand il a eu rejoint celui qu'il poursuivoit, & qu'ils se font mis tous les trois à rire comme des foux.

LE GARÇON.

A quoi cela feroit-il bon ?

M. POMART.

Je n'en fais rien ; mais je l'ai vu , & c'est ce qui m'a paru plaifant.

EZÉCHIEL.

Et Monsieur , je puis demander , vont-ils revenir ici , présentement ?

M. POMART.

Je ne crois pas ; car ils marchotent fort vite , & ils tournoient le dos à ce quartier ci.

EZÉCHIEL.

Mais moi , qu'est-ce que je dois donc faire présentement ?

M. POMART.

Sur quoi ?

LE GARÇON.

C'est que celui qui a reçu le fouffet , lui a acheté une tabatiere de trente-neuf louis.

M. POMART.

Oh bien , voilà ce que c'est , il ne la verra jamais.

E Z É C H I E L.

Oui, mais il a laissé son bourse ici, il faudra bien qu'il vienne pour reprendre. La voilà.

M. P O M A R T.

Ah, cela est différent; je ne comprends pourtant pas...

L E G A R Ç O N.

Que conseillez-vous à Monsieur Ezéchiël, Monsieur?

M. P O M A R T.

De compter ce qu'il y a dans la bourse, de prendre ses trente-neuf louis, & de vous laisser la bourse pour la rendre quand on viendra la redemander.

L E G A R Ç O N.

Vous ferez donc témoin?

M. P O M A R T.

Oui, je le veux bien.

E Z É C H I E L.

Allons, compte je vous prie avec moi. (*Il dénoue la bourse & n'y trouve que des liards.*) Ah, je suis perdu! Il n'y a que des liards!

M. P O M A R T.

Ils vous ont attrapé.

E Z É C H I E L , *pleurant.*

Je vais courir après. N'est-ce pas à droite ?

M. P O M A R T.

Oui.

E Z É C H I E L , *pleurant.*

Si je trouve pas , je fais mon déclaration. Je suis un grandement malheureux. *Il sort.*

M. P O M A R T.

Je vous avois bien dit qu'il y avoit quelque chose là-dessous. Je vais voir s'il suit le chemin qu'ils ont pris.

Fin du soixante-seizieme Proverbe.

L E

M A R I.

SOIXANTE - DIX - SEPTIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

M. DE MONDOUX. *Habit de velours noir ,
boutonné , veste d'or , perruque à nœuds , épée &
chapeau.*

Mad. DE MONDOUX , *mise avec préten-
tion.*

LE VICOMTE DU SOLMARE.

LA MARQUISE DE BELMIERE.

LE CHEVALIER DE SAINT-CLAIR.

LA COMTESSE DE NERVILLE.

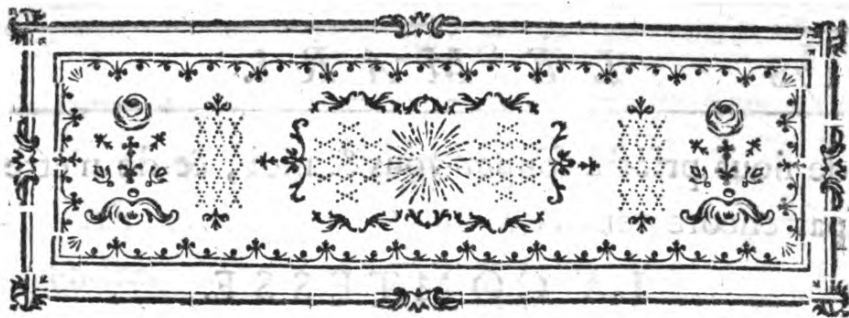
LE BARON D'ORNBRUCK.

LE GRIS , *Valet-de-Chambre de Madame de
Mondoux. Petit habit galonné , la veste de
même.*

Tous
bien
mis.

*La Scène est chez Madame de Mondoux , dans
le Sallon.*

LE



L E

M A R I.

P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

L A M A R Q U I S E , L A C O M T E S S E .

L A M A R Q U I S E .

S A V E Z - v o u s b i e n , C o m t e s s e , q u e s i v o u s n ' é -
t i e z p a s a r r i v é e , j e m ' e n a l l o i s ?

L A C O M T E S S E .

P o u r q u o i d o n c c e l a ? J e v o u s a v o i s d i t q u e
j e s o u p o i s i c i .

L A M A R Q U I S E .

Sûrement ; mais comment trouvez-vous cette
petite impertinente de Madame de Mondoux ,

Tom. VI.

M

de nous prier à souper vous & moi , & de n'être pas encore rentrée ?

LA COMTESSE.

Est-ce que vous prenez garde à ce que fait cette espee-là ?

LA MARQUISE.

Non , vous avez raison , Marquise ,

LA COMTESSE.

Moi , j'y viens , parce je vous y trouve. A propos , le Vicomte vient-il ici ce soir ?

LA MARQUISE.

Oui. Et le Chevalier de Saint-Clair ?

LA COMTESSE.

Il viendra aussi ; il doit amener le Baron d'Ornbruk.

LA MARQUISE.

Le Baron ? Je l'aime tout-à-fait , il est étonné de tout ce qu'il voit en France ; cela me divertit on ne peut pas davantage.

LA COMTESSE.

Mais voyez donc , si cette petite créature-là arrivera !

LA MARQUISE.

Son mari , ne paroît pas non plus.

LA COMTESSE.

Ah, le pauvre homme ! laissons en paix sa cendre.

LA MARQUISE.

Tant que vous voudrez ; car à peine le connois-je.

LA COMTESSE.

Moi, je le plains véritablement.

LA MARQUISE.

Vous le plaignez ?

LA COMTESSE.

Oui, sa femme le rend le plus malheureux du monde ; elle est née avec très-peu de bien, & elle ne méritoit pas d'avoir un homme comme celui-là.

LA MARQUISE.

Mais, n'est-ce pas une espece d'automate ?

LA COMTESSE.

Elle voudroit le faire croire, & je ne suis pas surprise que vous le pensiez, d'après ce que vous avez pu voir ; mais c'est un homme doux, & qui souffre tranquillement ce que fort peu d'hommes endureroient. Il faut que ce soit le fruit de ses réflexions & de son étude ; car on

Mij

m'a assuré qu'il avoit beaucoup d'esprit ; mais qu'il aimoit la paix.

LA MARQUISE.

En ce cas-là, je le plains d'avoir une parfaite femme ! Est-ce que vous ne trouvez pas qu'elle le traite avec un mépris, un dédain ?....

LA COMTESSE.

Cela est révoltant, vous dis-je.

LA MARQUISE.

J'ai soupé ici trois fois, sans favoir qui c'étoit.

LA COMTESSE.

Tout de bon ?

LA MARQUISE.

Au vrai.

LA COMTESSE.

Vous êtes délicieuse ! & pourquoi ne le demandiez-vous pas ?

LA MARQUISE.

Je n'y ai jamais pensé, seulement.

LA COMTESSE.

La voici pourtant.

S C E N E I I.

LA COMTESSE, LA MARQUISE,
Mad. DE MONDOUX.

Mad. D E M O N D O U X.

MON Dieu, Mesdames, je vous demande bien pardon de rentrer si tard, il m'a été absolument impossible de faire autrement; & puis l'heure m'a surpris. Je ne croyois pas qu'il fût neuf heures.

LA MARQUISE.

Madame votre mere est-elle encore malade ?
avez vous été obligée de rester chez elle ?

Mad. D E M O N D O U X.

Non, Madame, elle va très-bien, & vous avez bien de la bonté.

LA COMTESSE.

Vous vous êtes donc trouvée dans un des embarras des spectacles ? cependant à l'heure qu'il est, il ne doit plus y en avoir.

Mad. D E M O N D O U X.

Non, ce n'est pas cela : je sors de chez la Vicomtesse de la Garance, qui garde sa chambre; l'Abbé de Courfac est arrivé, qui nous a fait

des histoires charmantes, jusqu'à présent ; c'est inconcevable l'esprit qu'il a !

LA MARQUISE, à la Comtesse.

Comment trouvez-vous cela ?

Mad. DE MONDOUX.

J'aurois bien voulu pouvoir vous l'amener à souper.

LA COMTESSE.

C'est un homme de mauvaise compagnie.

Mad. DE MONDOUX.

Point du tout, je vous assure.

LA MARQUISE.

Pour moi, je ne l'ai jamais rencontré nulle part, & si quelqu'un s'avisait de me l'amener, je ne le recevrais pas.

Mad. DE MONDOUX.

Mais je suis surprise que Madame de Roncelle & Madame de Bernille ne soient pas ici.

LA COMTESSE.

Elles auront sçu que vous étiez chez la Vicomtesse de la Garance, & elles ne se pressent pas.

LA MARQUISE.

Peut-être qu'elles attendent l'Abbé de Courfac quelque part.

Mad. DE MONDOUX.

Bon ! je suis bien étourdie ! elles m'ont mandé ce matin qu'elles alloient à Versailles.

LA COMTESSE.

Oui , voilà comme on dit , pour se dégager , quand on trouve mieux ailleurs.

Mad. DE MONDOUX.

Le Vicomte de Solmare & le Chevalier de Saint-Clair , viendront sûrement. Nous avons aussi le Baron d'Ornbruk. Le connoissez-vous mes Dames ?

LA MARQUISE.

Un peu.

Mad. DE MONDOUX.

C'est un Allemand , je crois. Ah , voilà le Vicomte.



S C E N E I I I.

LA COMTESSE, LA MARQUISE,
Mad. DE MONDOUX, LE VICOMTE,
M. DE MONDOUX, LE GRIS.

L E G R I S.

MONSIEUR le Vicomte de Solmare.

LE VICOMTE, *à Monsieur de Mondoux.*

Monfieur , je vous assure que je ne passerai pas.

M. DE MONDOUX.

Monfieur , il m'est impossible....

Mad. DE MONDOUX.

Allons donc Vicomte , est-ce que vous ne connoissez pas Monfieur de Mondoux ?

L E V I C O M T E.

Je vous demande pardon , Madame , & c'est pour cela ...

Mad. DE MONDOUX.

En vérité , vous venez bien tard Vicomte ,
(*à Monsieur de Mondoux qui salue les Dames.*)
Eh-bien , Monfieur , aurez-vous bien-tôt fini de tourmenter ces Dames comme cela , avec vos

révérences ? Vous les tenez debout ; allons ,
asseyez-vous.

M. DE MONDOUX.

Je veux rendre à ces Dames.....

Mad. DE MONDOUX.

Oui , c'est bien là de quoi elles s'embaras-
sent. Monsieur le Vicomte , & le Chevalier ?

LE VICOMTE.

Je le croyois ici. Madame la Comtesse ,
vous êtes sortie de bonne heure aujourd'hui , j'ai
passé à votre porte à sept heures , vous veniez
de partir.

LA COMTESSE.

Il est vrai ; j'ai eu tout plein d'affaires , &
puis je voulois voir le second acte de l'Opéra
que je n'avois pas encore vû. A propos , Vi-
comte , connoissez-vous l'Abbé de Coursac ?

LE VICOMTE.

Fi-donc ! pouvez-vous prononcer ce nom-là
seulement ?

Mad. DE MONDOUX.

Monsieur le Vicomte , n'avez-vous pas soupé
hier chez la Maréchale ?

LE VICOMTE.

Pourquoi cela ?

Mad. DE MONDOUX.

C'est qu'elle m'avoit dit qu'elle pourroit bien venir me demander aujourd'hui à souper, & je voulois favoir si elle vous en auroit parlé.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

La Maréchale est à Versailles ; car il y a aujourd'hui un grand souper chez l'Ambassadeur.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, Madame ? elle y soupe.

LA MARQUISE.

Je le fais bien.

LE VICOMTE.

Eh-bien ; c'est à Paris.

LA MARQUISE.

Madame de Mondoux fait bien ce que je veux dire.

Mad. DE MONDOUX.

Oui, oui, elle est un peu comme cela, elle aime les fêtes.

LA COMTESSE, *bas à la Marquise.*

Je veux parler à Monsieur de Mondoux.

LA MARQUISE, *bas à la Comtesse &
au Vicomte.*

Et moi aussi. Vicomte parlez à Monsieur de Mondoux pour désespérer sa femme.

Mad. DE MONDOUX.

Qu'est-ce que vous dites donc Mesdames ?

LA COMTESSE.

Vous le faurez, Madame.

LA MARQUISE.

Monsieur de Mondoux, vous avez sans doute vu la Tragédie nouvelle ?

Mad. DE MONDOUX.

Oui, Madame, il y va toujours.

LA COMTESSE.

Eh-bien, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

M. DE MONDOUX.

Madame.....

Mad. DE MONDOUX.

C'est une pièce qui me fait le plus grand plaisir !

LA MARQUISE.

Monfieur de Mondoux, en avez-vous été content ?

M. DE MONDOUX.

Je ne peux pas.....

Mad. DE MONDOUX.

Non, il ne peut pas dire autrement. Il faudroit qu'il fût de bien mauvais goût.

LA COMTESSE.

Moi, je ne la trouve point bonne du tout.

Mad. DE MONDOUX.

Madame, je peux me tromper, je pense tout autrement.

LA MARQUISE.

Mais fâchons le fentiment de Monfieur de Mondoux. J'ai eu l'honneur de vous y voir à la premiere représentation, écouter bien attentivement.

M. DE MONDOUX.

Madame, quand je vais au Spectacle j'aime à le fuivre.

Mad. DE MONDOUX.

La belle occupation ! & quand il revient, &

que je lui demande qu'est-ce qui y étoit, il n'en fait jamais rien.

LA COMTESSE.

Oui ; mais il s'amuse de ce que l'on joue ; cela vaut bien mieux.

Mad. DE MONDOUX.

Laiſſons cela , Mesdames. Irez-vous bientôt à Champclos ?

LA MARQUISE.

Non , Madame. Monsieur de Mondoux , je veux absolument ſavoir ce que vous penſez de la piéce.

Mad. DE MONDOUX.

Il vous dira de belles choſes là-deſſus !

LA COMTESSE.

Pourquoi non ?

LA MARQUISE.

Dites-donc , Monsieur de Mondoux ?

Mad. DE MONDOUX.

Allons parlez , puisſque ces Dames le veulent.

M. DE MONDOUX.

Madame , je trouve l'expoſition embrouillée ,

le nœud mal fait, & le dénouement, quoiqu'assez bon, prévu dès le second acte, ce qui ôte tout l'intérêt; d'ailleurs il y a des vers boursoufflés, qu'on admire toujours, & c'est tout.

L A M A R Q U I S E.

Savez-vous que voilà le meilleur jugement que l'on en ait encore porté.

Mad. DE MONDOUX.

Moi, je soutiendrai qu'elle est très-bonne, car elle m'a fait le plus grand plaisir.

L A M A R Q U I S E *au Vicomte, bas.*

Elle est désespérée.

L E V I C O M T E, *bas à la Marquise.*

Cela est excellent!

L A C O M T E S S E.

On avoit trop vanté cette pièce-là, elle avoit été lue partout & applaudie outrageusement!

L A M A R Q U I S E.

Voilà toujours ce qui arrive à ces ouvrages-là.

Mad. DE MONDOUX.

On la redonne pourtant demain.

LE VICOMTE.

Non, Madame, l'auteur l'a retirée.

LA MARQUISE, *bas à la Comtesse.*

Cherchons encore quelque chose pour faire parler son mari.

LA COMTESSE, *bas à la Marquise.*

Oui, oui, attendez que je pense.

Mad. DE MONDOUX.

Mes Dames, vous avez peut-être quelque chose à dire, & si Monsieur de Mondoux vous gêne....

LA MARQUISE.

Non, Madame, assurément.

Mad. DE MONDOUX.

Monsieur de Mondoux, si vous alliez examiner dans votre cabinet ce mémoire de ce matin... On vous avertira pour souper.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur.

LA MARQUISE.

Nous ne le souffrirons pas.

Mad. DE MONDOUX.

Pourquoi. Allez donc, Monsieur.

LA COMTESSE.

Si Monsieur sort; nous nous en allons.

Mad. DE MONDOUX.

Vous vous moquez de lui ; pourquoi ces
façons-là?



SCENE

S C E N E I V.

Mad. DE MONDOUX , LA COMTESSE ,
LA MARQUISE , LE CHEVALIER ,
LE BARON , LE VICOMTE ,
M. DE MONDOUX , LE GRIS .

L E G R I S .

MONSIEUR le Baron d'Ornbruck & Monsieur
le Chevalier de Saint-Clair.

L E C H E V A L I E R .

Madame , vous voulez bien que j'aye l'hon-
neur de vous présenter Monsieur le Baron
d'Ornbruck ?

Mad. DE MONDOUX .

Vous me faites le plus grand plaisir , & je
serai charmée de faire connoissance avec Mon-
sieur le Baron.

L E B A R O N .

Madame ; je suis plusqu'obligé à Monsieur
le Chevalier , du grand satisfaction que j'ai au-
près de vous.

LA MARQUISE.

Allons, Baron, finissez vos complimens & affoyez-vous.

LE BARON.

Je suis été encore à votre Hôtel hier, Madame la Marquise, mais je trouve point non plus; je crois que c'est le mode en France de n'être point dans sa logis.

LE CHEVALIER.

Ah, Baron, il faut que je vous présente à Monsieur de Mondoux.

LE BARON.

Qu'est-ce Monsieur de Mondoux?

LE CHEVALIER.

C'est le mari de Madame, que voilà.

M. DE MONDOUX.

C'est moi, Monsieur le Chevalier, qui vous prierai de me faire l'honneur de me présenter à Monsieur le Baron.

Mad. DE MONDOUX.

Cela est bien nécessaire. Monsieur le Baron, affoyez-vous donc.

LE BARON.

Madame , il faut bien que je dise à Monsieur que je suis charmé de faire avec lui mon présentation.

Mad. DE MONDOUX.

Vous êtes bien bon , Monsieur le Baron. Dites-moi , je vous prie , vous accoutumez-vous un peu ici ?

LE BARON.

Madame , je suis pas encore bien tout-à-fait. Je suis toujours embarrassé dans le maison avec les Dames.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc cela ?

LE BARON.

J'ai été plus que trois semaines , que je croyois qu'il n'y avoit à Paris que des veuves.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE BARON.

Parce que on soupe toujours chez le Dame , & le mari il n'est point de parole pour lui dans le prie à souper.

Nij

Mad. DE MONDOUX.

Mais vous soupiez avec lui.

LE BARON.

Je devine pas , je prenois pour un pere , un frere , ou autrement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que cela peut paroître comme il le dit à un étranger.

LE BARON.

Oh , je me trompe toujours , & puis je suis chez un veuve véritablement , & j'ai crois voir un mari ; je appelle de même comme le Dame , & cela il fâche le Dame ; c'est un tiable d'embarras.

LE CHEVALIER.

Cela lui est arrivé il y a deux jours , dans une maison où il soupoit.

LA COMTESSE.

Quoi , tout de bon ?

LE BARON.

Moi je favois pas ; j'ai dit ce Monsieur , il a l'air du maître ici , pour mon excuse , & cela il l'a plus fâché encore , je comprends pas pourquoi.

LA MARQUISE.

Ah , il est charmant !

LA COMTESSE.

Et chez qui cela lui est-il arrivé ?

LE CHEVALIER.

Chez Madame De l'Ormaux.

Mad. DE MONDOUX.

Ah, je n'en suis pas fâchée ; c'est une espee de prude , qui trouve toujours du mal à tout ce qu'on fait.

LE CHEVALIER.

Elle n'a pas soupé à peine ; elle étoit dans un embarras , dans une colere secrette ...

LA MARQUISE.

Cela devoit être délicieux !

LE CHEVALIER.

Aussi , j'aime bien à souper avec le Baron , à cause de tout cela.

LA COMTESSE.

Il le mène tous les jours dans de nouvelles maisons , & je suis sûre que ce n'est pas pour autre chose.

LE CHEVALIER.

Ah , pour lui faire connoître auffi ce pays-ci.

LE BARON.

Je suis fort obligé , Monsieur Chevalier.

LE CHEVALIER.

C'est avant-hier qu'il m'a bien réjoui par son étonnement.

LA MARQUISE.

Contez-nous donc cela.

Mad. DE MONDOUX.

Ah , je vous en prie , Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame , si vous priez , je n'hésiterai pas.

LA COMTESSE.

Dites donc ?

LE CHEVALIER.

Nous étions engagés tous les deux chez Madame de la Perrière ; vous savez que quoiqu'elle soit toute des plus roturière , qu'elle n'aime que les gens de qualité , qu'elle ne veut voir qu'eux , que les gens de son espèce n'ont presque aucune liaison avec elle ?

LA MARQUISE.

Oui, c'est-là sa manie.

LA COMTESSE.

C'est une forte créature!

LA MARQUISE.

Son mari est un bon-homme.

LA COMTESSE.

Fort plat.

LE CHEVALIER.

Entièrement nul dans la maison, & s'il y a une femme qui ait envie d'être veuve, c'est sûrement celle-là. Elle avoit rassemblé ce jour-là, comme on dit, & la Cour & la Ville, & véritablement, il y avoit chez elle la meilleure compagnie.

LA MARQUISE.

Le Duc y étoit-il?

LE CHEVALIER.

Le Duc, la Maréchale, je ne saurois vous dire qui n'y étoit pas, son mari se tenoit humblement dans un coin.....

LA COMTESSE.

Cela devient intéressant.

L E C H E V A L I E R.

Elle étoit humiliée de le voir là , elle lui faisoit des yeux pour l'engager à sortir. Il s'opiniâtroit à ne rien entendre ; enfin , lorsqu'on se mit à table , elle fit si bien , qu'il n'eut pas de place , & elle l'envoya souper avec le Précepteur de son fils.

M. DE MONDOUX *consterné , à part.*

Qu'entends-je ?

L A M A R Q U I S E.

Il y alla ?

L E C H E V A L I E R.

Sûrement.

M a d . D E M O N D O U X .

Que vouliez - vous qu'il fit ? Monsieur de Mondoux , voyez donc pourquoi nous ne soupçons pas.

M. DE MONDOUX , *ferme & sérieux.*

Vous allez le savoir Madame. (*à part*) C'en est trop. (*Il sonne & parle à l'oreille de Legris*). Vous entendez , qu'on ne perde pas un instant.

L E G R I S ,

Oui , Monsieur.

Mad. DE MONDOUX, *riconnant.*

Je ris de l'étonnement du Baron.

LE CHEVALIER.

Oh, il a été confondu !

LE BARON.

Mais je comprends pas bien encore, pourquoi. C'est un histoire qui ne seroit point venu chez nous, je jure véritablement.

LA MARQUISE.

Vous verrez bien autre chose ici.

LE BARON.

Et cela il fait rire le monde à Paris ?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi pas ?

LE BARON.

Vous êtes une nation, il n'y a point comme cela dans les autres Pays, & si j'ai vu beaucoup dans les voyages.

LA COMTESSE.

Mais dites donc, Chevalier ; Monsieur de la Perrière avoit-il l'air fâché, du moins ?

LE CHEVALIER.

Ma foi, nous n'y avons pas pris garde, nous

n'avons été occupés que de nous regarder & de rire.

LA MARQUISE.

Ah , je le crois ! & qu'a dit le Duc ?

LE CHEVALIER.

Oh , il est excellent à entendre là-dessus , la maniere dont il conte cette histoire , est à faire mourir de rire !

LA COMTESSE.

Moi , je la trouve très-plaisante , ne trouvez-vous pas Madame de Mondoux ?

Mad. DE MONDOUX.

Oui , Madame , elle est très-bonne.

LE GRIS , à *M. de Mondoux.*

Monsieur tout est prêt.

M. DE MONDOUX.

Cela est bon.

Mad. DE MONDOUX.

C'est le souper , va-t'en servir ?

M. DE MONDOUX , à *Mad. de Mondoux.*

Madame , si vous voulez me donner la main....

Mad. DE MONDOUX.

Mais vous extravaguez ! c'est à ces Dames.

M. DE MONDOUX.

Non, Madame, je n'extravague point; vous n'aurez pas l'honneur de souper avec elles, & moi je n'irai point souper avec le Précepteur de mon fils.

Mad. DE MONDOUX.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DE MONDOUX.

Que nous souperons ensemble, à Bondy.

Mad. DE MONDOUX.

A Bondy ?

M. DE MONDOUX.

Oui, Madame, à la première poste sur le chemin de ma terre de Champagne, où nous allons aller tous les deux, jusqu'à ce que vous ayez fait des réflexions plus mûres. L'histoire qu'on vient de conter, m'a déterminé à ce parti, qui est le seul à prendre pour vous & pour moi.

Mad. DE MONDOUX.

Mais, Mesdames, souffrirez-vous ?...

M. DE MONDOUX.

Ces Dames n'ont rien à dire à cela. Vous voyez que les gens du meilleur ton, blâment toute femme qui ne tient pas toute sa considération d'un mari raisonnable, ainsi il n'y a pas à hésiter.....

Mad. DE MONDOUX

Monsieur, je vous promets.....

M. DE MONDOUX.

Je n'écoute rien. Mesdames, Messieurs, je vous dois le trait de lumière qui vient de m'éclairer; j'aime la paix, mais je ne veux point être avili aux yeux du monde, & encore moins aux miens. Soupez ici, si cela vous convient, je n'ose vous en prier, puisque je ne pourrai pas vous y faire les honneurs, & plaignez-moi du moins, d'avoir été obligé d'en venir à cette extrémité. *Il emmene sa femme.*



S C E N E V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE,
LE VICOMTE, LE CHEVALIER,
LE BARON.

LE CHEVALIER.

E H - BIEN, que dites-vous de cela, Mesdames, n'est-ce pas une aventure délicieuse ?

LA MARQUISE.

Je vous avoue que je ne m'y attendois pas.

LA COMTESSE.

Moi, je plains cette malheureuse femme.

LE VICOMTE.

Mais je vous ai entendu dire cent fois, qu'elle méritoit que son mari ne souffrît pas toutes ses impertinences.

LA COMTESSE.

Il est vrai je le plaignois, mais c'est elle que je plains à présent.

LE CHEVALIER.

Regardez donc l'air étonné du Baron.

L E B A R O N.

Mais c'est que je ne comprends pas bien ; ce Monsieur sans se fâcher s'en va avec sa femme , & la souper pourquoi on nous a prié , il dit mange-vous , je n'ai jamais plus vu encore.

L A C O M T E S S E.

Il est vrai que cela n'est pas commun.

L E C H E V A L I E R.

Il faut pourtant prendre un parti sur le souper.

L A M A R Q U I S E.

Eh-bien , venez tous chez moi , vous souperrez un peu tard ; mais nous n'avons que cette ressource-là.

L A C O M T E S S E.

Elle n'est pas mauvaise, Madame.

L E V I C O M T E.

Allons, allons, Mesdames, ne perdons pas de tems.

L A M A R Q U I S E.

Nous jouerons ; n'est-ce pas, Baron ?

L E B A R O N.

Tout comme Madame, il voudra, je fais.
Ils s'en vont.

Fin du soixante-dix-septieme Proverbe.

LA
PERRUQUE.

SOIXANTE - DIX - HUITIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

M. DES CISEAUX, *Tailleur. Habit noir ,
boutonné de manière que les reins soient fort
creux ; perruque à nœuds trop courts , chapeau
sous le bras.*

M. CHEVEUX, *Perruquier. Habit blanchâtre,
petit bord d'argent , perruque à nœuds , chapeau
sous le bras.*

M. LE BLOND, *ami commun. Habit brun
à boutons plats , grande perruque blonde , cha-
peau sous le bras , canne.*

UN PAUVRE, *très-déguenillé , manchot &
boiteux ; bien mauvaise perruque.*

LOUIS , *garçon Cafetier. Veste blanche , ta-
blier.*

La Scène est dans un Café.



LA
P E R R U Q U E.

P R O V E R B E.

S C E N E P R E M I E R E.

M. LE BLOND, M. DES CISEAUX, LOUIS.

M. DES CISEAUX.

A H, Monsieur Le Blond, je suis bien votre serviteur.

M. LE BLOND.

Pas moins, le vôtre, Monsieur Des Ciseaux ; comment va la santé aujourd'hui ? *Ils s'assoient.*

M. DES CISEAUX.

Ah, un peu enrhumé, de ce tems-là, cela ne peut pas être autrement ; j'ai pourtant des galoches.

Tome VI.

O

M. LE BLOND.

Et moi donc, vous verrez que je n'en ai pas aussi. Eh-bien, vous allez donc aux Italiens, voir Arlequin enfant, statue & perroquet aujourd'hui ?

M. DES CISEAUX.

Oui, vraiment, il faut bien se dissiper. Ma femme est allée chez sa mere ; ma foi, j'ai dit comme cela, qu'est-ce que je ferai là ? Un wisth, je perdrai mon argent & je m'ennuierai ; j'aime mieux aller rire à la Comédie, j'irai les retrouver à l'heure du souper. Vous devriez y venir, nous nous divertirions un peu.

M. LE BLOND.

J'irai à la Comédie ; mais je ne peux aller souper avec vous ; nous entamons aujourd'hui un pâté chez ma tante.

M. DES CISEAUX.

Elle vit donc toujours la bonne femme ?

M. LE BLOND.

Ah, je vous en réponds, & elle est plus gaie qu'elle n'a jamais été ; enfin, comme dit l'autre, on voit bien qu'elle est du bon tems. Savez-vous quelque nouvelle ?

M. DES CISEAUX.

Oui, on dit qu'il y a un homme qui s'est pendu dans la rue Trouffe-Vache.

M. LE BLOND.

Ah, ah ! Et qu'est-ce qu'il avoit donc mangé ?

M. DES CISEAUX.

Il faisoit de la fausse monnoie ; il a cru qu'on alloit l'arrêter, il a gagné au pied.

M. LE BLOND.

Cela n'est pas étonnant ; je ne fai pas ce qu'on deviendra ; car personne ne paye & l'on ne vend rien.

M. DES CISEAUX.

C'est le deuil qui est cause de cela.

M. LE BLOND.

Ah, je le fai bien. Tenez, voyez un peu qu'est-ce qui est arrêté-là en carrosse, connoissez-vous cela ? N'est-ce pas Madame le Roux ?

M. DES CISEAUX.

Eh, vraiment, oui ; je crois qu'elle est avec Madame Dumont la marchande de fer d'à côté de chez elle. Cela fait deux commeres qui se

O ij

donnent du bon tems. (*Il tire sa montre.*) Mais quelle heure est-il ?

M. LE BLOND.

Quelle heure il est ? Il doit être quatre heures à Saint-Eustache.

M. DES CISEAUX.

Je parie que vous allez à la Comédie, pour voir danser le menuet à Argentine ?

M. LE BLOND.

Ma foi, écoutez donc, j'aimerois mieux la trouver dans mon lit qu'une puce.

M. DES CISEAUX.

Vous êtes donc encore galant, Monsieur le Blond ? Et Madame le Blond, qu'est-ce qu'elle diroit si elle savoit cela ? J'ai envie de le lui dire la première fois que je la verrai.

M. LE BLOND.

Ah, elle le fait bien.

M. DES CISEAUX, *présentant du tabac.*

Monsieur le Blond, voulez-vous une prise ?

M. LE BLOND.

Oui-da, je ne refuse jamais ce qu'on me

donne. (*Il prend du tabac.*) Il est bien fort votre tabac ?

M. DES CISEAUX.

C'est qu'il est un peu sec, mais il est bon.

M. LE BLOND.

Ah, tenez, tenez, voilà le Commissaire du quartier.

M. DES CISEAUX.

Où donc ?

M. LE BLOND.

Eh, qui parle à un Monsieur habillé de rouge.

M. DES CISEAUX.

Ah, oui, par ma foi, vous avez raison ; il faut qu'il ne me voye pas, car il me salue toujours.

M. LE BLOND.

Eh moi donc ?

M. DES CISEAUX.

Monsieur le Blond, voulez-vous boire un verre de biere ? J'ai mangé des harangs qui m'ont altéré comme tous les diables.

M. LE BLOND.

Et moi aussi. Il n'y a qu'à en demander. Louis ?

L O U I S.

Monsieur , qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

M. DES CISEAUX.

Donnez-nous une bouteille de biere.

M. L E B L O N D.

Qui soit bonne.

L O U I S.

Vous ferez contents , Messieurs. Voulez-vous des échaudés ?

M. L E B L O N D.

Non , non , ce n'est pas la peine.

M. DES CISEAUX.

Parbleu , je crois que vous avez une perruque neuve ?

M. L E B L O N D.

Oui , du jour , comment la trouvez-vous ?

M. DES CISEAUX.

Fort bien. Moi , je suis malheureux en perruques , on me les fait toujours trop courtes. Aussi quand je vas chez mes pratiques , leurs gens , sans me parler seulement , leur disent : Monsieur , votre Tailleur est là-dedans ; ceux qui me voyent passer dans la rue , disent voilà un Tailleur , & si

je me trouve en compagnie, on me dit à moi-même, Monsieur est sans doute Tailleur? Cela me fait enrager.

M. LE BLOND.

Il est vrai qu'on ne peut pas s'y tromper.

M. DES CISEAUX.

Ma femme me gronde toujours pour cela, quand je vais avec elle quelque part; je ne fais comment faire.

M. LE BLOND.

Et prenez mon Perruquier.

M. DES CISEAUX.

Pardi vous avez raison. Comment s'appelle-t-il?

M. LE BLOND.

Monsieur Cheveux.

M. DES CISEAUX.

Monsieur Cheveux? où demeure-t-il?

M. LE BLOND.

Je ne fais pas bien, parce qu'il a déménagé; mais il vient ici tous les jours.

M. DES CISEAUX.

Je voudrais bien qu'il y vînt aujourd'hui.

M. L E B L O N D.

Il ne tardera fûrement pas, attendez-le.

L O U I S.

Messieurs, voilà votre bouteille de biere.
Voulez-vous que je la verse?

M. D E S C I S E A U X.

Oui, à Monsieur.

M. L E B L O N D.

Allons, à vous.

M. D E S C I S E A U X.

Ne voulez-vous pas faire des façons entre
hommes.

M. L E B L O N D.

Comme vous voudrez.

M. D E S C I S E A U X.

Buvez donc.

M. L E B L O N D.

Je vous attends, allons, à votre santé.

M. D E S C I S E A U X.

Et moi de même. *Ils boivent.*

L O U I S.

Ces Messieurs ne veulent plus rien?

M. DES CISEAUX.

Non, laissez-nous.

M. LE BLOND.

Et parbleu, vous êtes trop heureux, le voilà
Monsieur Cheveux.

M. DES CISEAUX.

Vient-il ici?

M. LE BLOND.

Oui vraiment.

M. DES CISEAUX.

Allons, tant mieux, tant mieux ! c'est bon.

S C E N E I I.

M. CHEVEUX, M. DES CISEAUX,
M. LE BLOND.

M. LE BLOND.

ARRIVEZ, arrivez, Monsieur Cheveux.
Comment vous va?

M. CHEVEUX.

Pas trop bien aujourd'hui, j'ai mon ancien
mal d'oreille.

M. LE BLOND.

Il faut vivre avec ses ennemis , comme on dit ; tenez , voilà une pratique que je veux vous donner.

M. CHEVEUX.

Monieur ?

M. DES CISEAUX.

Oui Monieur.

M. CHEVEUX, *dédaigneusement.*

Monieur, est tailleur fans doute ?

M. DES CISEAUX.

Eh oui , Monieur. Vous voyez bien , Monieur le Blond , voilà ce que je vous disois. Je parie que c'est à la perruque que vous avez reconnu cela ?

M. CHEVEUX.

Sûrement , ce n'est pas là comme il faut qu'elle soit faite.

M. DES CISEAUX.

Je vous dis , je n'en ai jamais eu une à ma fantaisie.

M. CHEVEUX.

Ah , je le crois ! ce n'est point là du tout

ce qu'il vous faut ; je vous coëfferai bien , moi , ne vous embarrassez pas.

M. DES CISEAUX.

Pardi , je vous ferai bien obligé. Quand me prendrez-vous la mesure ?

M. CHEVEUX.

Cela n'est pas nécessaire.

M. DES CISEAUX.

Comment ?

M. LE BLOND.

Bon , il ne s'amuse pas à cela.

M. CHEVEUX.

Le coup d'œil suffit , je vous vois déjà avec ma perruque sur la tête , vous êtes à merveille.

M. DES CISEAUX.

C'est étonnant cela !

M. CHEVEUX.

Point du tout , chacun a sa phisionomie , & chacun doit avoir sa perruque , il n'y en a pas une qui doive se ressembler ; cependant ce qui me consterne souvent , c'est que je vois presque tous les gens que je rencontre , coëffés comme si en s'éveillant ils avoient pris la perruque de leur voisin.

M. DES CISEAUX.

Mais je le croirois bien.

M. CHEVEUX.

Je ne fais jamais une perruque qui puisse servir à un autre.

M. DES CISEAUX.

C'est un très-grand talent ! & quand aurai-je ma perruque , moi ?

M. CHEVEUX.

Mais , Dimanche.

M. DES CISEAUX.

Vous ne me manquerez pas ?

M. CHEVEUX.

Soyez-en sûr , c'est comme si vous l'aviez.

M. DES CISEAUX.

Je me fais un grand plaisir de surprendre ma femme , avec cette perruque-là !

M. CHEVEUX.

Eh , pardi , si vous êtes pressé , je pense une chose.

M. DES CISEAUX.

Qu'est-ce que c'est ?

M. CHEVEUX.

J'ai une de nos pratiques qui est un Conseiller au Parlement, qui vous ressemble.....

M. DES CISEAUX.

Qui me ressemble ?

M. CHEVEUX.

Comme deux gouttes d'eau.

M. DES CISEAUX.

Vous voyez bien, Messieurs, que je n'ai pas l'air d'un Tailleur.

M. CHEVEUX.

Vous ?

M. DES CISEAUX.

Oui, tout le monde le trouve.

M. CHEVEUX.

Et c'est votre perruque qui fait cela.

M. DES CISEAUX.

Je vous le disois bien, Monsieur le Blond.

M. LE BLOND.

Oui.

M. CHEVEUX.

Ecoutez, ce Conseiller est en campagne pour

un mois , je lui ai fait une perruque qui sera faite comme pour vous.

M. DES CISEAUX.

Cela est bien heureux !

M. CHEVEUX.

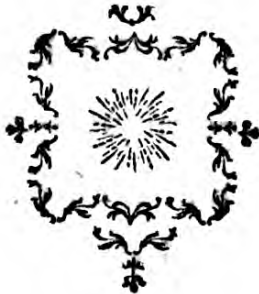
Elle est justement accommodée , & je vais la chercher.

M. DES CISEAUX.

Quoi , je pourrais l'avoir dans le moment ?

M. DES CISEAUX.

Tout-à-l'heure , je vous dis , je demeure à deux pas , je reviens.



SCENE III.

M. DES CISEAUX, M. LE BLOND.

M. LE BLOND.

IL est expéditif, cela sera fait tout de suite.

M. DES CISEAUX.

Il ne vous prend donc jamais la mesure, à vous ?

M. LE BLOND.

Jamais. Je lui dis : Monsieur Cheveux, j'ai besoin d'une perruque neuve, cela suffit.

M. DES CISEAUX.

Il doit avoir bien des pratiques.

M. LE BLOND.

Oh, beaucoup; mais pas tant qu'il en auroit s'il étoit moins cher.

M. DES CISEAUX.

Il faut bien payer le talent.

M. LE BLOND.

Tenez, le voilà qui revient.

M. DES CISEAUX.

Avec ma perruque ?

M. LE BLOND.

Sûrement.

M. DES CISEAUX.

C'est un homme comme il n'y en a point !

SCENE IV.

M. CHEVEUX, M. LE BLOND,
M. DES CISEAUX.

M. CHEVEUX.

ALLONS, Monsieur, essayez cela, vous allez avoir ce qui s'appelle une collure.

M. DES CISEAUX.

Voyons, attendez que je défasse ma boucle, pour ôter celle-ci. *Il ôte sa perruque.*

M. CHEVEUX.

Il n'y a point de boucle avec moi ; c'est un ressort, *il lui met la perruque neuve.* Tenez regardez-vous, avez-vous jamais eu une perruque comme celle-là ?

M. DES CISEAUX, *se regardant dans une glace.*

Non, vraiment.

M. CHEVEUX.

Avez-vous l'air d'un tailleur à présent ?

M.

M. DES CISEAUX.

Je ne me reconnois pas du tout.

M. CHEVEUX.

Mes perruques font admirables pour cela ,
tous ceux à qui j'en fournis font de même.

M. DES CISEAUX.

Ma femme s'y trompera sûrement.

M. CHEVEUX.

Quand je vous le dis.

M. DES CISEAUX.

J'ai presque envie de retourner chez ma belle-
mere, avant d'aller à la Comédie.

SCENE V.

M. DES CISEAUX, M. CHEVEUX,
M. LE BLOND, UN PAUVRE.

LE PAUVRE.

MESSIEURS ayez pitié d'un pauvre estro-
pié, qui n'a jamais connu son pere, ni sa mere,
depuis qu'il est au monde, & qui ne peut pas
gagner sa vie.

M. LE BLOND.

Nous n'avons rien à vous donner.

LE PAUVRE.

Eh, Messieurs, je vous demande bien pardon ; mais Monsieur, je n'ai ni femme ni enfans qui puissent demander pour moi, sans cela.....

M. CHEVEUX.

Allons, laissez-nous donc.

LE PAUVRE.

Si je pouvois gagner ma pauvre vie, mais je ne fai ni lire ni écrire, je n'ai ni encre ni papier, ni plumes, je ne saurois me faire écrivain, Messieurs.

M. DES CISEAUX.

Quand on vous dit de vous en aller.

LE PAUVRE.

Eh, Monsieur le Président, si vous vouliez dire à vos gens de me donner quelque chose ?

M. DES CISEAUX.

Président ?

LE PAUVRE.

Oui, Monsieur le Président.

M. DES CISEAUX.

C'est bien plus que Conseiller ?

M. CHEVEUX.

Sans doute.

M. DES CISEAUX.

Attendez. *Il fouille dans sa poche.*

LE PAUVRE.

Oui, Monsieur, vous ne pouvez pas faire une plus grande charité; car il y a si long tems que je n'ai mangé, que je l'ai presque oublié.

M. CHEVEUX.

Vous n'avez pas oublié de boire ?

LE PAUVRE.

Non, Monsieur, Dieu merci, c'est une grace qu'il m'a faite, cela est cause que je n'ai jamais été enragé.

M. DES CISEAUX, *regardant son argent.*

Je n'ai pas de monnoie, j'ai envie de lui donner ma vielle perruque aussi bien je ne veux plus la revoir.

M. LE BLOND.

Eh-bien oui, il la vendra.

M. CHEVEUX.

Tenez , mon ami , voilà une perruque que Monsieur le Président vous donne.

LE PAUVRE.

Et la tête?

M. DES CISEAUX.

Comment la tête?

LE PAUVRE.

Oui , Monsieur , c'est que je la brûlerois pour me chauffer.

M. DES CISEAUX.

Quoi ma tête?

LE PAUVRE.

Je dis , Monsieur , la tête à perruque.

M. CHEVEUX.

C'est qu'il a cru que c'étoit une tête de bois.

LE PAUVRE.

Oui , Monsieur , est-ce qu'elle est de pierre?

M. CHEVEUX.

Non , non ; allons , vous devez être content.

LE PAUVRE.

Oui, Messieurs, je m'en vais prier Dieu que...

M. DES CISEAUX.

Allez-vous en donc.

LE PAUVRE.

Où cela ?

M. CHEVEUX.

Où vous voudrez.

LE PAUVRE.

Oh oui, Messieurs, c'est que ces Messieurs ne m'ont rien donné.

M. DES CISEAUX.

C'est pour tous.

LE PAUVRE.

Oui, Monsieur le Président, je m'en vais, je m'en vais. *Il sort.*



SCENE VI.

M. DES CISEAUX, M. CHEVEUX,
M. LE BLOND.

M. CHEVEUX.

Vous voyez bien qu'on ne vous prend plus pour un Tailleur.

M. DES CISEAUX.

C'est vrai , c'est étonnant cela !

M. CHEVEUX.

Je suis sûr qu'avec mes perruques , c'est toujours comme cela.

M. DES CISEAUX.

J'en suis très content. Ah-ça , je veux vous payer , combien vous faut-il ?

M. CHEVEUX.

Vous vous moquez de moi , vous me la paierez avec la première que je vous ferai.

M. DES CISEAUX.

Non , non , je veux payer tout de suite.

M. CHEVEUX.

Bon ! vous me ferez un habit , & nous nous accommoderons toujours bien.

M. DES CISEAUX.

Je vous ferai un habit ?

M. CHEVEUX.

Oui.

M. DES CISEAUX.

Moi ?

M. CHEVEUX.

Sûrement , pourquoi pas ?

M. DES CISEAUX.

Parce que je ne vous en ferai pas.

M. CHEVEUX.

Mais je crois que vous badinez.

M. DES CISEAUX.

Je ne badine point du tout.

M. CHEVEUX.

N'êtes-vous pas Tailleur ?

M. DES CISEAUX.

Oui , mais je ne travaille que pour des Princes , des Ambassadeurs , & jamais pour des Bourgeois.

M. CHEVEUX.

Bourgeois ! celui-là est bon , & qu'est-ce que

vous êtes donc vous , si vous n'êtes pas Bourgeois ?

M. DES CISEAUX.

Je suis ce que je suis ; mais je ne ferai pas votre Tailleur.

M. CHEVEUX.

Vous ne ferez pas mon Tailleur ?

M. DES CISEAUX.

Non sûrement.

M. CHEVEUX.

Eh-bien , je ne suis pas fait pour être le Perruquier d'un bourgeois comme vous , & je reprends ma perruque. *Il lui ôte la perruque de dessus la tête.*

M. DES CISEAUX.

Comment , mais....

M. CHEVEUX.

Allez , allez , vous faire faire des perruques , par des Princes , par des Ambassadeurs.

M. DES CISEAUX.

Mais quand je vous dis....

M. CHEVEUX.

Non , vous ne l'aurez pas. Adieu, Monsieur

Le Président des Ciseaux. *Il rit en emportant la perruque.*

M. LEBLOND.

Mais, Monsieur Cheveux, écoutez donc.

M. CHEVEUX.

Non, non. *Il sort.*

SCENE VII.

M. LEBLOND, M. DES CISEAUX.

M. DES CISEAUX.

ME voilà bien avancé à présent ! je ne pourrai pas aller à la Comédie.

M. LEBLOND.

Pourquoi aussi ne pas vouloir lui faire des habits ? il a raison.

M. DES CISEAUX.

Il a raison, raison. *Il rêve.* Si j'envoie chercher une perruque chez moi, tout le monde fera forti.

M. LEBLOND.

Comment allez-vous donc faire ?

M. DES CISEAUX.

Je suis bien fâché d'avoir donné ma perruque à ce pauvre.

M. LE BLOND.

Le voilà qui passe.

M. DES CISEAUX.

Je m'en vais la reprendre.

M. LE BLOND.

Vous porterez une perruque qui aura appartenu à un pauvre, un homme comme vous?

M. DES CISEAUX.

Je m'en vais courir après le Pauvre. *Il sort.*

M. LE BLOND.

Il mérite bien ce qui lui arrive. *Il sort.*

Fin du soixante-dix-huitième Proverbe.

P. B. O. M. V. A. R. H.

M. D. U. M. A. R. G. A. U. T. A. N. T. A. N. T.

M. I. L. L. E. D. E. S. A. I. N. T. M. A. R. T. I. N. I. A. N. T.

L' H A B I T

N E U F.

M. D. E. P. O. R. T. I. E. R. E. M. A. N. T.

SOIXANTE - DIX - NEUVIEME PROVERBE.

LE BAILL. En robe, grolle, p...
CORDONNET. M...
LE GORRETT. M...
peruque r...
La Seine est...
Compagnie, dans...



PERSONNAGES.

M. DU MARBEAU, *Tuteur de Mademoiselle de Saint-Martial. En habit vert, perruque blonde, ronde, chapeau & canne.*

Mlle. DE SAINT-MARTIAL. *Petit bonnet, robe simple, tablier vert.*

DAME MONIQUE, *Gouvernante de Monsieur du Marbeau. En vieille Paisanne.*

M. DE FORTIERE. *Habit gris galonné, veste à rayes d'or, & cheveux en bourse, chapeau & canne, sans épée.*

LE BAILLI. *En robe, grande perruque.*

CORDONNET. *Habit brun, veste rouge simple, cheveux plats, chapeau uni.*

LE GREFFIER. *Habit gris, veste noire, perruque ronde, chapeau uni, sur la tête.*

La Scène est chez Monsieur du Marbeau, à la Campagne, dans une Salle.



L' H A B I T

N E U F.

P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

DAME MONIQUE, M. DE FORTIERE.

M. DE FORTIERE, *en entrant.*

EH-BIEN où est Mademoiselle de Saint-Martial ?

DAME MONIQUE.

Vous la verrez, attendez un moment.

M. DE FORTIERE.

Mais, Monsieur du Marbeau n'a qu'à revenir ?

DAME MONIQUE.

Il soupe chez son ami, Monsieur Le Gros.

M. DE FORTIERE.

Je le fai bien.

DAME MONIQUE.

Et c'est à cause de cela que je vous ai dit de venir ici ce soir.

M. DE FORTIERE.

Oui, mais le tems se perd.

DAME MONIQUE.

Écoutez, écoutez moi. Ce n'est pas pour rien que je veux vous parler.

M. DE FORTIERE.

Mais ma chere Dame Monique, vous pourriez me dire tout ce que vous voudriez devant Mademoiselle de Saint-Martial.

DAME MONIQUE.

Quand je vous dis que non. Tenez, affoyez-vous là.

M. DE FORTIERE.

Je suis fort bien de bour. Allons dites promptement.

DAME MONIQUE.

Vous savez que Monsieur du Marbeau est fort avare.

M. DE FORTIERE.

Après ?

DAME MONIQUE.

Ah , c'est bien vrai ; car depuis plus de trente ans que je suis ici , il ne m'a jamais rien donné.

M. DE FORTIERE.

Je vous donnerai , moi , Dame Monique , ne vous inquiétez pas.

DAME MONIQUE.

Ah ! Monsieur , ce n'est pas pour cela que j'en parle , je n'oublie pas ce que vous m'avez promis & ce que vous m'avez donné ; mais c'est pour vous dire pourquoi Monsieur du Marbeau , ne veut pas vous accorder Mademoiselle de Saint-Martial.

M. DE FORTIERE.

Eh dites-le donc ?

DAME MONIQUE.

C'est que comme il est son tuteur , il seroit obligé de rendre compte de son bien.

M. DE FORTIERE.

Cela pourroit être.

DAME MONIQUE.

Mais il a trouvé un moyen de n'avoir pas cette peine-là.

M. DE FORTIERE.

Comment, quel moyen?

DAME MONIQUE.

De l'épouser lui-même.

M. DE FORTIERE.

Seroit-il bien possible?

DAME MONIQUE.

Oui, vraiment, il me l'a confié ce matin.

M. DE FORTIERE.

Et Mademoiselle de Saint - Martial y consent ?

DAME MONIQUE.

Elle n'en fait rien encore.

M. DE FORTIERE.

Elle n'a qu'à n'y pas consentir.

DAME MONIQUE.

Je ne suis pas embarrassée qu'elle ne le veuille pas, d'abord, elle se désespérera; mais il tourmentera, & à la fin vous savez bien comme font les jeunes personnes, après avoir bien pleuré,

pleuré, elles finissent par consentir à se marier pour avoir la liberté.

M. DE FORTIERE.

Vous m'effrayez !

DAME MONIQUE.

Je vous avertis, pour que vous preniez vos mesures, je ne veux pas que vous ayez rien à me reprocher.

M. DE FORTIERE.

Dame Monique ?

DAME MONIQUE.

Eh-bien, Monsieur ?

M. DE FORTIERE.

Je vous promets de faire votre fortune si vous pouviez l'engager à me suivre, je la menerois chez une de mes tantes.

DAME MONIQUE.

Quoi, un enlèvement ?

M. DE FORTIERE.

Ce n'en est pas un.

DAME MONIQUE.

Et qu'est-ce que c'est donc ? Vous ne feriez

pas en sûreté, ni moi non plus; non Monsieur, il faut trouver un autre expédient.

M. DE FORTIERE.

Je cherche vainement. Monsieur de Marbeau est allé souper, dites-vous, chez Monsieur le Gros?

DAME MONIQUE.

Où, & je crains qu'il ne revienne bien-tôt.

M. DE FORTIERE, *révant.*

Attendez, il me vient une idée.

DAME MONIQUE.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE FORTIERE.

Il reviendra par la ruelle?

DAME MONIQUE.

Sûrement.

M. DE FORTIERE.

A-t-il quelqu'un avec lui?

DAME MONIQUE.

Non, parce que Jean est malade, & qu'il fait clair de lune.

M. DE FORTIERE.

Fort bien : il a son habit brun?

DAME MONIQUE.

Non, c'est un habit vert tout neuf, d'aujourd'hui.

M. DE FORTIERE.

Ah, ah, n'a-t-il pas été fait ici par le Tailleur du village?

DAME MONIQUE.

Oui, Monsieur Cordonnet.

M. DE FORTIERE.

Mon idée est admirable! Cordonnet demeure à côté du Bailly; il dira... Oh, c'est imaginé le mieux du monde! Ma chère Madame Monique, il faut que vous m'aidiez dans ceci.

DAME MONIQUE.

Eh mon Dieu, vous n'avez qu'à dire; pour vous & pour Mademoiselle de Saint-Martial, il n'y a rien que je ne fasse; je voudrais vous voir heureux tous les deux, mes pauvres enfans.

M. DE FORTIERE.

Écoutez bien ce que je vais vous dire.

DAME MONIQUE.

Oui, Monsieur, j'écoute.

Qij

M. DE FORTIERE.

Quand Monsieur de Marbeau sera rentré...

DAME MONIQUE.

Ce soir ?

M. DE FORTIERE.

Oui , ce soir , engagez-le à se deshabiller.

DAME MONIQUE.

J'entends bien.

M. DE FORTIERE.

Et vous mettrez dans la poche de son habit vert , cette bourse-là. *Il lui donne une bourse.*

DAME MONIQUE.

Et l'argent ?

M. DE FORTIERE.

Oui , telle qu'elle est.

DAME MONIQUE.

C'est bien aisé à faire.

M. DE FORTIERE.

Ne vous embarrassez pas du reste. Il n'y a pas de tems à perdre , je m'en vais. Ne dites rien de tout cela à Mademoiselle de Saint-Martial , entendez-vous ?

DAME MONIQUE.

Oui , oui , Monsieur. Eh , tenez la voilà ;

S C E N E I I.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL;
M. DE FORTIERE, DAME MONIQUE.

Mlle DE SAINT-MARTIAL.

Q U O I, Monsieur, vous étiez ici & Dame
Monique ne m'avertissoit pas?

M. DE FORTIERE.

Je ne fais que d'entrer, je crains que Mon-
sieur de Marbeau ne vienne, & je m'enfuis.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Quoi vous me quittez déjà?

M. DE FORTIERE.

Il m'est impossible de rester davantage.
Adieu, Mademoiselle. *Il s'en va.*

Mlle. DE SAINT-MARTIAL, *piquée.*

Adieu, Monsieur, adieu pour toujours.



SCENE III.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL,
DAME MONIQUE.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

MAIS il ne m'entend pas ! Ah , ma chere Dame Monique , Monsieur de Fortiere ne m'aime plus !

DAME MONIQUE.

Sur quoi jugez-vous cela ?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Autrefois il ne m'auroit pas quitté comme cela si promptement.

DAME MONIQUE.

C'est qu'il a des affaires.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

C'est qu'il en aime une autre , peut-être.

DAME MONIQUE.

Ah , voilà la jalousie ! & s'il alloit travailler à pouvoir vous épouser ?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Quoi , vous le croiriez ?

DAME MONIQUE.

Je ne fais pas ; ainsi je ne puis pas le dire ,
cela pourroit arriver.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Me quitter comme cela ! sans me dire qu'il
m'aime encore !

DAME MONIQUE.

Il vous l'a tant dit.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Et peut-on se lasser de se l'entendre dire ,
par quelqu'un qu'on aime autant ?

DAME MONIQUE.

Non , non , c'est vrai.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Ne le trouvez - vous pas charmant , Dame
Monique ?

DAME MONIQUE.

Oui-dà , oui , il n'est pas mal tourné , & te-
nez , j'ai eu un amoureux qui lui ressembloit
comme deux gouttes d'eau , il me le rappelle
toujours.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Vous avez eu un amoureux ?

Q iv

DAME MONIQUE.

Oui-dà , j'en ai eu bien plus d'un , & de mon tems , Dame , je valois mon prix. Ah , si vous aviez vu les hommes de ce tems-là , ils valoient bien mieux que ceux d'aujourd'hui ; il y a long tems dont je vous parle-là.

Mlle. DE SAINTMARTIAL.

Ah , ils ne valoient pas mieux que Monsieur de Fortiere.

DAME MONIQUE.

Pas mieux ? mais écoutez donc.... non , non ; il faut de la raison par tout ; cependant mon mari , le pauvre défunt , Dieu veuille avoir son ame , en valoit bien un autre.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Est - ce qu'il n'a pas dit s'il reviendrait ce soir ?

DAME MONIQUE.

Monsieur de Marbeau ? Ah , il va arriver sûrement bientôt.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Et qui vous parle de Monsieur de Marbeau ?

DAME MONIQUE.

Ah , oui , je comprends , je fai bien à présent ce que vous voulez dire. Eh-bien , j'étois tout de même que vous , quand je ne le voyois pas.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Vous n'aimiez pas autant que j'aime , Dame Monique !

DAME MONIQUE.

Pas autant , oui ? bon , c'étoit bien pis ; que je vous conte cela. *On frappe à la porte.* Mais qu'est-ce que j'étends ? je parie que c'est votre Tuteur. On y va , on y va. Il est bien pressé , la foire n'est pas sur le pont.



S C E N E I V.

Mlle. D E S A I N T - M A R T I A L ,
M. D E M A R B E A U , D A M E M O N I Q U E .

M. D E M A R B E A U , *en-dehors.*

M O N I Q U E . Jean, ouvrez donc ?

D A M E M O N I Q U E .

Allons, allons.

M. D E M A R B E A U .

Eh, venez vite.

D A M E M O N I Q U E , *ouvrant la porte.*

Eh-bien, eh bien ! eh mon Dieu, qu'est-ce
que vous avez donc ?

M. D E M A R B E A U , *entrant, & se jettant
dans un fauteuil.*

Ah ! ah ! des voleurs.....

D A M E M O N I Q U E .

Des voleurs ?

M. D E M A R B E A U .

Oui, des voleurs qui m'ont poursuivi dans
la petite ruelle, j'ai cru qu'ils me tueroient.

DAME MONIQUE.

Bon , des voleurs ! il n'y en a jamais eu dans ce village-ci.

M. DE MARBEAU.

Elle , va me foutenir.....

DAME MONIQUE.

Eh , mon Dieu , comme vous voilà ! il faut que je vous donne un verre d'eau. *Elle va prendre un verre d'eau.*

M. DE MARBEAU.

Je suis donc bien changé ? qu'en dites-vous Mademoiselle ?

Mlle DE SAINT-MARTIAL.

Mais , je vous trouve toujours tout de même.

DAME MONIQUE.

Tenez , buvez-moi cela. *Elle donne à boire à Monsieur de Marbeau.*

M. DE MARBEAU , *après avoir bu.*

Cela me rassure un peu.

DAME MONIQUE.

Mais qu'est-ce que c'est donc ?

M. DE MARBEAU.

Je vous dis des voleurs qui couroient après moi dans la petite rue, je crois qu'ils étoient une douzaine, je ne sai pas d'où ils venoient, j'ai eu une peur que j'ai cru que je n'arriverois pas jusqu'ici.

DAME MONIQUE.

Ne vous ont-ils rien pris ?

M. DE MARBEAU.

Ils ne m'ont pas approché.

DAME MONIQUE.

Allons, allons, ce ne fera rien. Mettez-vous à votre aise; je m'en vais vous donner votre robe-de-chambre.

M. DE MARBEAU.

C'est bien dit, après cela je parlerai à Mademoiselle de Saint-Martial.

DAME MONIQUE.

C'est bien pressé. Allons, ôtez votre habit.

M. DE MARBEAU.

Aussi bien il me fait mal; car les habits neufs quand on n'y est pas accoutumé; c'est toujours

comme cela. (*Il ôte son habit.*) Donnez-moi mon mouchoir & ma tabatière.

DAME MONIQUE.

C'est peut-être votre habit qui aura tenté les voleurs.

M. DE MARBEAU.

Je le crois comme cela.

DAME MONIQUE.

Tenez voilà votre robe-de-chambre.

M. DE MARBEAU..

Donnez donc le bras droit. *Il met sa robe-de-chambre.*

DAME MONIQUE.

Voulez-vous votre bonnet de nuit ?

M. DE MARBEAU.

Non, non, je ne vas pas me coucher encore.

DAME MONIQUE.

Ah, oui, c'est vrai. *On frappe bien fort.*

M. DE MARBEAU.

Qu'est-ce que c'est donc que cela ? *On frappe plus fort.*

DAME MONIQUE.

Ce sont peut-être les voleurs qui viennent jusqu'ici. *Ils ont tous la plus grande frayeur.*

SCENE V.

LE BAILLI, LE GREFFIER ;
Mlle. DE SAINT-MARTIAL,
M. DE MARBEAU, CORDONNET,
DAME MONIQUE.

LE BAILLI, *en dehors.*

Ouvrez donc ; c'est de la part du Roi.

DAME MONIQUE, *tremblante.*

Faut-il ouvrir, Monsieur ?

M. DE MARBEAU.

De la part du Roi, sans doute.

DAME MONIQUE.

Ah, c'est Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Monsieur de Marbeau est-il ici ?

DAME MONIQUE.

Oui, Monsieur, le voilà.

LE BAILLI.

Entrez vous autres, & que la garde reste à la porte. *Il s'assied, & le Greffier & Cordonnet entrent.*

M. DE MARBEAU.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Monsieur le Greffier, asseyez-vous là, & écrivez. *Le Greffier s'assied. A Monsieur de Marbeau.* Comment vous appelez-vous, Monsieur de Marbeau ?

M. DE MARBEAU.

Mais je ne comprends pas....

LE BAILLI.

Répondez, & ne vous coupez pas, ceci est de la plus grande conséquence.

M. DE MARBEAU.

Joseph de Marbeau.

LE BAILLI.

Vos qualités ?

M. DE MARBEAU.

Ancien Quartinier de la Ville de Paris.

LE BAILLI.

Bon. Le sieur Cordonnet vous accuse de lui avoir fait faire un habit vert qu'il vous a livré aujourd'hui, cela est-il vrai ?

M. DE MARBEAU.

Oui ; mais je l'ai bien payé.

LE BAILLI.

Ce n'est pas de cela dont il est question.
Pourquoi avez-vous fait faire un habit vert ?

M. DE MARBEAU.

Pourquoi ?

LE BAILLI.

Oui ?

M. DE MARBEAU.

Ma foi, je n'en fai rien.

LE BAILLI.

Mettez qu'il ne veut pas dire pourquoi.

M. DE MARBEAU.

Attendez , parce que j'en ai vû à tout le monde, à la campagne.

LE BAILLI.

Oui ; mais n'avez-vous pas fait faire cet habit pour n'être pas reconnu ?

M. DE MARBEAU.

Est-ce qu'un habit change le visage ?

LE BAILLI.

Mettez qu'il plaisante & me répond pas.

M.

M. DE MARBEAU.

Non, non, Monsieur le Greffier. Je n'ai pas eu dessein de me déguiser.

LE BAILLI.

Bon. Avez-vous passé par la petite ruelle ce soir ?

M. DE MARBEAU.

Oui, Monsieur, & j'y ai eu grand peur, parce qu'il y avoit des voleurs.

LE BAILLI.

Ah, nous y voilà. Et comment étoient faits ces voleurs ?

M. DE MARBEAU.

Je ne les ai pas vû, parce que je me suis enfui, & lorsque je suis arrivé ici, j'étois tout prêt à me trouver mal.

DAME MONIQUE.

Cela est bien vrai, Monsieur, Mademoiselle vous le dira comme moi.

Mlle. DE SAINT MARTIAL.

Oui, Monsieur.

LE BAILLI.

Comment vous appelez-vous Mademoiselle ?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Julie de Saint-Martial.

LE BAILLI.

Votre âge ?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Dix-sept ans.

LE BAILLI.

Fille mineure. (*A Dame Monique.*) Et vous ?

DAME MONIQUE.

Monique du Chemin, veuve de Pierre du Moulin, Menuisier.

LE BAILLI.

Bon. Mettez majeure. Avez-vous vû toutes deux Joseph de Marbeau aujourd'hui, avec un habit vert sur le corps ?

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Oui, Monsieur.

DAME MONIQUE.

C'est moi qui lui ai aidé, ce soir, à l'ôter.

LE BAILLI.

Fort bien.

DAME MONIQUE.

Et tenez le voilà.

LE BAILLI.

Monsieur le Greffier , visitez les poches de cet habit.

M. DE MARBEAU.

Ce n'est pas la peine ; car il n'y avoit que mon mouchoir & ma tabatiere & les voilà.

LE BAILLI.

Mettez qu'il refuse qu'on visite les poches de son habit vert.

M. DE MARBEAU.

Je ne refuse rien , ce n'est que pour en éviter la peine à Monsieur le Greffier. En vérité , Messieurs , vous avez bien de la bonté , d'écrire comme cela tout ce que je dis.

LE BAILLI.

Visitez donc , Monsieur ?

LE GREFFIER , *fouillant.*

Je ne trouve rien. (*Il cherche toujours.*) Ah , je sens quelque chose , c'est une bourse.

LE BAILLI.

Une bourse à argent ?

LE GREFFIER.

Oui , Monsieur , la voilà.

LE B A I L L I.

Couleur de rose ? Voyons la déposition.

LE GREFFIER *lisant.*

De plus a déclaré que la bourse étoit couleur de rose , & contenoit treize louis , un écu de six livres & deux pieces de vingt-quatre sols.

LE B A I L L I.

Nous vérifierons cela. Cordonnet , dites qu'on aille chercher Monsieur de Fortiere.

C O R D O N N E T.

J'y vais , Monsieur le Bailli.

S C E N E V I.

LE BAILLI , Mlle. DE SAINT-MARTIAL ,
LE GREFFIER , M. DE MARBEAU ,
DAME MONIQUE.

M. DE MARBEAU , *étonné.*

ÉN vérité Monsieur le Bailli , si je fais d'où vient cette bourse....

LE B A I L L I.

Vous faites l'ignorant ; nous vous l'appren-
drons.

M. DE MARBÉAU.

Cet argent-là n'est pas à moi.

LE BAILLI.

Non, sûrement, il n'y sera pas. Un homme comme vous, c'est incompréhensible !

M. DE MARBEAU.

Mais de quoi m'accuse-t-on ?

LE BAILLI.

Vous le savez bien.

M. DE MARBEAU.

Quoi, d'avoir fait faire un habit neuf ?

LE BAILLI.

Eh, non, non. C'est une action infâme !

M. DE MARBEAU.

Mais dites-moi du moins ? ...

LE BAILLI.

Vous allez le savoir.

M. DE MARBEAU.

Je n'y comprends rien.

LE BAILLI.

Ah, voilà Monsieur de Forrière.

S C E N E V I I.

LE BAILLI , Mlle. DE SAINT-MARTIAL,
LE GREFFIER , M. DE MARBEAU ,
M. DE FORTIERE , CORDONNET ,
DAME MONIQUE.

M. DE FORTIERE.

QU'EST-CE qu'il y a donc Monsieur le Bail-
li? Monsieur de Marbeau, je vous fouhaite bien
le bonsoir.

LE BAILLI.

Monsieur de Fortiere, est-ce là votre bourse?

M. DE FORTIERE.

Oui, Monsieur.

LE BAILLI.

Voyez ce qui est dedans, si c'est le compte.

M. DE FORTIERE, *compte l'argent.*

Oui, c'est cela tout juste. Mais comment
donc l'avez-vous retrouvée?

LE BAILLI.

C'est dans cet habit-là; celui qui vous a volé
n'avoit-il pas un habit vert?

M. DE FORTIERE.

Oui, Monsieur.

M. DE MARBEAU.

Comment, Monsieur, vous osez soutenir que je vous ai volé?

M. DE FORTIERE.

Moi, Monsieur? J'en suis incapable, je vous regarde comme le plus honnête homme que je connoisse, & je le signerai de mon sang.

M. DE MARBEAU.

Ah, je savois bien que vous étiez mon ami.

M. DE FORTIERE.

Je m'en fais gloire & honneur.

LE GREFFIER.

Un moment, un moment.

LE BAILLI.

Oui, vous ne savez pas à qui appartient cet habit-là.

M. DE FORTIERE.

A quelque voleur, sans doute.

LE BAILLI.

Il est à Monsieur de Marbeau.

M. DE FORTIERE.

Il est à vous ?

M. DE MARBEAU.

Oui vraiment.

M. DE FORTIERE.

Il y a plus d'un habit vert dans le monde.
Je ne vous en connoissois pas.

M. DE MARBEAU.

Je ne l'ai mis pour la première fois qu'aujourd'hui.

M. DE FORTIERE.

Ah, mais, cela ne fait rien.

LE BAILLY.

Comment cela ne fait rien, votre bourse étoit dans sa poche.

M. DE FORTIERE.

Mais vous voyez bien Monsieur le Bailli, que ce ne peut pas être Monsieur de Marbeau, qui m'ait volé. Cela ne tombe pas sous le sens.

M. DE MARBEAU.

Mon cher Monsieur de Fortiere, soutenez-moi, je vous prie.

M. DE FORTIERE.

Comment donc, je vous soutiendrai au péril de ma vie.

LE BAILLI.

Monseigneur, si ce n'est pas Monsieur de Marbeau, qui est le voleur, il est du moins le receleur; c'est la même chose, & il doit subir la même peine.

M. DE MARBEAU.

La même peine?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur, vous ferez pendu.

M. DE MARBEAU.

Mais, Monsieur le Bailli, un moment de raison.

LE BAILLI.

Il n'y a point de raison à cela; voilà la justice.

M. DE FORTIERE.

Monseigneur de Marbeau a toujours été un homme d'honneur.

LE BAILLI.

Cela ne fait rien, il ne faut qu'un mauvais

moment. Vous avez été volé par un homme en habit vert dans la ruelle , il l'a avoué , il étoit en habit vert , l'argent se trouve dans sa poche ; s'il n'est que le receleur , qu'il l'avoue.

M. DE MARBEAU.

Moi receleur !

M. DE FORTIERE.

Allons , cela ne se peut pas.

M. DE MARBEAU.

Monsieur de Fortiere , départez-vous de votre accusation , tout ce que j'ai est à vous.

M. DE FORTIERE.

Je ne veux pas de votre bien.

LE BAILLI.

Monsieur , il faut que justice soit faite.

M. DE MARBEAU.

Un moment Monsieur le Bailli. (*Bas à Monsieur de Fortiere.*) Si vous aimez encore Mademoiselle de Saint-Martial , je vous la donnerai aussi.

M. DE FORTIERE.

Monsieur , je vous crois honnête homme , & l'intérêt n'est pas ce qui me gouverne. Il est

fâcheux que toutes les accusations soient contre vous ; mais j'y renoncerais si vous le voulez.

M. DE MARBEAU.

Ah , Monsieur !

M. DE FORTIERE.

Monsieur le Bailli , puis-je me départir des accusations ?

LE BAILLI.

Monsieur , on pourroit sauver la vie à Monsieur de Marbeau , mais cela est difficile.

M. DE FORTIERE.

Je vous entends : gardez la Procédure jusqu'à nouvel ordre , je vous réponds de Monsieur.

M. DE MARBEAU.

Eh , Messieurs , finissons tout de suite.

M. DE FORTIERE.

C'est que vous croirez que c'est pour avoir Mademoiselle de Saint-Martial , que je m'emploie pour vous.

M. DE MARBEAU.

Quand je le croirois , vous me rendez service ; c'est à charge de revanche.

M. DE FORTIERE.

Monfieur le Bailli, prenez cette bourse, j'y ajouterai encore s'il le faut; remettez-moi tous les papiers, & dites que le voleur avoit envoyé mon argent à Monsieur de Marbeau pour me le rendre: Cordonnet, vous direz la même chose & je vous pairai bien.

LE BAILLI, *prenant la bourse & remettant les papiers.*

Je fuis charmé, ainfi que Monsieur le Greffier, de faire plaisir à Monsieur de Marbeau & à vous auffi: Messieurs, il ne fera plus question de rien; mais il faudra que Mademoifelle & Dame Monique, fe taifent de même, que nous.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Je vous répons de tout.

DAME MONIQUE.

Nous favons nous taire, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Messieurs, mes Dames, j'ai l'honneur de vous fouhaiter le bon foir. *Il fort avec le Greffier & Cordonnet.*



SCENE VIII.

Mlle. DE SAINT - MARTIAL ,
M. DE MARBEAU , M. DE FORTIERE ,
DAME MONIQUE.

M. DE MARBEAU.

MONSIEUR, je vous ai la plus grande obligation , & dès demain nous ferons le contrat.

M. DE FORTIERE.

Puisque vous le voulez bien , vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir ; le mariage fini , je vous remets la procédure pour la brûler.

M. DE MARBEAU.

Je n'en veux pas avant ; tout innocent que je sois , je suis encore trop heureux ; car je ne comprends rien à tout cela.

DAME MONIQUE.

Il n'y faut plus penser.

M. DE MARBEAU.

Je n'en puis plus ! A demain , Monsieur. *Il s'en va.*

M. DE FORTIERE.

Si vous ne m'approuvez pas, Mademoiselle, il n'y a rien de fini.

Mlle. DE SAINT-MARTIAL.

Que dites vous ? Je suis si enchantée de mon bonheur, que je ne puis rien dire.

M. DE MARBEAU, *appellant.*

Dame Monique ?

DAME MONIQUE.

Allons, Monsieur de Fortiere, allez-vous-en, demain vous cauferez tant que vous voudrez. *Elle fait rentrer Mademoiselle de Saint-Martial, & pousse Monsieur de Fortiere.*

M. DE FORTIERE.

Adieu, Mademoiselle.

Fin du soixante-dix-neuvieme Proverbe.

L E

S O T A M I.

QUATRE-VINGTIÈME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

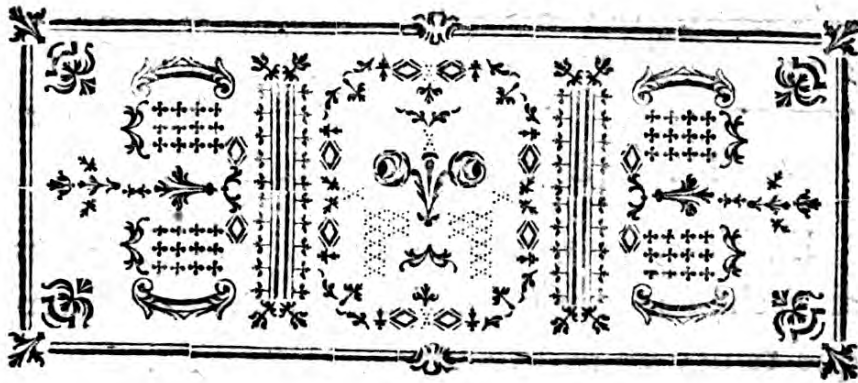
M. DE COURVILLERS. *Habit vert gallonné , veste brodée en or , au tambour , perruque ronde , sans chapeau.*

Mad. DE COURVILLERS. } *Bien mi-*
Mlle. DE COURVILLERS. } *sés , comme*
 } *à la Camp.*

M. DE SAINT-CLET. *Joli habit de Campagne , sans épée.*

M. DE LA SAUSSAYE , *Provincial.*
Habit brun passé , à brandebourgs d'argent , vieille veste d'or , perruque à la Brigadiere , bas roulés , gris , avec des jarretieres noires , épée & canne.

La Scène est en Province , dans le Château de Courville , dans un Sallon.



LE
S O T A M I.
P R O V E R B E.

SCENE PREMIERE.

M. DE COURVILLERS,
Mad. DE COURVILLERS.

M. DE COURVILLERS.

ASROYONS-NOUS ici. Vous croyez peut-être
que je ne viens dans cette terre que pour y
passer quelques jours ?

Mad. DE COURVILLERS.

Je ne fais pas quel est votre dessein.

Tome VI.

S

M. DE COUVILLERS.

Eh-bien, je vais vous en instruire. Je vous ai caché le danger où j'ai été, pendant quelque tems, de perdre toute ma fortune.

Mad. DE COURVILLERS.

Comment?....

M. DE COURVILLERS.

Oui, mais heureusement, j'ai recouvré tous mes fonds, ils sont en sûreté, & nous aurons un revenu considérable.

Mad. DE COURVILLERS.

Que d'inquiétudes vous m'avez épargné!

M. DE COURVILLERS.

Je ne me mêlerai plus d'affaires, ainsi je peux me tenir éloigné de Paris autant que je le voudrai. Il faut que vous me disiez si cela vous conviendra.

Mad. DE COURVILLERS.

Autrefois, j'aurois pu être effrayée de cette proposition; parce que je ne voyois que Paris dans le monde.

M. DE COURVILLERS.

J'ai pensé long-tems comme vous; mais

échappé à la tempête , je regarde ceci comme un port assuré , où les inquiétudes seront entièrement bannies.

Mad. DE COURVILLERS.

Où nous pourrons penser librement , être ensemble , nous connoître , nous être nécessaires & nous mieux aimer.

M. DE COURVILLERS.

Il est vrai qu'il est souvent en nous une source de bonheur , que le tourbillon du monde nous empêche d'appercevoir. Que je suis charmé de vous découvrir une façon de penser si solide !

Mad. DE COURVILLERS.

Vous avez peut-être cru jusqu'à présent que je n'avois jamais réfléchi ?

M. DE COURVILLERS.

Si je vous disois que oui , cela vous fâcherait-il ?

Mad. DE COURVILLERS.

Non , parce que c'est pour vous une découverte qui vous fera peut-être trouver ce jour-ci plus agréable.

M. DE COURVILLERS.

Il est inconcevable qu'à Paris , on ne connoisse

pas les gens avec qui on vit le plus, & la femme encore moins que les autres!

Mad. DE COURVILLERS.

Vous croyez plaifanter; mais cela arrive très-souvent.

M. DE COURVILLERS.

Combien j'ai été trompé en ayant recours à des gens puissants, à des gens riches, qui m'avoient montré de l'amitié, qui me devoient de la reconnoissance, & pour qui j'aurois fait tout au monde!

Mad. DE COURVILLERS.

Vous croyiez apparemment que les hommes feroient faits pour vous, autrement qu'ils ne font pour les autres.

M. DE COURVILLERS.

Des gens obscurs m'ont mieux servi, je leur dois toute mon existence.

Mad. DE COURVILLERS.

L'arbre le plus élevé, qui ombrage le plus ce qui l'environne, de quel secours est-il à l'homme, quand une petite plante qu'on foule aux pieds, peut seule quelquefois lui sauver la vie?

M. DE COURVILLERS.

Nous n'éprouverons ici , ni l'orgueil , ni l'importance , ni les dédains de ces gens si contraires au bonheur de ceux qui les connoissent , & nous y jouirons de la douceur qu'on trouve avec les ames sensibles.

Mad. DE COURVILLERS.

Je me rappelle à présent cette pitié insultante de ces femmes de qualité ; votre malheur que j'ignorois , rendoit leurs visites froides , rares & courtes , je n'en connoissois pas le principe. Elles imaginoient , sans doute , que dénuée de richesses , ma maison ne seroit plus digne d'elles , & qu'elles n'y pourroient plus venir souper avec leur société. Si c'est-là ce que vous & moi , nous perdons , en cessant de vivre à Paris , jugez quels doivent être nos regrets.

M. DE COURVILLERS.

Profitons du coup de lumiere que l'apparence du malheur a porté dans notre ame. Nous sommes assez heureux pour avoir une fille digne de tous nos soins ; établissons-la de maniere à ne nous en séparer jamais ; elle n'a pas

besoin de fortune, la sienne fera assez considérable.

Mad. DE COURVILLERS.

Choisissons un homme sensé, qui ait l'ame noble & délicate, qui ne s'occupera que du bonheur de sa femme, & qui croira nous devoir sans cesse le bien dont il jouira.

M. DE COURVILLERS.

Ce choix ne me paroît pas difficile à faire.

Mad. DE COURVILLERS.

Il est peut-être déjà fait ?

M. DE COURVILLERS.

Il est vrai ; mais il faut qu'il vous convienne.

Mad. DE COURVILLERS.

Vous m'avez prévenu, & je vous aurois dit la même chose.

M. DE COURVILLERS.

Quoi, vous avez des projets sur quelqu'un ?

Mad. DE COURVILLERS.

Oui, je voudrois que nous eussions le même homme, en vue.

M. DE COURVILLERS.

C'est Saint - Cler, que je veux vous proposer.

Mad. DE COURVILLERS.

J'en suis enchantée! Tout ce qu'on m'en a dit est précisément ce que nous désirons de trouver.

M. DE COURVILLERS.

Un homme de mes amis m'en a fait le plus grand éloge, il ne regrettoit en lui que de ce qu'il n'étoit pas assez riche pour sa fille.

Mad. DE COURVILLERS.

Et c'est cette médiocrité de fortune que nous désirons. On m'en avoit parlé comme à vous à Paris, & j'avois eu les mêmes regrets que votre ami.

M. DE COURVILLERS.

Nous le verrons; il est ici près, chez sa tante.

Mad. DE COURVILLERS.

Ainsi, je ne vois rien qui puisse contrarier notre projet.

M. DE COURVILLERS.

Non.

Mad. DE COURVILLERS.

Il faut que je sonde cependant ma fille, car elle me paroît triste depuis qu'elle est sortie du Couvent; je crains que les Religieuses ne lui aient donné des idées, qui dérangeront fort les nôtres.

M. DE COURVILLERS.

Quand il seroit vrai, cela ne dureroit pas.

Mad. DE COURVILLERS.

Je veux toujours lui parler.

M. DE COURVILLERS.

Comme vous le voudrez; mais venez ensuite me trouver dans mon cabinet, je vous ferai voir mon plan de vie, pour notre séjour ici.

Mad. DE COURVILLERS.

Je suis sûre qu'il fera fort bien.

M. DE COURVILLERS.

Vous le corrigerez, & nous y travaillerons de concert.

Mad. DE COURVILLERS.

A propos , Monsieur de la Sauffaye a en-
voyé favoir de nos nouvelles.

M. DE COURVILLERS.

Tant mieux ; c'est un galant homme , que
vous trouverez un peu Provincial.

Mad. DE COURVILLERS.

Pourquoi cela ? vous oubliez.....

M. DE COURVILLERS.

Ah , j'ai tort.

Mad. DE COURVILLERS.

D'ailleurs , je l'ai déjà vu.

M. DE COURVILLERS.

Il parle un peu trop , il se croit philosophe.
A la campagne , il ne faut pas être si difficile.

Mad. DE COURVILLERS.

Sur-tout , s'il est capable d'amitié.

M. DE COURVILLERS.

Mais , je le crois ; nous verrons. *Il s'en va.*

Mad. DE COURVILLERS.

Monsieur , dites , je vous prie , qu'on m'en-
voie ma fille.

SCENE II.

Mad. DE COURVILLERS,
Mlle. DE COURVILLERS.

Mlle. DE COURVILLERS, *avant de
paraître.*

ME voilà, maman.

Mad. DE COURVILLERS.

Venez ici ma fille. (*Mademoiselle de Courvillers, baise la main de sa mere.*) Asseyez-vous-là. Vous ne retournerez plus au Couvent, & vous allez vivre à présent avec nous.

Mlle. DE COURVILLERS.

C'est tout ce que je désire.

Mad. DE COURVILLERS.

Je craignois que vous ne regrettassiez le Couvent, & j'en aurois été fâchée; parce que vous êtes destinée à vivre dans le monde.

Mlle. DE COURVILLERS.

Pourvu que je reste toujours avec vous, ma chere maman, je serai contente.

Mad. DE COURVILLERS.

Oui, mais il faut vous former un établissement & c'est à quoi nous pensons.

Mlle. DE COURVILLERS.

Il me semble que je suis encore bien jeune.

Mad. DE COURVILLERS.

Sûrement vous êtes jeune; mais on ne peut pas toujours rester fille; les gens du monde sont faits pour vivre en société, il en faut une sûre, c'est ce qu'on peut espérer dans un mariage convenable, & c'est le choix que nous avons fait qui nous décide aussi promptement.

Mlle. DE COURVILLERS.

Quoi, maman?...

Mad. DE COURVILLERS.

Oui, dans peu, vous nous remercerez de vous avoir donné le mari que nous vous destinons.

Mlle. DE COURVILLERS.

Ne me suffiroit-il pas pour être heureuse de passer ma vie avec vous. Ah, ma chere maman!...

Mad. DE COURVILLERS.

Allons, vous êtes un enfant. Ayez confiance en nous, & croyez que c'est l'espoir de faire votre bonheur qui nous fait agir. Il n'y a point de quoi s'affliger, ma chere fille, si nous voulions vous éloigner de nous, vous pourriez en être effrayée; mais songez donc que le mariage va vous rendre ma compagne, que l'autorité de mere disparaîtra entièrement, pour ne vous laisser voir que l'amitié la plus tendre. Croyez-vous que vous y perdrez?

Mlle. DE COURVILLERS.

Non, ma chere maman, mais....

Mad. DE COURVILLERS.

Quand vous aurez un peu réfléchi à ce que je viens de vous dire, vous verrez que vous ne devez pas vous plaindre de nous, pensez à tout cela. Je vais retrouver votre pere, & je compte que quand je vous reverrai, vous aurez calmé toutes vos inquiétudes. Adieu ma fille. *Elle l'embrasse.*



SCENE III.

Mlle. DE COURVILLERS , *se laissant
aller douloureusement dans un fauteuil.*

J'AURAI calmé mes inquiétudes ? ... Non ,
non , jamais ! .. Ah , malheureux Saint-Clet ! ...
Qu'allez-vous devenir ?

SCENE IV.

Mlle. DE COURVILLERS , M. DE SAINT-
CLET.

M. DE SAINT-CLET.

AH , Mademoiselle , on vient de me dire
que Madame votre mere vous avoit laissé seule
ici , je suis trop heureux de pouvoir un mo-
ment vous parler ...

Mlle. DE COURVILLERS.

Què dites-vous ?

M. DE SAINT-CLET.

Comment ?

Mlle. DE COURVILLERS.

Vous ne savez pas ce qui doit nous arriver, on va nous séparer, on me marie.

M. DE SAINT-CLET.

O Ciel !

Mlle. DE COURVILLERS.

Et ce ne peut être avec vous, votre fortune n'est pas assez considérable, pour que nous puissions nous en flatter.

M. DE SAINT-CLET.

Vous me faites sentir un malheur auquel je n'avois pas encore pensé, celui de n'être pas riche.

Mlle. DE COURVILLERS.

Que je hais ce bien que tant de gens desifrent ! Et que celui que j'aurai, va me rendre malheureuse !

M. DE SAINT-CLET.

Que savons-nous, si le tems...

Mlle. DE COURVILLERS.

Le tems ? Eh, c'est dans peu qu'on veut me marier. Je vais demander à retourner au Couvent : oui, je me ferai Religieuse, plutôt que

de consentir à en épouser jamais un autre que vous.

M. DE SAINT-CLET.

Quoi, vous ne cesserez point de m'aimer ?

Mlle. DE COURVILLERS.

Non, je vous le jure.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, je suis trop heureux ! *Il lui baise la main.*

S C E N E V.

Mlle. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSSAYE.

M. DE LA SAUSSAYE.

EH-BIEN, voilà tout ce que j'aime, moi.

Mlle. DE COURVILLERS.

O Ciel ! C'est Monsieur de la Sauffaye.

M. DE LA SAUSSAYE.

Comment, est-ce que je vous fais peur ?

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur, je vous en conjure...

M. DE LA SAUSSAYE.

Pourquoi donc vous épouvantez-vous ? Vous ne me connoissez pas. Est-ce que je ne fais pas qu'à votre âge, il faut aimer. Parbleu, allez, je regrette bien ce tems-là !

M. DE SAINT-CLET.

Vous me rassurez; vous êtes ami du pere de Mademoiselle, & je craignois...

M. DE LA SAUSSAYE.

Vous craigniez... Vous avez tort, je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous servir tous les deux.

Mlle. DE COURVILLERS.

Eh, Monsieur, que pourriez-vous faire ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Je n'en fais rien, parce qu'il faut penser avant de savoir ce qu'on fera. Allons, affoyez-vous & comptez-moi vos affaires, nous verrons.

M. DE SAINT-CLET.

Que d'obligation ne vous aurions-nous pas.

M.

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon , des obligations ! Je suis un peu philosophe , & je ne compte point sur tout cela ; d'ailleurs je n'en ai que faire ; la reconnoissance embarrasse souvent , & si je peux vous obliger , ce ne sera pas pour vous aller fatiguer d'un poids comme celui-là. On a beau dire , la nature ne nous a pas fait reconnoissants , eh bien , qu'est-ce que cela me fait à moi ? Ne croyez vous pas que je vas m'en chagriner ; je cultive mes terres , elles me rendent ou elles ne me rendent pas , on recueille toujours plus qu'on ne peut manger.

M. DE SAINT-CLET.

Oui , quand on est bien riche.

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon , sans être riche , tout cela ne fait rien.

Mlle. DE COURVILLERS.

Eh , Monsieur , c'est ce qui fait notre malheur , pourtant.

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais , vous serez bien riche , vous , Mademoiselle ?

Mlle. DE COURVILLERS.

Oui , mais Monsieur de Saint-Clet ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Eh bien , combien a-t-il ? Huit , dix mille livres de rente ?

M. DE SAINT-CLET.

Six ou sept tout au plus.

M. DE LA SAUSSAYE.

Il y a là de quoi vivre.

M. DE SAINT-CLET.

Oui , mais , sans Mademoiselle , ce fera la plus malheureuse vie !...

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah , oui , parce que vous vous aimez. Vous voyez bien que j'avois deviné d'abord.

M. DE SAINT-CLET.

J'ai vû Mademoiselle au Couvent , où elle étoit avec ma sœur ; il m'a été impossible de résister à tant de charmes.

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah , oui , on devient toujours amoureux dans les Couvens , on lit cela dans les Romans ; il faut faire comme les autres. Eh bien ?

M. DE SAINT-CLET.

On veut marier Mademoiselle.

M. DE LA SAUSSAYE.

Et ce n'est pas à vous ?

M. DE SAINT-CLET.

Je ne saurois m'en flatter.

M. DE LA SAUSSAYE.

Parce que vous n'êtes pas aussi riche qu'elle ?

M. DE SAINT-CLET.

Eh non, malheureusement !

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais vous pourrez le devenir.

M. DE SAINT-CLET.

Comment ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Il y a tant de moyens à présent ; laissez-moi faire. Si vous voulez vous épouser, chargez-moi de cette négociation-là, je vous réponds que je réussirai.

M. DE SAINT-CLET.

Il seroit possible !...

T ij

M. DE LA SAUSSAYE.

Sûrement ; pardi, je ne vous promettrai pas une chose que... Il faut d'abord que Mademoiselle s'en aille chez elle.

Mlle. DE COURVILLERS.

Ah, Monsieur!...

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, bon, des remerciemens! Je n'ai que faire de tout cela, moi. Sonnez, vous Monsieur.

M. DE SAINT-CLET.

Voilà quelqu'un.

M. DE LA SAUSSAYE.

Allez - vous en donc, Mademoiselle. *Elle sort.*



SCÈNE VI.

M. DE LA SAUSSAYE, M. DE SAINT-CLET, UN LAQUAIS.

M. DE LA SAUSSAYE, *au Laquais.*

DITES à Monsieur de Courvillers, que je l'attends ici.

LE LAQUAIS.

J'y vais, Monsieur. *Il sort.*

M. DE LA SAUSSAYE.

Vous, il faut que vous entriez dans ce cabinet, voyez si la porte peut s'ouvrir.

M. DE SAINT-CLET.

Oui, la voilà ouverte.

M. DE LA SAUSSAYE.

Fort bien. Je vais parler ici à Monsieur de Courvillers, ne vous embarrassez pas, je ferai votre affaire tout de suite; ayez soin seulement d'écouter quand je me moucherai, & vous entrerez pour faire vos remerciemens. J'entends quelqu'un, entrez dans le cabinet. Allons donc. *Monsieur de Saint-Clet, entre dans le cabinet, & Monsieur de la Saussaye, va fermer la porte.*

SCENE VII.

M. DE COURVILLERS,
M. DE LA SAUSSAYE.

M. DE COURVILLERS.

BONJOUR, mon voisin.

M. DE LA SAUSSAYE.

Je ne fais que d'hier que vous êtes ici, Monsieur, voilà pourquoi je ne suis pas venu plutôt vous voir, & puis je fais pêcher mon étang, curer ma riviere; car à la campagne on ne peut pas être toujours le nez sur ses livres; mais enfin, je me suis hâté de venir ici, parce que vous ne faites jamais qu'y passer.

M. DE COURVILLERS.

J'y resterai beaucoup cette année.

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, vous dites cela; mais vous autres gens de la Ville ou de la Cour; car je crois que cela est égal, vous ne pouvez jamais tenir en place.

M. DE COURVILLERS.

Vous le verrez.

M. DE LA SAUSSAYE.

Je le voudrois de tout mon cœur, nous causerions ensemble quelquefois ; je n'ai rien vû, mais j'ai beaucoup lû ; ainsi on imagine facilement tout ce qui doit arriver.

M. DE COURVILLERS.

Quand on fait réfléchir un peu...

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah, réfléchir, je ne m'amuse pas à tout cela, à quoi bon se casser la tête ? Ce que je fais, je le fais, & puis je parle selon la circonstance ; voilà comme je me gouverne. Je crois qu'avec cela vous n'êtes pas étonné qu'on me trouve dans la province un homme de beaucoup d'esprit ; mais ce qui m'étonne, moi, c'est que l'esprit coûte si peu à acquérir.

M. DE COURVILLERS.

Vous avez donc fait beaucoup travailler depuis que je ne vous ai vû ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Comme cela, tantôt un peu, tantôt point ; je vous ferai voir. J'ai fait faire une nouvelle cour à fumier, parce que j'étudie un peu la maison rustique, comme vous entendez bien ;

mais ce n'est pas de cela que j'ai à vous parler ; je veux vous faire un plaisir. J'ai vû Mademoiselle votre fille ; elle est bien grandie depuis dix ans.

M. DE COURVILLERS.

C'étoit l'âge de croître.

M. DE LA SAUSSAYE.

Et à présent c'est l'âge de la marier , & voilà ce que je veux vous dire.

M. DE COURVILLERS.

Aussi j'y pense.

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui ; mais vous ne pensez sûrement pas à l'homme que j'ai à vous proposer.

M. DE COURVILLERS.

Je crois avoir fait un bon choix.

M. DE LA SAUSSAYE.

Tenez, vous n'en pouvez pas en faire un meilleur que le mien ; je fais qu'il faut à des gens riches quelqu'un qui le soit ; il faut assurer toujours une fortune qui ne puisse qu'augmenter en établissant ses enfans , parce que sans cela le bien se divise en plusieurs branches , & puis tous vos héritiers ne sont plus que des gueux.

M. DE COURVILLERS.

Il est vrai que cela arrive quelquefois.

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon , toujours. Nous autres la Saussaye , nous avions ici beaucoup de biens autrefois , eh-bien tout cela a été divisé , mangé ; cela est incompréhensible !

M. DE COURVILLERS.

Le gendre que vous voulez m'offrir est donc fort riche ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Non , point du tout.

M. DE COURVILLERS.

Accordez-vous donc.

M. DE LA SAUSSAYE.

C'est que vous ne m'entendez pas ; c'est un homme qui a six ou sept mille livres de rente ; mais qui en aura tant que vous voudrez.

M. DE COURVILLERS.

Comment cela.?

M. DE LA SAUSSAYE.

Vous n'avez qu'à le mettre à même ; ah , c'est un homme qui a vû Paris , qui n'a point

de scrupules du tout , que rien n'arrêtera pour avoir du bien ; mais beaucoup , beaucoup ; aussi vous voyez bien que c'est comme s'il étoit fort riche.

M. DE COURVILLERS.

Mais , vous me faites là le portrait d'un coquin.

M. DE LA SAUSSAYE.

Précisément. Mais je ne disois pas le mot , parce que je fais que la richesse attire trop de considération , pour qu'on donne ce nom-là à ceux qui savent faire fortune ; c'est un talent , chacun a le sien , & par exemple , vous qui êtes devenu si riche , ne seriez-vous pas fâché qu'on vous dise en face une pareille chose , aussi je suis persuadé qu'en suivant cette route , vous n'avez jamais trouvé personne qui ne vous respectât beaucoup.

M. DE COURVILLERS, *fâché.*

Monseigneur de la Sauffayé...

M. DE LA SAUSSAYE.

Qu'est ce que vous avez donc ? Écoutez , écoutez-moi.

M. DE COURVILLERS.

Non , Monseigneur...

M. DE LA SAUSSAYE.

Je vous dis que cet homme-là vous convient, on ne peut pas davantage ; ce n'est pas vous qu'il ruinera, parce que vous en avez trop long pour cela.

M. DE COURVILLERS.

Je vous prie Monsieur de . . .

M. DE LA SAUSSAYE.

D'ailleurs, vous le connoissez, c'est Monsieur de Saint-Clet.

M. DE COURVILLERS.

Monsieur de Saint-Clet ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, lui-même.

M. DE COURVILLERS.

Il penseroit comme cela ! & vous, que je croyois mon ami, vous avez une pareille idée de moi, & vous croyez qu'un mal-honnête homme me conviendrait ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Eh, je ne vous parle point d'un mal-honnête homme ; est-ce que je vous dis qu'il le fera ? Est-ce que je vous dis que vous l'êtes ? Que

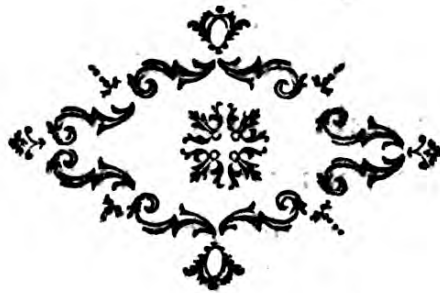
diable, vous ne me connoissez pas; parce qu'on pense comme cela, est-on un mal-honnête homme? Vous dites, c'est donc un coquin? je vous dis que non; ainsi vous voyez bien que c'est vous qui avez tort de vous fâcher.

M. DE COURVILLERS.

Allons, Monsieur, c'est moi qui ai tort de vous écouter. (*Il se mouche.*) Mais je vous prierai après tout ce que vous venez de me dire de ne jamais me parler de cet homme-là, ni de jamais remettre le pied ici.

M. DE LA SAUSSAYE.

Voilà comme vous allez...



SCÈNE VIII.

M. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSSAYE.

M. DE SAINT-CLET.

AH, Monsieur, que je vous ai d'obligations!

M. DE COURVILLERS.

Vous, Monsieur? vous ne m'en aurez jamais; on vient de me faire connoître ce que vous êtes, vous étiez-là à écouter, vous approuvez la façon de penser de Monsieur, vous la partagez....

M. DE SAINT-CLET.

Je ne fais ce que vous voulez dire, je n'ai rien entendu.

M. DE COURVILLERS.

Je vous connois, Monsieur; quand on a une ame comme la vôtre, on est indigne seulement d'approcher des honnêtes gens. *Il sort.*



SCENE IX.

M. DE LA SAUSSAYE , M. DE SAINT-CLET.

M. DE SAINT-CLET.

QU'EST-CE que c'est donc que ces propos-là, Monsieur ? Il me méprise , m'injurie ...

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon , vous ne le connoissez pas.

M. DE SAINT-CLET.

Est-ce que vous lui auriez dit du mal de moi ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Tout au contraire , il n'a jamais voulu m'entendre ; mais laissez-moi faire.

M. DE SAINT-CLET.

Il faut que quelqu'un m'ait desservi auprès de lui.

M. DE LA SAUSSAYE.

Allons vous allez vous allarmer, où il n'y a pas de quoi ; laissez-moi agir , & je vous réponds de tout.

M. DE SAINT-CLET.

Mais pourquoi m'a-t-il dit des choses aussi dures ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon , il m'en a dit bien d'autres ; est-ce qu'il faut prendre garde à cela avec les gens à qui l'on a affaire ? tenez , écoutez-moi.

M. DE SAINT-CLET.

S'il n'avoit pas été le pere de Mademoiselle de Courvillers ...

M. DE LA SAUSSAYE.

Eh-bien , l'auriez-vous tué , comme le Cid qui tue le pere de sa maitresse ? voyez après l'embarras où il a été pour l'épouser , encore n'a-t-il eu qu'une promesse. Tenez , quand on a un ami qui se mêle de vos affaires , il faut avoir confiance en lui.

M. DE SAINT-CLET.

Ah , Monsieur , sans doute , je voudrois pouvoir espérer ...

M. DE LA SAUSSAYE.

Laissez-moi donc vous dire. Allez-vous-en chez Mademoiselle de Courvillers attendre ...

M. DE SAINT-CLET.

Mais, Monsieur, elle ne voudra point me recevoir seul chez elle.

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, si vous ne deviez pas l'épouser, sans doute elle auroit tort ; mais ceci est bien différent. Que diable faites donc ce que je vous dis, ou bien...

M. DE SAINT-CLET.

Allons, ne vous fâchez pas.

M. DE LA SAUSSAYE.

Je vais parler à Madame de Courvillers, elle entendra bien raison elle, parce que les femmes... en un mot, je fais l'art de les persuader. Sûrement, d'après tout ce que je lui dirai, elle enverra chercher sa fille, & vous reviendrez avec elle.

M. DE SAINT-CLET.

Vous croyez....

M. DE LA SAUSSAYE.

Sûrement.

M. DE SAINT-CLET.

Allons, je vous obéis.

M. DE LA SAUSSAYE.

Et vous faites bien.

SCENE

SCENE X.

M. DE LA SAUSSAYE.

AH ça, par où va-t-on chez Madame de Courvillers? Il faut que je sonne. (*Il sonne.*) Ce sont de drôles de gens que ces gens de Paris! Voyez si on viendra. (*Il sonne.*) Je n'entends rien. Jusqu'à leurs sonnettes qui ne sonnent pas; cela fait mourir de rire. Voici pourtant quelqu'un.

SCENE XI.

Mad. DE COURVILLERS,
M. DE LA SAUSSAYE.

Mad. DE COURVILLERS.

QUOI, vous êtes ici tout seul Monsieur de la Saussaye? Où est donc Monsieur de Courvillers?

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, il m'a laissé au milieu d'une conversation, après m'avoir bien grondé encore.

Mad. DE COURVILLERS.

Comment, je ne le reconnois pas là!

M. DE LA SAUSSAYE.

Je venois pour lui proposer un gendre qui est un garçon très-aimable, ce qu'il vous faut enfin pour Mademoiselle votre fille, & il s'est fâché tout de bon...

Mad. DE COURVILLERS.

Mais pourquoi?

M. DE LA SAUSSAYE.

Je vous dis, je n'y ai rien compris, & encore il a bien grondé ce jeune homme.

Mad. DE COURVILLERS.

Quoi, il l'a vû?

M. DE LA SAUSSAYE.

Sûrement, puisqu'il l'a grondé, & tout cela faute de s'expliquer. Je vais vous dire si ce n'est pas un très-bon parti, quoiqu'il ne soit pas riche.

Mad. DE COURVILLERS.

Il n'est pas riche?

M. DE LA SAUSSAYE.

Non.

Mad. DE COURVILLERS.

Cela ne fait rien.

M. DE LA SAUSSAYE.

Non , parce qu'il le deviendra. Mademoiselle votre fille est fort jolie , elle fera une femme charmante ; c'est par les femmes que l'on fait fortune : tous les gens de la Cour viendront chez eux ; Saint-Clet ne fera pas jaloux , il fait comme il faut se conduire avec ces gens-là , & que les femmes à Paris ont toute liberté.

Mad. DE COURVILLERS.

Quoi , C'est Saint-Clet !..

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui , il adore Mademoiselle votre fille.

Mad. DE COURVILLERS.

Il adore ma fille , & il pense comme cela ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui , parce qu'il veut la rendre heureuse : oh , il connoît le monde.

Mad. DE COURVILLERS.

Voilà une façon de penser bien délicate.

V ij

M. DE LA SAUSSAYE.

Il fuit la mode , il faut aimer les femmes
comme elles font.

Mad. DE COURVILLERS.

Quoi, il n'en a pas meilleure opinion, ni
vous non plus ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Oh, moi, je devine tout cela ; car ici je ne
vois rien & je trouve tout bien. D'ailleurs,
qu'est-ce qui fait que je me mêle de leurs af-
faires ? C'est que ces pauvres enfans-là me font
pitié, ils s'aiment à la folie...

Mad. DE COURVILLERS.

Comment !

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, & voilà pourquoi je me suis chargé de
vous parler pour eux.

Mad. DE COURVILLERS.

Ma fille aime Saint-Clet ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, & tenez actuellement, ils attendent
ce que vous allez décider.

Mad. DE COURVILLERS.

O Ciel ! *Elle sonne.*

M. DE LA SAUSSAYE.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

SCENE XII.

Mad. DE COURVILLERS,
M. DE LA SAUSSAYE, UN LAQUAIS.

Mad. DE COURVILLERS, *au laquais.*

DITES à ma fille de venir tout de suite.

M. DE LA SAUSSAYE.

Vous allez voir si tout ce que je viens de vous dire n'est pas vrai.

Mad. DE COURVILLERS.

J'avois meilleure opinion de Monsieur de Saint-Clet; on ne peut donc jamais bien juger des hommes!

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais écoutez donc; tout ce que je vous dis-là n'est pas pour diminuer la bonne opinion que vous en avez, au contraire.

Mad. DE COURVILLERS.

Comment, un homme qui pense aussi mal, qui a aussi peu d'honneur....

M. DE LA SAUSSAYE.

Oh , je n'attaque point son honneur , je vous prie de le croire ; je ne veux que vous prouver qu'il est capable de faire la plus grande fortune.

Mad. DE COUVILLERS,

Et à quel prix ?



S C E N E X I I I.

Mad. DE COURVILLERS, Mlle. DE
COURVILLERS, M. DE LA SAUSSAYE,
M. DE SAINT - CLET.

Mad. DE COURVILLERS.

Q U O I, Mademoiselle, vous recevez Monsieur
sans ma permission. Vous ne le connoissez pas :
sous les plus belles apparences, il cache une
ame sans délicatesse, une ame affreuse ! & vous
croyez qu'il vous aime ? Vous seriez bien à
plaindre si nous favorisions l'amour que vous
avez pour lui.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Madame ! qui peut vous avoir inspiré
un mépris aussi cruel ? Monsieur, vous m'aviez
promis de vous intéresser en ma faveur....

M. DE LA SAUSSAYE.

Attendez, attendez.

Mad. DE COURVILLERS.

Non, Monsieur, il ne doit rien attendre ;
un homme qui a aussi mauvaise opinion des
femmes, ne fera jamais mon gendre.

V iv

S C E N E X I V .

M. DE COURVILLERS, Mad. DE
COURVILLERS, Mlle. DE COUR-
VILLERS, M. DE SAINT-CLET,
M. DE LA SAUSSAYE.

M. DE COURVILLERS.

Q U E S T - C E que vous avez donc Madame ?
Quoi, Messieurs, vous êtes encore ici ?

Mad. DE COURVILLERS.

Mon sieur de la Saussaye vient me proposer
Mon sieur pour gendre, avec les inclinations
qu'il a.

M. DE SAINT-CLET.

Madame, je vous en supplie, écoutez-moi.

Mad. DE COURVILLERS.

Non, Monsieur, non.

M. DE SAINT-CLET.

Je ne fais ce qu'a pu vous dire, à tous les
deux, Monsieur de la Saussaye...

M. DE LA SAUSSAYE.

J'ai dit tout ce qu'il falloit pour faire réussir

le mariage d'un homme qui n'est pas riche.

M. DE COURVILLERS.

Et il n'y a pas de moyens qu'il ne soit capable d'employer pour le devenir.

Mad. DE COURVILLERS.

Jusqu'à sacrifier son honneur.

M. DE SAINT-CLET.

Vous avez pu dire cela, Monsieur ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Pas tout-à-fait ; mais j'ai dit que vous feriez tout ce que l'on dit qu'on fait à présent pour cela, & Monsieur & Madame se fâchent, je ne fais pourquoi ?

M. DE SAINT-CLET.

Et qui vous a prié de me deshonorer, Monsieur ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Comment de vous deshonorer ? Est-ce que je vous deshonore, en disant que vous ferez comme tous les gens qui font fortune ; je vois au contraire qu'ils s'attirent la considération de tout le monde.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur, vous m'avez perdu ! quelle

affreuse opinion vous avez donnée de moi !

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais , je ne comprends rien à tout cela , je fais pour le mieux ; ma foi , accommodez-vous , & prenez que je n'ai rien dit. Voilà les hommes ; j'invente des moyens qui seuls pourroient réussir pour vous faire accepter , & tout le monde me querelle : est-ce ma faute à moi ? Que n'êtes-vous plus riche.

M. DE SAINT-CLET.

Comment , vous avez inventé ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui , je fais bien que vous êtes un honnête homme ; si j'avois eu une fille je vous l'aurois donnée tout de suite , parce que nous autres à la campagne nous aimons la vertu avant tout ; mais les gens du monde préfèrent les richesses , à ce qu'on dit , & voilà pourquoi j'ai cru réussir en disant que vous n'auriez aucun scrupule pour en acquérir.

DE SAINT-CLET.

O Ciel ! ..

M. DE LA SAUSSAYE.

Je vous dis que je fais bien que cela n'est pas vrai, je ne peux pas faire autre chose.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur, Madame ! Éprouvez-moi, informez-vous, mes parens vous sont connus, mes principes d'honneur sont inaltérables ; je ne connois point de bonheur sans droiture, sans probité, je serois indigne de celui où j'aspire, si j'avois pu penser un instant comme on a voulu vous le persuader, & je renonce à tout si je n'ai pas au moins votre estime. (*A Monsieur de la Saussaye.*) Monsieur, vous m'en répondrez.

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais, encore une fois, soyez donc sûr...

M. DE COURVILLERS.

Monsieur de Saint-Clet...

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur, j'en mourrai de douleur !

M. DE COURVILLERS.

Écoutez-moi. Je vois que Monsieur de la Saussaye a cru qu'on ne pouvoit pas être riche & avoir l'ame honnête.

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, c'est cela; voilà ce que je croyois.

M. DE COURVILLERS.

C'est un ami imprudent, pour ne pas dire
autre chose.

M. DE LA SAUSSAYE.

Cela peut être; mais je n'ai pas de mauvaises
intentions du moins.

M. DE COURVILLERS, à *M. de Saint-*
Clet.

L'honnêteté de vos mœurs, la douceur de
votre caractère, tout ce que vous pouvez faire
penfer d'avantageux, nous avoient fait vous choi-
sir pour gendre, & votre fortune nous suffisoit,

M. DE SAINT-CLET.

O Ciel!..

M. DE COURVILLERS.

Les propos de Monsieur...

M. DE SAINT-CLET.

M'ont perdu dans votre esprit?

M. DE COURVILLERS.

Non, Monsieur, je pense toujours de même;

je vous crois toujours le meilleur parti qu'on puisse offrir à ma fille.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur! Ah, Mademoiselle!...

M. DE COURVILLERS.

Comment! se connoissent-ils?

Mad. DE COURVILLERS.

Ils font plus, ils s'aiment.

M. DE LA SAUSSAYE.

C'est pourtant moi qui ai appris cela à Madame.

M. DE COURVILLERS.

Ah, mes enfans, je suis charmé de faire votre bonheur.

M. DE LA SAUSSAYE.

Je savois bien que je ferois réussir ce mariage-là.

M. DE SAINT-CLET, *en souriant.*

Je vous crois bon ami, Monsieur; mais je vous prierai, de ne vous jamais mêler de mes affaires.

M. DE LA SAUSSAYE.

Comme vous voudrez; car cela ne donne que de l'embarras.

M. DE COURVILLERS.

Passons dans mon cabinet , pour tout régler
& hâter le jour qui doit vous rendre heu-
reux.

Fin du quatre-vingtieme Proverbe.

**L'AMANT
MALGRÉ LUI.**

QUATRE-VINGT-UNIÈME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

Mad. DE MONGAST, *veuve.*

M. DE SAINT-GUY.

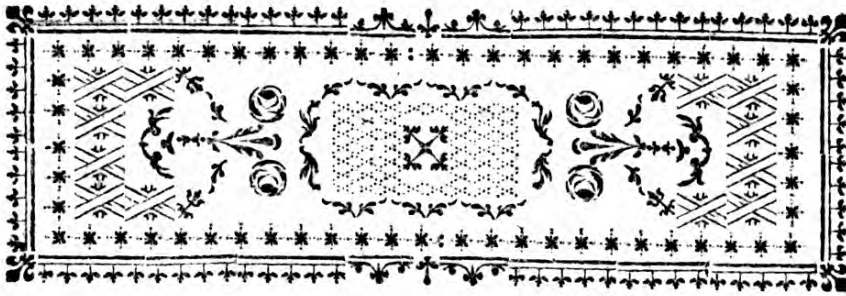
M. DE VALPIERRE.

Mad. DE FOURVILLE, *veuve.*

Tous bien mis.

*La Scène est chez Madame de Mongast , dans
un Sallon.*

L'AMANT



L'AMANT MALGRÉ LUI.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE MONGAST, M. DE VALPIERRE.

Mad. DE MONGAST, *en entrant.*

TENEZ, Valpierre, asseyez-vous là.

M. DE VALPIERRE.

Qu'est-ce que ce ton sérieux signifie ?

Mad. DE MONGAST.

Vous allez le savoir. Je vous ai prié de venir ici aujourd'hui de bonne heure, parce que je veux vous parler avant que votre ami Saint-Guy arrive ; car je ne doute pas qu'il ne vienne cette après-dînée.

Tom. VI.

X

M. DE VALPIERRE.

Si ce que je soupçonne est vrai , je n'en ferois pas surpris non plus.

Mad. DE MONGAST.

Que soupçonnez-vous ?

M. DE VALPIERRE.

Qu'il vous aime.

Mad. DE MONGAST.

Voilà précisément ce que je voudrois savoir.

M. DE VALPIERRE.

Et vous vous adressez à moi pour cela. Comme si les femmes ne connoissoient pas mieux que nous ce qui se passe dans notre ame , & puis ne vous l'a-t-il pas dit ?

Mad. DE MONGAST.

Je fai ce qu'il m'a dit, & ce que je voudrois qui fût.

M. DE VALPIERRE.

Vous l'aimez , vous , Madame ?

Mad. DE MONGAST.

Ce n'est pas-là ce que je veux vous dire.

M. DE VALPIERRE.

Eh-bien , je le devine , & je trouve Saint-

Guy bien heureux ; car je vous avoue que sans l'amour que j'ai pour Madame de Fourville, je crois que j'aurois été amoureux de vous.

Mad. DE MONGAST.

Voulez-vous que je le lui dise ?

M. DE VALPIERRE.

Ah , gardez-vous-en bien , ne plaisantez pas là-dessus.

Mad. DE MONGAST.

Laiſſons cela. Parlez-moi vrai ; croyez-vous la rupture de Saint-Guy & de Madame de Bonpart , sans retour absolument ?

M. DE VALPIERRE.

Je crois pouvoir vous l'assurer ; il y a ſix mois qu'ils ne ſe ſont vus.

Mad. DE MONGAST.

Mais , croyez-vous que Saint-Guy en ſoit entièrement détaché ?

M. DE VALPIERRE.

Oui ; car il ne m'en parle plus , ni en bien ni en mal.

Mad. DE MONGAST.

Il l'a vivement aimée ?

M. DE VALPIERRE.

On ne peut pas davantage. La maladie qu'il a eu, n'a été causée que par la violence du chagrin qu'il a ressenti de se voir abandonné par elle. Il lui en est même resté une impression de tristesse...

Mad. DE MONGAST.

Il me semble qu'elle diminue de jour en jour.

M. DE VALPIERRE.

Le plaisir qu'il goûte auprès de vous fait ce miracle, sans doute.

Mad. DE MONGAST.

Il faut vous l'avouer, je le desire ardemment.

M. DE VALPIERRE.

Mais ne vous a-t-il pas dit qu'il vous aime ?

Mad. DE MONGAST.

Il me l'a dit, il est vrai ; mais s'il se trompoit lui-même, si le desir d'effacer le souvenir de Madame de Bonpart, étoit le seul motif qui l'engageât, qu'en pourrois-je espérer ?

M. DE VALPIERRE.

De le rendre le plus heureux des hommes ;

la comparaison qu'il fera de vous à elle , tournera toute à votre profit.

Mad. DE MONGAST.

Ah , Valpierre ! Je voudrais m'en assurer.

M. DE VALPIERRE.

J'imagine une chose, pour l'éprouver, rendez-le jaloux.

Mad. DE MONGAST.

Le conseil n'est pas mauvais , mais de qui ?

M. DE VALPIERRE.

De qui vous voudrez.

Mad. DE MONGAST.

Eh-bien , de vous ?

M. DE VALPIERRE.

Cela ne se peut pas , il fait que j'aime Madame de Fourville.

Mad. DE MONGAST.

Il fait aussi que l'on peut être infidèle.

M. DE VALPIERRE.

Les hommes ne savent point cela.

Mad. DE MONGAST.

Allons , faites ce que je vais vous dire.

M. DE VALPIERRE.

Non, réellement je ne saurois y consentir.

Mad. DE MONGAST.

Cependant je ne peux me fier qu'à vous pour faire cette épreuve.

M. DE VALPIERRE.

Que' voulez-vous que je fasse?

Mad. DE MONGAST.

Que vous m'écriviez un billet.

M. DE VALPIERRE.

Il vaut mieux pour le rendre jaloux que ce soit vous qui m'écriviez.

Mad. DE MONGAST.

Ne plaisantez pas, écrivez.

M. DE VALPIERRE.

Je le veux bien ; mais je ne changerai rien à ce que je vais écrire, je vous en avertis. *Il écrit.*

Mad. DE MONGAST, *le regardant écrire.*

Ah, qu'est-ce que vous écrivez-là ?

M. DE VALPIERRE.

Laissez - moi finir. (*Il écrit.*) Tenez, voilà tout ce que je peux faire pour vous.

Mad. DE MONGAST.

Voyons.

» Si je veux vous en croire , Madame , vous
» m'aimez ; mais est-ce assez de le dire ? Vous
» êtes sûre de mon cœur ; que rien ne retarde
» plus mon bonheur , Madame , je vous en sup-
» plie.

En vérité , Valpierre , quel usage voulez-vous
que je fasse de ce billet-là ? Il est indécent.

M. DE VALPIERRE.

Comment indécent ?

Mad. DE MONGAST.

Mais assurément : *que rien ne retarde plus
mon bonheur.*

M. DE VALPIERRE.

Savez-vous, Mesdames, que votre délicatesse,
vous fait souvent voir de l'indécence où il n'y
en a pas ?

Mad. DE MONGAST.

Voyons un peu comment vous me prouverez
cela.

M. DE VALPIERRE.

Rien n'est plus aisé. *Que rien ne retarde plus
mon bonheur ; cela veut dire, consentez à m'é-
poufer.*

Mad. DE MONGAST.

Allons , allons.

M. DE VALPIERRE.

Qu'est-ce donc que vous croyez que cela vou-
loit dire ?

Mad. DE MONGAST

Vous avez raison.

M. DE VALPIERRE.

J'entends un carrosse. (*Il va regarder à la fe-
nêtre.*) C'est Saint-Guy.

Mad. DE MONGAST.

Eh-bien , restez ici. Dites qu'on est allé me
chercher dans le jardin , & faites-le parler de
moi.

M. DE VALPIERRE.

Laissez-moi faire.

Mad. DE MONGAST.

J'écouterai , & je paroîtrai quand il le fau-
dra.

M. DE VALPIERRE.

Allez-vous-en donc.



S C E N E I I.

M. DE SAINT-GUY, M. DE VALPIERRE,
CHAMPAGNE.

C H A M P A G N E.

MONSIEUR de Saint-Guy.

M. DE VALPIERRE.

Ah, Saint-Guy, te voilà, j'en suis fort aise.

M. DE SAINT-GUY.

Où est donc Madame de Mongast ?

M. DE VALPIERRE.

Elle se promene, à ce qu'on m'a dit ; on est allé la chercher. Ne trouve-tu pas que c'est une femme fort aimable ?

M. DE SAINT-GUY.

Oui.

M. DE VALPIERRE.

Mais, je dis très-aimable.

M. DE SAINT-GUY.

Elles sont toutes comme cela, quand elles ont envie de vous plaire.

M. DE VALPIERRE.

C'est un moyen sûr & elles ont raison.

M. DE SAINT-GUY.

Oh, raison ! oui, si elles ne changeoient pas.

M. DE VALPIERRE.

Mais, je crois Madame de Mongast très-constante.

M. DE SAINT-GUY.

Je le voudrois.

M. DE VALPIERRE.

Ah, tu l'aimes, voilà ce que je voulois savoir.

M. DE SAINT-GUY.

Je voudrois qu'elle le crût du moins.

M. DE VALPIERRE.

S'il est vrai, tu le lui persuaderas aisément.

M. DE SAINT-GUY.

Vrai ou non, n'importe.

M. DE VALPIERRE.

Je ne te comprends pas.

M. DE SAINT-GUY.

Mon ami, je ne veux plus aimer.

M. DE VALPIERRE.

Comment donc ?

M. DE SAINT-GUY.

Je fai trop ce qu'il en coûte , on ne m'y prendra plus ; j'ai trop aimé pour mon malheur ! Une femme qui change devient notre bourreau ; insensible à tout ce que vous souffrez , c'est l'âme la plus dure , la plus cruelle ! En vous offrant son amitié , quand elle vous ôte son amour , elle croit s'acquitter de tout , eh quelle amitié ! Ce n'en est seulement pas l'apparence ; au lieu de l'intéresser vous lui déplaîsez continuellement , ce n'est plus qu'un commerce d'aigreur , c'est le poison de l'ame , trop heureux si l'on en mouroit !

M. DE VALPIERRE.

C'est qu'il faut se consoler d'une passion par une autre.

M. DE SAINT-GUY.

Oui , avec l'espoir d'éprouver le même tourment un jour ; non , je hais les femmes pour toute ma vie.

M. DE VALPIERRE.

Tu ne hais que Madame de Bonpart.

M. DE SAINT-GUY.

Elle ? Je la méprise trop pour la haïr. Je voudrois pouvoir punir ce sexe ingrat & me venger de toutes les femmes.

M. DE VALPIERRE.

Cela feroit assez amusant.

M. DE SAINT-GUY.

Je ne plaïsante point. Je voudrois pouvoir leur inspirer à toutes l'amour le plus violent, pour les abandonner après, & les voir souffrir à leur tour, sans aucune pitié.

M. DE VALPIERRE.

Quelle folie !

M. DE SAINT-GUY.

Il n'y a point de folie à cela.

M. DE VALPIERRE.

Avec ce projet-là, tu seras la dupe de ton amour propre ; la première qui te plaira...

M. DE SAINT-GUY.

Ne me fera pas oublier tout ce qu'elle peut me causer de tourmens.

M. DE VALPIERRE.

Tu la trouveras si différente de Madame de Bonpart, que tous tes projets échoueront.

M. DE SAINT-GUY.

Je ne le crains pas.

M. DE VALPIERRE.

Mais Madame de Mongast, par exemple ?

M. DE SAINT-GUY.

Eh-bien , Madame de Mongast , si elle m'aimoit , feroit plus faite que personne pour me faire redouter ce que tu viens de dire , cependant je ne le crains pas.

M. DE VALPIERRE.

Et tu aurois la cruauté si elle t'aimoit , de n'y pas être sensible ?

M. DE SAINT-GUY.

Je te dis que je ne veux plus aimer.

M. DE VALPIERRE.

Si tu la choisis pour être l'objet de ta vengeance sur tout son sexe , tu perdras ton tems.

M. DE SAINT-GUY.

Comment ?

M. DE VALPIERRE.

C'est que je ne crois pas qu'elle puisse t'aimer.

M. DE SAINT-GUY, *intrigué.*

Et par quelle raison ?

M. DE VALPIERRE.

Je ne puis pas te le dire.

M. DE SAINT-GUY.

Elle aime ailleurs ?

M. DE VALPIERRE.

Mais...

M. DE SAINT-GUY.

Voilà ce que j'ai craint ; mais cependant elle m'écoute.

M. DE VALPIERRE.

C'est pure honnêteté.

M. DE SAINT-GUY.

Pure honnêteté ?

M. DE VALPIERRE.

Oui, elle a l'âme douce, elle croit sans doute que tu l'aimes, elle craint que tu ne sois désespéré de voir qu'elle ne sauroit partager ton amour...

M. DE SAINT-GUY.

Ainsi, elle me trompe par honnêteté.

M. DE VALPIERRE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

M. DE SAINT-GUY.

Non, mais elle se laisse aimer; c'est la même chose; n'est-ce pas-là comme ce sexe perfide fait nous engager ?

M. DE VALPIERRE.

J'aime bien que tu lui reproches sa perfidie, quand tu n'es occupé que de vouloir lui en faire une.

M. DE SAINT-GUY.

Moi ?

M. DE VALPIERRE.

Oui, n'est-ce pas ton projet ?

M. DE SAINT-GUY.

Je l'avoue... ta réflexion est juste.

M. DE VALPIERRE.

Eh-bien, cherche une autre femme dont le cœur soit libre.

M. DE SAINT-GUY.

Une autre femme ?.. Tu es donc bien assuré que Madame de Mongast aime ailleurs ? Elle aime ailleurs ?

M. DE VALPIERRE.

Je te l'ai déjà dit.

M. DE SAINT-GUY.

Et tu crois ne te pas tromper ?

M. DE VALPIERRE.

Non ; mais à ta place , dans cette incertitude , je ne voudrais pas risquer de perdre mon tems auprès d'elle , avec le beau projet que tu as sur-tout.

M. DE SAINT-GUY.

Et tu fais sans doute quel est l'heureux mortel...

M. DE VALPIERRE.

Non , je n'en fais pas davantage. Mais la voici elle-même , elle pourra t'en instruire.



SCENE

SCENE III.

Mad. DE MONGAST, M. DE SAINT-GUY,
M. DE VALPIERRE.

Mad. DE MONGAST.

AH! Monsieur de Saint-Guy est ici ?

M. DE VALPIERRE.

Oui, Madame ; mais il a un peu d'humeur,
& il a besoin de votre présence pour le remettre.

Mad. DE MONGAST.

Il a eu des chagrins si violens, que je ne suis pas étonnée qu'il en ressente encore les impressions.

M. DE VALPIERRE.

Me permettriez-vous de passer dans votre cabinet, pour écrire quelque chose ?

Mad. DE MONGAST.

Sans doute ?

S C E N E I V.

Mad. DE MONGAST, M. DE SAINT-GUY,

Mad. DE MONGAST.

JE le vois, Monsieur, rien ne peut vous consoler de Madame de Bonpart.

M. DE SAINT-GUY.

Que vous, Madame, je vous l'ai déjà dit; mais je crains bien que l'amour que vous m'avez inspiré, ne soit pour moi, une nouvelle source de malheur.

Mad. DE MONGAST.

On a dit quelque part que l'on n'aimoit véritablement qu'une fois en sa vie, & la passion que vous avez eu a été si vive, qu'il vous seroit impossible d'en avoir encore une pareille.

M. DE SAINT-GUY.

C'est un moyen d'éloigner honnêtement de vous, un homme qui ne sauroit vous plaire.

Mad. DE MONGAST.

Pourquoi cela? Je ne vous comprends pas. D'ailleurs vous pourriez croire que vous m'ai-

mez réellement, vous tromper & me tromper moi-même.

M. DE SAINT-GUY.

Moi, Madame ?

Mad. DE MONGAST.

Je ne dis pas que vous en ayez le projet ; car cela seroit affreux , convenez-en ?

M. DE SAINT-GUY.

Je le vois bien, vous ne m'aimerez jamais , & je le mérite.

Mad. DE MONGAST.

Pourquoi donc ?

M. DE SAINT-GUY.

Cela seroit inutile à dire ; c'est une juste punition de l'erreur où j'étois. Je ne croyois pas que je pusse jamais vous aimer tant , lorsque je me suis attaché à vous , & je sens que les âmes honnêtes & sensibles ne doivent jamais craindre d'être capables de trahison.

Mad. DE MONGAST.

Votre douleur me paroît si vraie , qu'elle me touche réellement.

M. DE SAINT-GUY.

Quoi, Madame, ferois-je assez heureux...

Mad. DE MONGAST, *se levant & laissant tomber le billet de Monsieur de Valpierre.*

Non, Monsieur, vous ferez bien de me fuir.

M. DE SAINT-GUY, *lisant le Billet.*

Que vois-je ?

Mad. DE MONGAST.

Que lisez-vous là, Monsieur ?

M. DE SAINT-GUY.

Mon arrêt, Madame. Vous aimez, & c'est Valpierre ; je suis perdu !

Mad. DE MONGAST.

Que dites-vous ?

M. DE SAINT-GUY.

C'est son écriture. Ah, Madame ! Que pouvez-vous espérer avec lui, s'il trahit pour vous Madame de Fourville ? Il avoit bien raison de m'assurer que vous ne m'aimeriez jamais.

Mad. DE MONGAST.

Vous croyez que j'aime Monsieur de Val-
pierre ?

M. DE SAINT-GUY.

Hélas, il n'est que trop vrai pour mon mal-
heur ! Je croyois ne pouvoir plus aimer, mais
l'excès de ma douleur me prouve que je n'ai
jamais aimé comme je vous aime.

S C E N E V.

Mad. DEFOURVILLE, Mad. DE MONGAST,
M. DE SAINT-GUY, CHAMPAGNE.

C H A M P A G N E.

MADAME de Fourville.

M. DE SAINT-GUY, à Madame de
Fourville.

Ah, Madame !

Mad. DE MONGAST.

Qu'allez-vous faire ?

M. DE SAINT-GUY.

On nous trahit tous les deux, lisez. *Don-
nant le billet.*

Mad. DEFOURVILLE.

Comment ? (*Elle lit.*) Est-il possible ?

SCÈNE VI.

Mad. DE FOURVILLE Mad. DE MONGAST,
M. DE SAINT-GUY, M. DE VALPIERRE.

M. DE VALPIERRE.

MADAME, les apparences sont contre moi ;
mais je ne suis pas coupable, je vous le jure.

Mad. DE FOURVILLE.

Que me direz-vous ? Que ce billet-là n'est
pas pour Madame de Mongast ? Eh dès qu'il
n'est pas pour moi, comment pourrez-vous vous
justifier ?

M. DE VALPIERRE.

Que Madame me permette de parler seule-
ment & vous verrez...

Mad. DE FOURVILLE.

Que voulez-vous que je croye d'une personne
qui vous enleve à moi ? Et dans quel moment !

Mad. DE MONGAST.

Non, Madame, je ne vous enleve point Mon-
sieur de Valpierre...

Mad. DE FOURVILLE.

Quand je le cherche par-tout pour lui ap-

prendre, ainsi qu'à vous, Madame, que rien ne s'oppose plus à notre mariage, que je crois que tous deux vous partagerez mon bonheur, vous me causez le plus vif désespoir!

M. DE VALPIERRE, *transporté de joie.*

Quoi, Madame, rien ne s'oppose plus...

Mad. DE FOURVILLE.

Non, ingrat.

M. DE VALPIERRE.

Ingrat? Vous êtes dans l'erreur, ce jour est le plus beau de ma vie!

Mad. DE FOURVILLE.

Je ne vous comprends point!...

M. DE SAINT-GUY.

Quoi, Valpierre...

Mad. DE MONGAST.

N'est point infidelle.

M. DE VALPIERRE.

Non, Madame, je n'ai jamais cessé un instant de vous adorer.

Mad. DE MONGAST.

J'ai causé votre inquiétude, je suis la seule

coupable , & je dois le justifier. Pour m'obliger il a commis une imprudence en écrivant ce billet ; mais je l'ai partagée. Monsieur de Saint-Guy m'avoit dit qu'il m'aimoit , j'avois de la peine à le croire , & j'ai voulu l'éprouver en le rendant jaloux.

M. DE SAINT-GUY.

Seroit-il bien possible ? ..

Mad. DE MONGAST.

Il avoit feint de m'aimer.

M. DE SAINT-GUY.

Quoi , Madame ? ...

Mad. DE MONGAST.

J'ai entendu votre conversation avec Monsieur de Valpierre.

M. DE SAINT-GUY.

Quoi , vous croyez encore que mon amour n'est qu'une feinte ?

Mad. DE MONGAST.

Si j'avois pu le croire , si je n'avois pas lû mieux que vous dans votre cœur , aurois-je employé la jalousie pour augmenter votre amour ?

M. DE VALPIERRE.

Mon ami, ces Dames en savent plus long que nous en amour ; livrons-nous à leur discrétion.

Mad. DE MONGAST, à *Monfieur de Saint-Guy.*

Avez-vous toujours le projet de vous venger de nous ?

M. DE SAINT-GUY.

Punissez-moi d'avoir eu ce desir, je ne m'en plaindrai pas.

Mad. DE MONGAST.

Ce feroit me punir moi-même. N'est-il pas vrai, Madame, qu'en tourmentant l'objet qu'on aime, on souffre mille fois plus que lui ?

Mad. DE FOURVILLE.

Ne parlons point de tourmens, quand notre bonheur est entre nos mains ; venez tous fouper chez moi, nous y fixerons l'instant qui doit nous lier pour jamais.

Mad. DE MONGAST.

Monfieur de Saint-Guy, vous entrez dans l'esclavage, prenez garde à vous.

M. DE SAINT-GUY.

Mon bonheur est trop grand , pour qu'il ne me fasse pas oublier ce que je croyois avoir encore à redouter en aimant. *Ils s'en vont.*

Fin du quatre-vingt-unieme Proverbe.

LE
COMÉDIEN
BOURGEOIS.

QUATRE-VINGT-DEUXIEME PROVERBE.



P E R S O N N A G E S .

M. ROBINEAU , *Procureur. En robe-de-chambre , avec un bonnet de velours noir , puis après en habit noir.*

M. ROBINEAU , *le fils. En habit du matin , avec une canne , & point d'épée , cheveux noués.*

ETIENNE , *Laquais de Messieurs Robineau. Vieux , en veste , tablier blanc à bavette pointue , vieille perruque.*

La Scène est dans la Chambre de M. Robineau , le fils.



L E
COMÉDIEN
BOURGEOIS.
PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ETIENNE, *rangeant dans la chambre.*

Voyez s'il reviendra ! J'ai toujours bien fait d'accommoder la perruque de son pere , fans cela j'aurois couru risque d'être bien grondé. Car le pere & le fils , c'est un train ! l'un veut une chose , l'autre veut le contraire ; les peres & les enfans ne s'accordent jamais ; ah , mon Dieu , mon Dieu , que j'ai bien fait de rester garçon !

SCENE II.

M. ROBINEAU, ETIENNE.

M. ROBINEAU, *sans paroître.***E**TIENNE.

E T I E N N E.

Bon , voilà le pere qui crie après moi , à présent.

M. ROBINEAU.

Etienne , Etienne.

E T I E N N E.

On y va.

M. ROBINEAU, *en robe-de-chambre.*

Eh-bien , qu'est-ce que tu fais ici ?

E T I E N N E.

J'attends Monsieur votre fils.

M. ROBINEAU.

Comment mon fils , où est-il allé ?

E T I E N N E.

Je ne fais pas , Monsieur , je crois que c'est chez un Monsieur de la Comédie Françoisé.

M. R O B I N E A U.

Pourquoi faire ?

E T I E N N E.

Pour apprendre son rôle.

M. R O B I N E A U.

Comment son rôle ! Est-ce qu'il joue la Comédie ?

E T I E N N E.

Oh , mon Dieu oui , que trop souvent.

M. R O B I N E A U.

Trop souvent ?

E T I E N N E.

Pour cela oui ; car il faut lui porter des habits de toutes les couleurs, & tout cela m'ennuie , me fait lever matin & coucher tard.

M. R O B I N E A U.

Voilà donc pourquoi son Agrégé dit qu'il ne le voit point.

E T I E N N E.

Cela peut bien être.

M. R O B I N E A U.

Il falloit me le dire.

E T I E N N E.

Je croyois que vous le saviez.

M. R O B I N E A U.

Et que je l'approuvois , n'est-ce pas ?

E T I E N N E.

Moi , ce n'est pas mon affaire de savoir si vous l'approuvez ou non.

M. R O B I N E A U.

Eh-bien, tu le verras ; & s'il la joue encore & que tu ne m'en avertisse pas, je te chasserai.

E T I E N N E.

Mais il me fera peut-être chasser aussi lui ; si je vous rends compte de ce qu'il fait.

M. R O B I N E A U.

Je ne ferai pas le maître n'est-ce pas ? Songes à ce que je te dis.

E T I E N N E.

Mais Monsieur.....

M. R O B I N E A U.

Allons , tais-toi. Je crois que je l'entends ; tu vas voir comme je vais lui laver la tête.

E T I E N N E.

Ne dites pas que je vous ai dit...

SCENE

SCENE III.

M. ROBINEAU, M. ROBINEAU, *le fils*,
ETIENNE.

M. ROBINEAU.

EH-BIEN, Monsieur, d'où venez-vous
comme cela ?

M. ROBINEAU, *le fils*.

Mon pere, je viens...

M. ROBINEAU.

Je le fais.

M. ROBINEAU, *le fils*.

En ce cas-là...

M. ROBINEAU.

Croyez-vous que je veuille avoir un Comé-
dien dans ma famille.

M. ROBINEAU, *le fils*.

Mais, mon pere, qui vous a dit que je veux
me faire Comédien ?

M. ROBINEAU.

Vous ne vous occupez pas d'autre chose.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Mais, je croyois qu'à mon âge, on pouvoit quelquefois s'amuser à jouer la Comédie.

M. ROBINEAU.

Tout cela fait perdre du tems, vous étudiez des rôles, au lieu de faire votre Droit.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Mais mon pere, vous voulez me faire Avocat.

M. ROBINEAU.

Sans doute, par conséquent il faut savoir son Droit, étudier les Coutumes, les Loix.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Oui, mais il faut savoir bien parler en public.

M. ROBINEAU.

Et pour cela faut-il être Comédien ?

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je ne dis pas cela.

M. ROBINEAU.

Voilà pourtant ce que vous deviendriez, si je vous laissois faire.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je vous assure mon pere...

M. R O B I N E A U.

Je vous assure mon fils, que vous ne jouerez plus la Comédie.

M. R O B I N E A U, *le fils.*

Quoi, je ne pourrai pas quelquefois la jouer avec mes amis.

M. R O B I N E A U.

Non, Monsieur, je ne veux pas laisser fortifier en vous ce goût-là; en un mot, je ne veux pas avoir un Comédien dans ma famille, encore une fois.

M. R O B I N E A U, *le fils.*

Mais mon pere ...

M. R O B I N E A U.

Mais, c'est un parti pris, & je charge Etienne de me dire, si vous vous avisez de jouer davantage....

M. R O B I N E A U, *le fils.*

Puisque vous ne le voulez pas ...

M. R O B I N E A U.

Prenez-y garde, je le saurai & je vous mettrai sur le champ à Saint-Lazare.

Z ij

M. ROBINEAU, *le fils.*

Moi ?

M. ROBINEAU.

Oui, vous.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Eh-bien mon pere, je ne jouerai plus.

M. ROBINEAU.

Songez-y bien. (*Il s'en va & revient.*) Vous
me le promettez ?

M. ROBINEAU, *le fils.*

Oui, mon pere.

M. ROBINEAU.

Nous verrons. *Il sort.*



S C E N E I V.

M. ROBINEAU , *le fils*, ETIENNE.

M. ROBINEAU , *le fils*, *d'un air occupé*.

ETIENNE?

E T I E N N E.

Monieur.

M. ROBINEAU , *le fils*.

Tenez...

E T I E N N E.

Voulez-vous vous habiller ?

R O B I N E A U , *le fils*.

Non , pas encore.

E T I E N N E.

C'est que j'ai affaire.

M. ROBINEAU , *le fils*.

Un moment. Tiens-toi là. *Il le place à la droite du théâtre.*

E T I E N N E.

Pourquoi faire ?

M. ROBINEAU , *le fils*.

Tu feras Junie.

E T I E N N E.

Junie ?

M. ROBINEAU, *le fils.*

Oui, moi, je fais Britannicus.

E T I E N N E.

Ma foi vous ferez tout ce que vous voudrez ;
mais il faut que je m'en aille.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je ne te demande qu'un instant ; c'est pour
répéter une Scène que Monsieur le Kain vient
de me montrer.

E T I E N N E.

Quoi, c'est encore de votre Comédie ?

M. ROBINEAU, *le fils.*

Ce n'est rien, te dis-je.

E T I E N N E.

Après ce que vous avez promis à Monsieur
votre pere.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Tu n'auras rien à dire.

E T I E N N E.

Comment rien à dire ? Et si je ne lui dis

pas que vous voulez toujours jouer la Comédie, il me chassera.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Mais je ne la jouerai pas, je ne veux que répéter.

E T I E N N E.

Répéter, répéter.....

M. ROBINEAU, *le fils.*

Oui, tiens-toi donc là, & ne parle pas.

E T I E N N E.

Allons, mais.....

M. ROBINEAU, *le fils.*

Tais-toi donc. Ah-ça, voyons, j'entre par ici. *Il marche tragiquement, & il déclame.*

* » Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?

» Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?

Ce n'est pas cela. *Il recommence.*

» Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?

» Quoi ! je puis donc jouir.....

Je suis trop près, recommençons. *Il se retourne pour s'éloigner, & Etienne se sauve. Il le suit.*

* Vers de Racine, dans Britannicus.

SCÈNE V.

M. ROBINEAU, *le fils.*

ETIENNE, Etienne, Etienne. (*revenant.*) Le coquin, ne reviendra pas. Comment faire? Si je ne répète pas cette Scène pendant que je suis tout rempli de ce que m'a dit Monsieur le Kain, je me refroidirai. Essayons avec un fauteuil. *Il place un fauteuil où étoit Etienne, puis il s'éloigne & revient.*

» Madame, quel bonheur me rapproche de vous?

» Quoi! je pourrai jouir d'un entretien si doux?

» Mais parmi ce plaisir, quel chagrin vous dévore?

Cela ne peut pas aller, il faut lire ce chagrin dans les yeux de Junie, il faut absolument parler à quelqu'un. Ce coquin d'Etienne! Mais qu'est-ce qu'il a à faire? *Il rêve.* Ah il me vient une idée. *Il sort, & il revient avec une tête à perruque, sur laquelle est la perruque de son pere, qui est fort grande, & il place cette tête, où étoit le fauteuil.* Ah, fort bien, recommençons. *Il s'éloigne & revient s'adressant à la tête à perruque.*

» Madame, quel bonheur me rapproche de vous?

» Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?

Cela va bien.

- » Mais parmi ce plaisir , quel chagrin vous devore ?
- » Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?
- » Faut-il que je dérobe , avec mille détours ,
- » Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours ?
- » Quelle nuit ! quel réveil !....

Ce n'est pas cela.

- » Quelle nuit ! quel réveil ! vos pleurs , votre présence ,
- » N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence ?
- » Que faisoit votre Amant ? quel Démon envieux ,
- » M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?
- » Hélas , dans la frayeur dont vous étiez atteinte ?
- » M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?

Ceci n'est pas assez tendre.

- » M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?
- » Ma Princesse , avez-vous daigné me souhaiter ?
- » Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
- » Vous ne me dites rien ? quel accueil ! quelle glace !
- » Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?
- » Est-ce ainsi que.....
- » Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?
- » Parlez. Nous sommes seuls. Notre ennemi trompé ,
- » Tandis que je vous parle , est ailleurs occupé.
- » Ménageons les moments de cette heureuse absence.

Il faudra recommencer tout cela ; mais voyons les autres vers que j'ai eu tant de peine à dire , Comment donc est-ce qu'ils commencent ? *Il rêve.* Il est singulier que je ne me les rappelle pas. *Il cherche.*

SCÈNE VI.

M. ROBINEAU ET ETIENNE, *sans paroître.*

M. ROBINEAU, *le fils.*

M. ROBINEAU.

ALLONS donc Etienne, ma perruque ?

ETIENNE.

Eh, Monsieur, je la cherche.

M. ROBINEAU.

Qu'en as-tu donc fait ?

ETIENNE.

Elle étoit là sur la tête, dans le poudroir,
& je ne trouve ni la tête ni la perruque.

M. ROBINEAU.

Mais il faut que je forte.

ETIENNE.

Je ne comprends pas cela.

M. ROBINEAU.

Veux-tu bien la chercher.

ETIENNE.

Je ne fais pas autre chose.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je me souviens à présent, voyons. *à la tête à perruque.*

- » Ah, n'en voilà que trop ! c'est trop me faire entendre,
- » Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
- » Et sçavez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?

Il se jette à genoux.

- » Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche ?

ETIENNE, *entrant avec Monsieur Robineau.*

Eh, Monsieur, la voilà votre perruque, je sçavois bien qu'elle n'étoit pas perdue. *Il emporte la tête à perruque.*

M. ROBINEAU, *le fils.*

Eh, que fais-tu donc. *Il suit Etienne.*

M. ROBINEAU, *l'arrêtant.*

Quoi, Monsieur, malgré la promesse que vous venez de me faire, vous continuez à jouer la Comédie, & avec ma perruque encore.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Mon pere.....

M. ROBINEAU.

Qu'avez-vous à dire, quand je vous prends sur le fait ? quoi, vous ne disiez pas là des vers

à genoux & à ma perruque ? Je crois qu'il me feroit jouer moi même, si je le laissois faire. Je vous en donnerai des perruques pour vous exercer.

M. ROBINEAU, *le fils.*

C'étoit pour la dernière fois.

M. ROBINEAU.

Mais voyez un peu, il faut bien avoir la rage de la Comédie pour s'exercer avec ma perruque ! que cela vous arrive encore. Vous verrez que je vous tiendrai parole. A Saint-Lazare, oui Monsieur, vous irez je vous en réponds bien. Avec ma perruque !

M. ROBINEAU, *le fils.*

En vérité mon pere.....

M. ROBINEAU.

Que je n'entende plus parler de Comédie, & allez-vous-en tout-à-l'heure, chez votre Agrégé.

M. ROBINEAU, *le fils.*

Je m'en y vais.

M. ROBINEAU.

Mais voyez l'impudence, prendre ma perruque. *Il sort.*

M. ROBINEAU , *le fils , prenant sa canne & son chapeau.*

Il vaut mieux aller répéter avec celle qui jouera Junie. Après tout ce train-là, je ferai bien heureux si je n'ai pas oublié ce que Monsieur le Kain m'a dit.

Fin du sixieme Volume.



EXPLICATION.

DES PROVERBES

De ce sixieme Volume.

77. *QUI se fait Brebis , le Loup le mange.* 3
72. *Il vaut mieux tard que jamais.* 37
73. *Il fait amadouer la Poule pour avoir les Poussins.* 71
74. *Qui mal veut , mal lui arrive.* 113
75. *Il faut qu'une Porte soit ouverte ou fermée.* 129
76. *Avec les Frippons il n'y a rien à gagner.* 151
77. *Qui se sent morveux , se mouche.* 177
78. *Il faut ménager la Chevre & le Choux.* 209
79. *On fait par force , ce qu'on ne fait pas par amitié.* 237
80. *Mieux vaut un ennemi , qu'un sot ami.* 273
81. *Il ne faut pas badiner avec le feu.* 321
81. *A beau prêcher , qui n'a cœur de bien faire.* 349

F I N.

